# RIS ET CROQUIS

# RIS ET CROQUIS

PAR

CHS M. DUCHARME

**Un critique au pilori — Boule de neige et loup-garou — Le bal de fleurs — Funérailles de Cigarette — Gérin-Lajoie et Jean-Rivard — Les journalistes acrobates — Lion de glace et statue — M. Bébé — Sous les pins — Chou-légume et chou-ruban, comédie en un acte, &c.**

MONTRÉAL

C. O. BEAUCHEMIN & FILS, LIB.-IMPRIMEURS

256 et 258, rue Saint-Paul

1889

Enregistré, conformément à l'acte du Parlement du Canada, en l'année 1889, par Chs. M. Ducharme, au bureau du Ministre de l'Agriculture, à Ottawa.

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

BS
1457
.34R57

B.Q.R.
NO. 5882

# AU LECTEUR

Lecteur, voici mon premier.

Il s'appelle *Ris et Croquis*.

C'est un drôle de titre, pour un petit recueil de chroniques et de critiques littéraires et mondaines, dont quelques-unes ont déjà exhibé le négligé de leur toilette devant le public des revues, et dont la plupart doivent leurs broderies d'occasion à une plume d'étudiant.

Avec un peu de bonne volonté et de réflexion, vous lui trouverez, pourtant, une petite note explicative.

En effet, en parcourant ce volume, vous ren-

contrerez, parfois, un rire presque moqueur, souvent imperceptible : un *ris* donc, puis, ce que les artistes nomment poétiquement *croquis*, et que nous traduisons, dans le langage ordinaire, par le mot *ébauche*.

C'est tout un monde d'ébauches que j'évoque : ébauches littéraires, ébauches critiques, ébauches mondaines ; ébauches, en un mot, telles qu'en peut commettre un auteur qui compte se dérober aux traits des puristes par trop exigeants, en prétextant sa jeunesse et son inexpérience.

Voilà pourquoi je me hâte de livrer au public ces feuillets incolores, alors que la brise est encore favorable, et que l'étoile du cinquième lustre n'est pas encore venu scintiller au ciel de mes années, pour me prévenir que mes fredaines littéraires seront désormais inexcusables.

Puisse le temps me permettre de donner, plus tard, à quelques ébauches de ce recueil, le cadre plus séduisant et mieux agencé du roman de mœurs.

En attendant, j'ai appris que vous n'aviez plus

sommeil, lecteur ; que les rêves roses ne venaient plus voltiger capricieusement autour de votre oreiller blanc, et que vous songiez à remuer ciel et terre, pour découvrir un soporifique quelconque.

Ce soporifique, il est tout trouvé.

C'est mon livre.

Essayez-le seulement, et je suis si certain de l'efficacité de cette pilule d'un nouveau genre, que je ne vous dis pas *adieu*, mais *au revoir !*

CHS M. DUCHARME.

Montréal, le 1er septembre 1888.

# RIS ET CROQUIS

## UN GRAND VAINCU

(IMITÉ DE L'ANGLAIS)

### I

Un grand vaincu !

Encore quelque sornette militaire, je suppose.

Il y a bien assez de poudre dans l'air, pour ranimer notre ardeur belliqueuse, sans avoir besoin de recourir aux récits plus ou moins fantaisistes d'un faux prophète quelconque.

— Pardon !

Le grand vaincu que je désire vous introduire

n'est ni un frère de l'illustre El Mahdi, ni son petit cousin.

C'est purement et simplement un jeune célibataire de quarante-cinq ans, bien frais, bien portant, n'ayant de sourires que pour sa noire chevelure... émaillée de paillettes argentées, et ne caressant aucune chimère, si ce n'est celle d'un oubli inconcevable des charmes du sexe qui a le monopole des minois les plus roses et les plus séduisants.

Homme très actif, turbulent à ses heures, cumulant sans cesse arguments sur arguments, dilemmes sur dilemmes, pour prouver que les femmes et les bébés sont l'œuvre la plus inutile de la création,— ses dispositions belligérantes, ne répondaient certes pas au nom de Pacifique, dont il était l'unique possesseur.

Pour tout dire, Pacifique prisait beaucoup les délices de cette vie,— c'était du moins son opinion,—mais, comme tout soleil a son ombre, notre héros voyait toujours une nuée qui obscurcissait l'horizon de sa félicité : c'était de ne pou-

voir résoudre le mystère de l'existence de la femme, et s'expliquer comment le Créateur avait pu commettre une aussi grave méprise.

Ce point d'interrogation, comme un fantôme malin, le hantait nuit et jour ; son compagnon de mansarde avait beau multiplier les prodiges de sa science homéopathique, rien n'y faisait, et maître Pacifique dépérissait à vue d'œil.

Un bon jour, n'y tenant plus, il résolut d'entreprendre, comme le pigeon de La Fontaine

Un voyage en lointain pays,

et de découvrir, s'il était possible, sur une plage étrangère, la solution du problème auquel il avait consacré ses meilleures années.

Il dit donc adieu à son hôte, à son gite, à ses paperasses grimaçantes, à ses parchemins poudreux, et gagna la gare la plus voisine, avec l'intention de s'éloigner, par le premier convoi venu, d'un séjour si peu propice aux nobles et aux sublimes aspirations.

## II

Cheminant tant bien que mal, sur le pavé de l'avenue Peel, Pacifique dévorait microscopiquement l'espace.

Ce n'était pourtant point l'avarice qui le faisait voyager si économiquement sur ses bases.

Son dada de prédilection en était le seul coupable.

Prendre une voiture, pour lui, était le synonyme de prendre une femme ; et, comme il estimait la femme tout autant que les galères, vous pouvez juger si, logiquement, il devait se prélasser sur la bourrure du plus humble des coupés.

Pourquoi son voisin avait-il une voiture ?

C'était pour promener sa digne moitié !

Un homme bien né, ayant conscience de sa dignité ; un célibataire de qualité selon le cœur du " bourgeois gentilhomme " de Molière, ne devrait jamais se permettre l'usage de tels véhicules, si ce n'est dans le cas de grave nécessité ;

et, comme rien ne pressait Pacifique, il poursuivait lentement sa route en brodant à mi-voix sa thèse favorite.

Mais il avait compté sans les cinq minutes perdues à admonester sa cravate, qui s'était montrée revêche à ses recommandations de rester sage durant le voyage, et de ne pas se refrogner en un nœud disgracieux tout à fait indigne d'une cravate bien élevée, et les cinq autres minutes employées à se chercher une paire de bas dépourvus de ventilateurs aux extrémités et de fenêtres au talon. Ce mal étant irréparable, il s'était finalement consolé par la pensée que sous le cuir épais de ses douze points, bien fin serait celui qui découvrirait la nudité de son talon.

Ce qui fit que, pour ne point manquer le train qui se mettait déjà en marche, Pacifique dut fouetter Rossinante ; et, après un exercice des jambes assez violent, se précipiter, tout ruisselant de sueur, et exténué comme un cerf aux abois, dans le dernier wagon du convoi.

Il était dit, ce jour-là, que notre héros tomberait de Charybde en Scylla.

Le wagon était comble.

Toutes les banquettes étaient occupées.

Il y avait bien encore un siège libre, mais une dame occupait le siège voisin... et Pacifique qui aimait tant le contact des dames !

Allait-il lui tenir compagnie !

Fi ! quelle horreur !

Un célibataire de qualité, y pensez-vous ?

Un rhumatisme entêté lui paralyse le genou.

Dilemme embarrassant.

Il lui faut ou rester debout et souffrir physiquement les caresses stimulantes d'un rhumatisme, ou s'asseoir et souffrir moralement le babil inépuisable d'une fille d'Eve.

Point de milieu.

Pacifique, non encore vaincu, veut tourner la difficulté en gagnant un autre wagon, mais l'exclamation laconique d'un employé qui l'attend sur le seuil, ruine sa dernière espérance.

— Plus de place ici, monsieur

Que faire?

Volontiers, il se fût écrié, travestissant à cet effet les imprécations de Camille dans Corneille :*

Femme, l'unique objet de mon ressentiment,
.....
Femme qui m'a vu naître, et que mon cœur abhorre !..

Mais il n'avait pas le loisir de pousser aussi loin le tragique de sa position. Mettant donc tout scrupule de côté, et laissant pour la première fois le physique l'emporter sur le moral, il se dirigea, tout penaud, vers la dame de ses... ennuis.

## III

— Ce siège est-il retenu? demanda brusquement Pacifique.

— Non, monsieur, répondit une voix douce et perlée, et notre célibataire s'aperçut que son interlocutrice avait de beaux yeux rêveurs, bien bleus et bien veloutés, une bouche mignonne

* *Horace*, acte IV, scène V.

enchassée dans des lèvres de rubis et une chevelure rappelant les boucles dorées des poètes.

Mais que lui importait tout cela ?

La perspective d'une banquette isolée lui aurait bien autrement souri.

Il s'assit en soupirant, et la dame reprit sur ses genoux le paquet qui reposait auparavant sur la bourrure où se lamente actuellement notre Ulysse en herbe.

— Vous feriez mieux de mettre ce paquet sous la banquette, suggère timidement Pacifique.

La dame, tout étonnée, ne dit rien, mais, soulevant un coin de l'enveloppe brodée du prétendu paquet, elle découvre aux yeux stupéfaits, ébahis de notre vieux garçon, le profil gracieux du visage rosé d'un chérubin.

Puis, dans ce langage si connu des mères :

— Chéri veut-il faire dodo sous la banquette, comme le petit caniche blanc de l'oncle Bibi ?... Non, n'est-ce pas ?... Ne crains rien, Chéri, maman n'écoutera pas ce menomme... elle n'écoute jamais les vieux menommes barbus... ils sont trop malins !

Et le bébé, fort de la promesse maternelle, de menacer son auguste voisin de ses deux petits poings, en poussant un cri de triomphe.

Une sueur froide glaça les membres de Pacifique.

Jamais, non jamais, durant sa longue carrière, il ne s'était trouvé si près d'une femme et d'un... bébé !

Il avait servi deux ans dans l'armée, il s'y était même distingué et avait conquis une épaulette ; il avait vu le feu de près, et, plus d'une fois, il avait affronté l'impitoyable mitraille ; mais jamais il n'avait tremblé comme il tremblait en ce moment, en voyant ces deux petits poings, comme deux gueules brûlantes de canons, le menacer de foudres impuissantes, ridicules pour tout autre, mais redoutables, terribles à ses yeux.

Il voulut fuir ce lieu, quitte à rester debout, mais son rhumatisme lui fit sentir qu'un blocus continental ne lui permettait plus de quitter son poste.

Résigné, en apparence, à subir le rigorisme

de la fatalité, il sortit machinalement son journal de sa poche et voulut lire, mais ficht ! le bébé n'entendait pas qu'on lui fit la politesse de l'oublier, et gazouillant son refrain des dimanches, il caressa l'oreille de notre lecteur des flots d'une harmonie si entraînante, qu'il dut remettre son journal où il l'avait pris, avec la ferme résolution de s'adresser à la prochaine réunion du Congrès, pour obtenir un acte séquestrant les femmes et les bébés dans un char spécial.

Dans l'intervalle, Pacifique avisa un voyageur qui faisait ses préparatifs de départ, et il ambitionnait d'être l'héritier de son siège.

L'heure de la délivrance va sonner enfin, pensait-il.

Une dame assez âgée, drapée dans un long châle gris, et coiffé d'un énorme bonnet, vint lui prouver encore une fois que l'homme propose et que Dieu dispose.

A peine le siège convoité était-il vacant, que la dame en question vint s'y installer, au grand désappointement de Pacifique, et se mit à converser avec sa jeune voisine.

— Cher petit ange... comme il est joli !... Quel âge a-t-il, madame ?

— Presque neuf mois, répondit la jeune mère avec orgueil.

— Cher petit... je le croyais beaucoup plus âgé, tant il est merveilleusement développé... En vérité, madame, vous devez être fatiguée de porter un si lourd fardeau.

— Moi ! du tout... mon fardeau est si léger... une plume me lasserait davantage !

— Peut-être, mais moi, je ne serais pas aussi patiente, et je le passerais bel et bien à son papa, poursuivit la dame, en gratifiant Pacifique d'un air de reproche.

— Je ne suis pas son père, grommela celui-ci, en rabattant brusquement sur ses yeux les larges bords de son digne couvre-chef.

— Vraiment !... vous voulez badiner, je crois, je mettrais ma main dans le feu avant de croire le contraire !... Mais ce bébé est votre véritable photographie : nez identique, même expression dans le regard, on ne saurait trouver une ressemblance plus parfaite !

Pacifique rôtissait sur ce brasier d'un nouveau genre, et s'agitait comme un diablotin dans l'eau bénite.

Lui, si chatouilleux, quant à son extérieur lui dont les avantages physionomiques, que l'on me pardonne l'expression, n'admettaient aucun rival, on osait comparer sa figure à la face disgracieuse, grassouillette d'un bébé !

Quelle audace !

Une femme seule pouvait calomnier si malicieusement ses attraits.

— Ah ! je comprends maintenant, fit la dame, comme si, après un moment de réflexion, elle en était venue à la véritable conclusion ; cet enfant est sans doute issu d'un premier mariage de madame et vous avez convolé avec elle peu après le décès de son premier mari. N'ai-je pas bien deviné ?

— Parkersburg ! — crie le conducteur, hâtez-vous, hâtez-vous, dix minutes seulement pour les rafraîchissements.

La dame au bébé se lève précipitamment.

Pacifique la croyant au terme de son voyage, s'en réjouit beaucoup, naturellement ; et, pour hâter davantage son départ, il crut bon de lui prodiguer enfin un atôme de complaisance.

— Pourrais-je vous être utile en quelque chose, madame ? fit-il galamment.

— En effet, mon cher monsieur, ayez donc la complaisance de veiller sur mon Chéri, tandis que je vais aller boire une tasse de café.

Et avant que Pacifique pût décliner un tel honneur, et protester qu'il n'avait jamais eu l'intention de lui rendre un tel service, il avait l'enfant dans les bras, et la dame disparaissait parmi les passagers qui sortaient, sans remarquer la grimace grotesque que ne put s'empêcher de faire l'heureux dépositaire de son trésor.

## IV

De même que Calypso regrettait beaucoup le départ d'Ulysse, ainsi Pacifique ne pouvait se consoler de l'absence de la mère de l'enfant.

Quel changement dans ses idées !

Il avait vu avec la plus grande joie, ses apprêts de départ, et maintenant, il souhaitait ardemment son retour. Toujours inquiet, et craignant sans cesse un malheur, d'un œil il veillait sur l'enfant qu'il tenait au bout de son bras, et de l'autre, il surveillait l'issue par où devait venir sa libératrice.

Bientôt tous les passagers firent leur rentrée, le signal du départ retentit, le convoi s'ébranla lentement, puis accéléra sa course, et de libératrice... point !

On peut juger de la stupeur de Pacifique.

Pour un célibataire qui traversait la rue mille fois pour ne point rencontrer un bébé, la perspective n'était pas riante.

— Aïe ! aïe ! crie-t-il à l'employé. Arrêtez le train... on a oublié une dame... arrêtez-le immédiatement !

—Et pourquoi ?

—Elle a laissé son enfant !

—Qui ?... votre dame !... Oh ! ne vous affligez

point ! cela se voit souvent ; ne craignez rien, elle saura bien vous rejoindre par le prochain convoi.

— Je vous dis d'arrêter !... je vais devenir fou !... Mon Dieu, que vais-je faire ?... Je vous en prie, monsieur, retournez à Parkersburg, je vous donnerai cinq... dix... vingt... cinquante piastres pour votre trouble !

— Je n'ai aucune objection à recevoir l'argent, mais fussiez-vous l'un des Rothschild, je ne pourrais rien faire pour vous.

Et l'employé passa outre.

—Fatalité !...tout m'abandonne...Oh ! comme je regrette d'avoir entrepris ce voyage... s'il était à recommencer je...

Un coup de parasol coupa court son monologue.

— Pardon, monsieur, dit la dame qui l'avait fait endêver dans l'entretien précédent, vous allez étouffer cet enfant ; ne voyez-vous pas que vous le tenez la tête en bas ! Vous devriez avoir honte, monsieur, de traiter une faible créature de

la sorte... un homme de votre espèce n'aurait jamais dû se marier.

La dame allait poursuivre sa jérémiade, lorsqu'une nouvelle voisine vint l'interrompre :

—L'aimable enfant... le gentil bébé... quel âge a-t-il, monsieur ?

—Je l'ignore !

—Ah !... et pleurez-vous votre épouse depuis longtemps ?

—Je n'ai jamais eu de femme.

—Est-ce possible !... elle s'est donc enfuie du toit conjugal en vous laissant ce petit bijou ? Comment pouvait-elle abandonner ainsi un époux aussi tendre, aussi complaisant, et oublier les caresses de son blanc chérubin ?

—Comment, fit un voisin, vous n'avez plus d'épouse, monsieur, mais vous êtes précisément dans ma position ! Je l'aimais bien pourtant, ma pauvre Joséphine, mais Dieu me l'a enlevée. Un ange, maintenant, les ailes étendues, prie sur sa tombe... Oh ! que je compatis à vos douleurs, à l'angoisse que vous avez dû éprouver au moment de la séparation.

A ce moment, l'enfant se mit à crier à tue-tête.

—Il va certainement mourir, dit la vieille dame.

—Mourir, vous n'y pensez pas ! dit Pacifique, plus mort que vif, et à qui la perspective de porter un cadavre ne plaisait guère.

—Oh ! que sa mère est ingrate !... infidèle ! fit l'autre voisine avec compassion.

—Prenez-le,ma bonne dame, prenez-le ; je vous donnerai cent piastres si vous me rendez ce service.

## V

—C'est cela, c'est bien cela, dit tout à coup un homme au nez pointu, en frottant ses lunettes... Un enfant, n'est-ce pas, mon cher monsieur?... c'est peut-être celui qu'on cherche.

—Que voulez-vous dire ? s'écria-t-on de toutes parts.

—Ecoutez ! et dépliant son journal, il lut d'une voix chevrotante et nasillarde l'annonce suivante :

" *Enlèvement.*—Enlevé de la résidence de son

père, durant la nuit de mardi à mercredi, un enfant du sexe masculin, âgé de neuf mois ; il a les yeux bleus, la chevelure noire et dénote beaucoup d'intelligence. Toute personne le rapportant au n° 10, rue *** ou pouvant donner des informations menant à sa découverte, recevra une récompense de trois cents piastres.

L. R.

—C'est bien lui, murmura la vieille dame : yeux bleus, cheveux noirs, dénotant beaucoup d'intelligence ; on ne saurait s'y tromper.

—Certes non, poursuivit l'homme aux lunettes, et mon devoir est de...

—Oh ! prenez-le, mon bon monsieur, dit Pacifique, d'un ton suppliant, je donnerais tout au monde pour m'en débarrasser.

—Sans doute que vous le feriez, mon brave, mais je ne l'entends pas de cette manière. Sachez que je suis magistrat, monsieur, magistrat à Albany, et comme tel je vous arrête au nom de...

—Je vous jure que je ne l'ai pas enlevé... elle

est sortie pour prendre une tasse de café ! gémit Pacifique.

—Ne vous fatiguez point l'imagination à inventer une fadaise, une fable des temps mythologiques, car vos réponses incohérentes, les circonstances dans lesquelles cet enfant se trouve en votre possession, votre empressement à vous en départir, tout prouve votre culpabilité, et quant à vous, messieurs, continua le digne magistrat en s'adressant aux autres passagers, vous êtes tous gens d'honneur, et vous avez tous des épouses et des enfants, ou du moins vous devez en avoir, vous partagez tous l'anxiété, l'affliction des parents de ce petit infortuné. Je compte donc sur votre généreux concours pour m'aider à surveiller ce gredin jusqu'à ce que nous puissions en disposer entre les mains des autorités.

—Vous me rendrez compte de cette nouvelle insolence, hurla Pacifique écumant de rage ; je vous traînerai devant les tribunaux, et j'obtiendrai justice partout où il existe une justice.

Une violente secousse ébranle alors le wagon et le convoi s'arrête.

Tous les passagers redoutant un accident se précipitent aux fenêtres.

—La locomotive est épuisée, observe un malin.

—Elle s'est brisé la patte, remarque un rival.

En effet, l'une des roues de la locomotive venait de se briser.

## VI

Deux heures se sont écoulées.

Le train va reprendre sa course sans apporter aucune amélioration à la position critique de notre héros.

Il avait bien tenté de s'esquiver sans bruit, lors de la confusion générale, mais par malheur, le magistrat et deux autres voyageurs s'étaient dressés menaçants à ses côtés, et lui avaient rendu toute tentative d'évasion impossible.

Il n'avait plus d'espoir.

Soudain la portière du wagon s'ouvre avec fracas.

—Mon Chéri, mon pauvre Chéri !

L'émotion suffoque Pacifique.

Il a reconnu la voix de celle qu'il désirait tant revoir.

D'un bond, elle est dans ses bras, elle lui enlève l'enfant.

—Mon Chéri, mon ange adoré, s'écrie-t-elle en le couvrant de baisers... Que je vous remercie, monsieur, de votre bonté, poursuivit-elle en pressant vivement la main de Pacifique.

—Vous êtes mon bon ange, fit ce dernier ému, vous brisez les chaînes de ma captivité.

Le visage du magistrat s'était allongé démesurément.

—Ce n'est donc pas un enfant volé ? hasarda-t-il timidement.

—Non certes, dit la mère indignée, c'est mon enfant, monsieur, l'unique souvenir de mon mari qui n'est plus.

—Alors, veuillez recevoir mes très humbles excuses, dit le magistrat à son ex-prisonnier, je ne pensais pas... je ne croyais pas que...

—Mêlez-vous de vos propres affaires, répondit

brusquement Pacifique, c'est le meilleur conseil que je puisse vous donner pour l'avenir.

L'accident arrivé à la locomotive avait favorisé tout spécialement notre célibataire.

Le convoi suivant avait pu rejoindre celui qui le portait, et permettre à sa libératrice d'apparaître au moment où il s'y attendait le moins.

Que reste-t-il à ajouter?

Peu de chose, il est vrai, mais beaucoup si on le considère à travers le prisme dont Pacifique se servait jadis pour nuancer ses thèses antisociales.

Ce dernier et la jeune mère devinrent très intimes dans la suite du voyage.

Pacifique, oubliant ses préventions contre le sexe joli, se permit d'ajourner son voyage d'outremer pour fixer ses pénates dans la cité où résidait la jeune veuve.

Il s'informa de la santé du bébé.

Puis de la santé de madame.

On devine le reste.

Il ne put résister bien longtemps à la tempête

que l'amour préparait depuis tant d'années dans son cœur.

Elle éclata, et malgré ses antécédents incorruptibles, malgré ses dilemmes convaincants, le mariage avait lieu quelques mois plus tard, et Pacifique avouait, tout en faisant ses réserves, que s'il avait retraité, c'était du moins avec les honneurs d'un "grand vaincu !"

1884.

# UN CRITIQUE AU PILORI

ALLÉGORIE

---

Dame Critique avait l'humeur maussade, lorsqu'elle tomba dernièrement, comme une bombe, au beau milieu des paperasses et des parchemins de son plus jeune fils, le Critique canadien.

—Vilain drôle, s'écria-t-elle, en le menaçant du poing, c'est comme cela que tu exécutes mes ordres, c'est comme cela que tu t'acquittes de la mission que je t'avais confiée. Tu ne respectes donc plus mes cheveux blancs, mon expérience de deux mille et quelques années, mon origine

même qui se perd dans les ruines de la tour de Babel ?

—Mais, maman, après une aussi longue séparation, vous ne m'embrassez point !... il me semble qu'un baiser.....

—T'embrasser, lorsque tu gâtes toute ma besogne, toi et tes dignes sujets, t'embrasser lorsque tu ruines une littérature qui donnait de si belles espérances ! T'embrasser !... belles joues, vraiment, bien dignes du personnage qui passe ses nuits à divaguer, et qui, le jour, n'a rien de plus pressé que d'exalter une nullité et de rouler impitoyablement l'audacieux qui s'avise de te faire de justes remontrances !

—En vérité, maman, vous me calomniez..... Voyez donc tous ces petits chefs-d'œuvre, ces perles canadiennes qui ornent les rayons de ma bibliothèque, est-il un plus jeune pays qui puisse se vanter d'en posséder de semblables ? est-il un plus jeune pays qui puisse se glorifier d'un écrin littéraire plus riche en émeraudes et en topazes ? Philosophie, histoire, droit, littérature, économie sociale, etc., rien ne manque !

—Rien ne manque ! Tu oses dire que rien ne manque, lorsque ma présence en ces lieux atteste le contraire ; tu m'accuses de calomnie, lorsque, de ma solitude, à mille lieues d'ici, je te vois dormir en sécurité dans un palais qui, en guise de colonnes inébranlables, n'a que de faibles roseaux pour tout appui ! Mais la critique de tous ces beaux ouvra_es, la critique qui donne des ailes à la pensée, où est-elle donc ?

—La critique ? parbleu, la voici... voici Ludovic, Raphaël, Pollion ; voici Agésilas et le vaillant Attila !

—Je suis de plus en plus édifiée sur le choix de tes ministres.

—Le contraire m'étonnerait beaucoup, car ce sont des critiques doués d'une finesse de perception remarquable, d'un tact merveilleux, d'un goût artistique frisant la subtilité, et qui savent embellir leurs appréciations, des merveilles d'un talent incomparable et d'une science qui n'a point d'horizon. En un mot, ce sont des juges qui ne connaissent point de rivaux sur la boule terrestre !

—Hum ! l'encens que tu leur offres brûlerait longtemps avant de caresser mon appareil olfactif des parfums de la vérité ! Ce sont des génies suivant toi, ces critiques ? Ecoute, je vais te raconter leur petite histoire, et te montrer, par une simple vignette, comment tous ces beaux sires entendent la critique. Je réclame donc de toi un silence absolu, et ne veux ni observations, ni remarques, car je n'ai que faire d'excuses saugrenues.

***

Un volume tout fraîchement sorti des mains de l'imprimeur, tombe sous les yeux de Ludovic ; comme préambule, il est bon d'observer que Ludovic est myope, il ne faut donc pas trop l'incriminer. L'auteur est-il son ami : il met ses lunettes, examine le volume en tous sens, compte les grains qui hérissent sa couverture de chagrin, note scrupuleusement les détours sinueux, dont le relieur s'est plu à enjoliver son œuvre, regarde si la tranche est dorée, ou jaspée, puis, en juge

intègre et bien renseigné, il s'empresse de communiquer au public ses touchantes impressions de la manière suivante :

" Un charmant volume, éclos de l'imagination brillante de l'un de nos premiers littérateurs, m'arrive avec les roses du printemps.

" Coquet et mignon, dans sa reliure de chagrin, il ressemble à ces petits dieux mythologiques, se jouant des ondes bleu de ciel, dans une coquille de nacre.

" Les enluminures qui font le charme de ce petit volume, indiquent chez son auteur un goût artistique des plus prononcés dont tout l'ouvrage se ressent, et dont chaque page, chaque ligne même, est pour ainsi dire imprégnée."

Remarque bien, mon fils, que Ludovic n'a pas lu un traître mot de l'ouvrage.

" La tranche dorée qui met le volume en question au-dessus de tous ceux qui me sont parvenus dernièrement, est pour moi le symbole du génie chez l'auteur ; génie qui loin de nous faire dire avec le poète :

Comment en un vil plomb l'or pur s'est-il changé ?

nous invite précisément à nous demander le contraire."

***

Voilà pour l'ami de Ludovic. Mais son ennemi lui envoie... l'imprudent ! une de ses productions récentes, une brochure.

Une brochure, quel bonheur ! Si le volume eût été relié, notre critique se serait trouvé fort embarrassé dans son appréciation, mais c'est une brochure, allons donc, c'est là que maître Aliboron va se faire enfourcher prestement. :

" Un pierrot quelconque me gratifie d'une insanité littéraire, qui m'a tout l'air d'une grosse bêtise.

" Couverture et auteur se valent à juste titre.

" Voici mon raisonnement :

" Si la couverture est en papier, l'auteur est un goujat.

" Or la couverture est en papier.

" Donc l'auteur est un goujat ! "

La majeure est des plus contestables et le raisonnement cloche sur toutes ses bases, mais encore une fois, je le répète, Ludovic est myope ; il ne voit pas plus loin en syllogisme qu'en rase campagne, et il ne s'aperçoit même pas qu'il plagie le style d'un célèbre avocat, qui amuse beaucoup Thémis par ses originalités.

Voilà pour l'ennemi ! Et c'est le thème sur lequel Ludovic brode toutes ses critiques. Il n'est pas malin. On s'en aperçoit ; aussi, aurions-nous tort de lui reprocher d'avoir écorché, échenillé même le style d'un auteur. Pareil forfait lui est entièrement inconnu.

Il n'en est pas de même de ses confrères en critique : avec eux, il faut changer de système, car ils ne sont pas myopes ceux-là ; ah certes, non ! ils scrutent non seulement tous les coins et recoins de chaque lettre formant un mot, mais encore ils trouvent des mots qui n'y sont pas.

***

Raphaël est en verve, ou il ne l'est pas.

S'il est en verve, il soignera son style, tout

comme un digne médecin soigne un riche malade sur le point d'entrer en convalescence, afin de retarder, le plus possible, le filet aurifère, Pactole en miniature, qui gonfle si efficacement son gousset. Il se plaira à raconter de petites anecdotes inoffensives, délicieuses, sur le mortel soumis à sa verge de critique.

Parle-t-il de l'abbé Pellegrin, il dira qu'à la première représentation de l'opéra de *Loth* un vers suffit pour entraîner la masse des auditeurs, un seul :

L'amour a vaincu Loth !

L'enthousiasme fut si grand que tout l'auditoire se leva électrisé, et qu'en guise de bouquet, il s'écria :

" Qu'on en donne une à l'auteur !"

Comme le renard de La Fontaine, Raphaël a, de ce genre :

...cent ruses, au sac !

mille anecdotes à l'eau de rose pour ses amis, mille bouts rimés, célèbres dans les fastes du ridicule, pour ses ennemis.

Mais Raphaël a mis son bonnet de travers, il n'est pas en verve, il se contentera de faire la chasse à l'orthographe et aux coquilles typographiques. Malheur alors au rimeur, s'il n'a pas bien surveillé ses protes, et si ces derniers se sont permis d'allonger d'un pied, quelques vers d'un poëme héroï-comique :

" Audacieux, vous avez voulu rimer malgré Minerve, s'écriera Raphaël, tout indigné, la colère des neuf sœurs s'appesantit sur vous ; vous êtes un intrus dans le vallon des Muses, vous êtes cette mouche importune qui, ne sachant comment monter Pégase, s'est posée naïvement sur son extrémité caudale et s'est mise en frais de moissonner tout ce que cette région inculte pouvait produire : vers de treize pieds, de quinze même, dans les années d'abondance, madrigaux mal tournés, sonnets estropiés, rondeaux boiteux. En un mot, vous êtes à la littérature, ce que le croque-sol est à la musique : une parfaite nullité !"

***

Un peu de patience, mon fils, il me reste encore quelques historiettes intéressantes sur Pollion, Agésilas et Attila, les plus fins matois de la bande, les seuls qui pourraient fasciner les strophes d'une bluette ou d'une berçeuse, et leur faire exécuter une danse tellement infernale que, quand la musique cesserait, et que leur plume magique dormirait sur leur oreille, il ne resterait plus d'un tendre couplet que débris informes et ruines dénuées de tout aspect littéraire.

*Monsieur Harpin*, une épigramme d'Andrieux, tombe sous la patte de Pollion :

Que de coquins dans votre ville,
Monsieur Harpin, sans vous compter !
—Morbleu ! cessez de plaisanter,
Un railleur m'échauffe la bile.
—Hé bien, soit ! je change de style :
Déridez ce front mécontent,
Que de coquins dans votre ville,
Monsieur Harpin, en vous comptant !

Si nous examinons les quatre premiers vers, nous voyons que *ville* rime bien avec *bile* et *compter* avec *plaisanter*, mais Pollion ne l'entend pas ainsi, il voit trop bien sans lunettes, il empruntera donc les lunettes de Ludovic, non pas pour voir, mais pour ne pas voir, et il s'écriera dans un élan de ravissement ineffable :

" Que de coquins dans votre ville,
" Monsieur Harpin, sans vous compter !

" *Ville* et *compter* cela ne rime pas, n'est-ce pas?

" Eh bien ! il paraît que cela rime chez certains rongeurs de l'Amérique du Nord."

Quel est le plus rongeur des deux ?

Ce n'est certes pas celui que vise Pollion.

***

Agésilas n'a qu'un amour au monde, qu'un culte : ses côtes ! Il les dorlote, les caresse, leur donne tous les soins d'un bon père de famille,

ne pense qu'à elles et n'a pas de plus grand souci que de les mettre en évidence, et de les exhiber gratuitement au public.

Qu'il se promène sous de frais ombrages ou se berce mollement sur le fleuve immense ; qu'il rêve sur un sombre promontoire ou dorme sur une verte pelouse, il pense toujours à ses côtes, à ses côtes bien-aimées, il ne saurait les oublier, il y songe même dans ses chroniques, et ses critiques exaltent leurs suaves parfums :

"Si par une muse électrique,
"L'auditeur est électrisé,

"Mes côtes !

"Votre muse paralytique
"L'a bien souvent paralysé !

"Mes côtes ! mes côtes !"

Et voilà comment Agésilas accueillerait ces quatre vers de Chénier. Si ce dernier avait eu l'esprit de dire :

Si par une côte électrique,
Un auteur est électrisé ;
Votre côte paralytique
L'a bien souvent paralysé !

Agésilas l'aurait embrassé sur les deux joues, mais on ne prévoit pas tout dans ce bas monde, et Chénier n'aurait jamais cru qu'un poète pousserait l'originalité au point de faire de ses côtes une source d'inspiration.

***

Enfin, voici le tour d'Attila. C'est bien le temps de dire avec ce pauvre Boileau :

Après l'Agésilas
Hélas !
Mais après l'Attila
Holà !

Attila n'est plus le roi des Huns, encore moins le fléau de Dieu. Ne pouvant plus ravager la Gaule depuis sa défaite de Châlons-sur-Marne,

il fait de la critique... en commentaires. Comment en est-il venu là? L'histoire ne le dit point.

Pas un vers ne lui échappe ; chaque mot en attire un nombre infini, sa fécondité est vraiment merveilleuse ; elle excite l'admiration pour ne point dire l'envie.

Voici comment il critiquerait " La bonne journée " de Philidor : (1)

" Un pauvre clerc du parlement

Halte-là ! jeune homme, *pauvre* est ici un pléonasme, tous les clercs sont pauvres, et le mot *parlement* est oiseux, car il ne fait pas plus ressortir l'idée de clerc que si l'on disait : clerc de notaire, clerc d'avoué, en un mot toute la génération des clercs, qui ne le cède nullement en nombre à la postérité d'Abraham !

" Un pauvre clerc du parlement.
" Arraché du lit brusquement,

(1) Collin d'Harleville.

Pardon ! qui l'a arraché du lit : sa digne moitié ? le pécule du pauvre clerc lui interdit à jamais le luxe d'une adorable compagne ; le député ministre ? il a recommandé à sa servante de tenir son chocolat prêt pour onze heures : avec le bénéfice du doute, la loi présume qu'il ronfle encore ; le ministre ? il fait bombance aux Provinces maritimes ou dans les Etats du Sud. Ce n'est pas lui qui quitterait le festin pour arracher du lit *brusquement*, ce pauvre clerc du parlement. Mais pourquoi ce *brusquement* ? On dirait que Philidor a la bosse des pléonasmes ; quand on est arraché du lit, ce n'est certes, jamais doucement.

" Arraché du lit brusquement
" Comme il dormait profondément,
" Gagne l'étude tristement ;

Parbleu ! lorsque l'on nous a arraché du lit, on ne gagne pas l'étude le cœur sur la main, le sourire aux lèvres et les yeux en diamant :

" Y griffonne un appointement,
" Qu'il ose interrompre un moment
" Pour déjeuner sommairement ;

Est-il zélé, un peu, ce clerc ! Je lui promets une promotion aux premières vacances ; un clerc qui griffonne un appointement avant son déjeuner, c'est tout à fait nouveau dans les annales parlementaires, c'est presque phénoménal! Quelque chose m'intrigue cependant, dans cet appointement, il est bien long. On dirait que ce pauvre clerc voudrait blanchir avec de l'encre, les faits et gestes de quelque grand sire. J'interrogerai ce clerc à loisir. Qui sait ? Il y a peut-être le règlement d'une contestation d'élection sous roche. Je pourrais devenir membre d'une commission royale, quelle aubaine ! Après une pareille injustice, si j'étais clerc du Parlement, je ne déjeunerais pas sommairement.

" En revanche, il écrit longuement,
" Dîne à trois heures sobrement,
" Sort au dessert discrètement.

Je le sais bien, qu'il écrit longuement ; cet appointement qu'il griffonne depuis l'aube semble avoir un horizon bien élastique. Il dîne à trois

heures, l'imprudent ! il se ménage une bonne dyspepsie, une fameuse encore. Il sort au dessert discrètement. Tiens, il n'aime point les confitures celui-là, ni la charlotte russe. Il ne ferait pas un bon ministre, un ministre aime toujours les confitures, mais des confitures que le trésor de l'État seul peut fournir.

" Reprend la plume promptement
" Jusqu'à dix heures... seulement.

Dix heures ! Qu'est-ce que l'on rencontre à huit heures : ganté, frisé, pommadé, spirituel, attrayant, au salon, au théâtre, au bal du gouverneur, le clerc du Parlement, le pauvre clerc du Parlement ! Il a peut-être mis un masque à sa place. Les temps sont changés ou l'auteur ne s'y connaît plus.

Lors, va souper légèrement,
Grimpe et se couche froidement,

Ah ! un nouvel ordre de grimpeurs, et cela parmi les clercs du parlement. Où grimpe-t-il donc

comme cela ? sur la cime d'un sapin, d'un chêne pour y croquer des noix ? C'est compromettant, sais-tu, jeune homme, de faire l'écureuil si haut uché.

Grimpe et se couche froidement
Dans un lit fait négligemment,

Ma foi, s'il grimpe sur la cime d'un chêne, il peut bien dormir froidement, à l'automne surtout, et je donnerais beaucoup pour connaître a donzelle assez aventureuse pour aller réparer le désordre d'un perchoir aussi pittoresque. Plus je réfléchis, mieux je découvre que l'auteur écrivait pour un autre âge. Je vois bien grimper encore le clerc du Parlement, mais ce n'est pas sur un chêne, encore moins sur un sapin : c'est sur les gradins de nos théâtres, il ose même se prélasser dans les fauteuils d'orchestre, et certes, ce n'est pas pour y dormir froidement.

Dort et n'est heureux qu'en dormant.
Ah ! pauvre clerc du parlement !

Ah oui, je te plains d'avoir trouvé un chantre

si ignorant et si obscur pour célébrer tes grandes vertus, ton ardeur au travail et ta sobriété au repas.

" Je te plains d'avoir trouvé un rimeur si peu au fait de tes pirouettes galantes sur les tapis moelleux de nos palais ou sur le gazon fleuri de nos bocages.

" Ah ! pauvre clerc du parlement ! "

Et la critique d'Agésilas est faite.

***

Eh bien ! mon fils, est-ce là une critique judicieuse ? est-ce là cette critique sévère, mais juste, qui forme les écrivains, les grands poètes, et leur donne des notions claires et précises sur le beau idéal et le sublime ? Voici une fine description, spirituelle et bien tournée, qu'en fait-on ? Un objet de dérision, un tissu de phéonasmes et d'expressions oiseuses, un rocher chancelant, que minent sans cesse les flots délirants d'une gaieté intempestive. Quelle est l'œuvre qui ré-

sisterait à de semblables inepties, quelle conception hardie pourrait garder ses brillantes couleurs, sous les attaques envieuses d'une manie de dénigrement aussi systématique ? La Bruyère le savait bien quand il disait : " Il ne faut pas mettre un ridicule où il n'y en a point, c'est se gâter le goût, c'est corrompre son jugement et celui des autres ; mais le ridicule qui est quelque part, il faut l'y voir, l'en tirer avec grâce et d'une manière qui plaise et qui instruise."

—Vos remarques sont justes, mère, mais au moins il n'y a point de naturalisme au Canada, tout le monde s'accorde à le dire, et les auteurs étrangers nous en font même leurs plus sincères félicitations, il me semble que c'est déjà beaucoup.

—Pas de naturalisme, non, mais les appréciations outrées de tes critiques mènent tout droit au naturalisme, à ce naturalisme qui est la photographie hideuse de tout ce qui avilit, de tout ce qui dégrade l'homme et le rapproche de la brute.

Que font en effet tes critiques ? Ils se pâment sur tout ce qu'il y a de sublime, de grandiose dans une œuvre ; ils censurent impitoyablement tout ce qui tend à remplacer l'art païen par l'art chrétien et à rendre à la religion révélée sa salutaire influence.

L'auteur ainsi ridiculisé se décourage, il prête peu à peu l'oreille aux exclamations mensongères de ces hommes pervers, il s'arrête dans son essor, il se croit réellement ridicule ; il veut se relever dans leur opinion, pour cela, il doit s'abaisser. Il commence donc par raser la terre, puis voulant s'attirer à tout prix leurs bonnes grâces, il rampe bientôt sur le sol en peignant tout ce que la nature renferme de plus stérile et de plus bas.

Adieu les fleurs printanières, les chastes vertus et les touchantes harmonies ! adieu toutes ces fictions qu'on devrait abandonner au cerveau malade des rêveurs ! adieu tout cela ; ce qu'il faut désormais, c'est le réel, le palpable : aux orties l'idéalité avec toutes ses conceptions chiméri-

ques ; et l'on s'étonne après cela de voir germer le naturalisme là où la saine littérature était jadis en pleine floraison ! Tu veux éviter le naturalisme : mets un frein à la licence de tes mauvais critiques, car il en est de ces derniers comme des chenilles ; gratte une chenille, tu trouveras un papillon ; gratte un mauvais critique, tu trouveras un naturaliste !

—Ce n'est pourtant point ce que pense la presse.

—La presse ! encore une belle nymphe qui croit avoir fait tout son devoir en saluant l'apparition d'un ouvrage de son immortelle formule : " Nous accusons réception d'un volume intitulé***. Nos remercîments à qui de droit ! "

Est-ce pour avoir des remercîments que l'auteur a consacré toutes ses nuits au travail ; est-ce pour avoir des remercîments qu'il a étudié sans cesse aux sources du perfectionnement intellectuel de son semblable ?

Il n'est pas besoin de tant s'agiter pour avoir un remercîment ; la plus petite obole donnée à

tails : les suicides, les assassinats, tous les autres attentats dont je tais le nom, choses que l'humanité devrait avoir à cœur de cacher, et l'on n'a qu'un remercîment banal pour celui qui se dévoue sans cesse pour le genre humain, en consacrant son génie, ses talents, sa santé à l'instruction de ses concitoyens !

O tempora, o mores !

***

Ce ne sont point tes critiques qui porteront la responsabilité de tous ces maux, mais toi, mon fils, qui ne cesses de les encourager dans cette voie coupable et pernicieuse, toi qui, par ton silence, approuves toutes leurs contorsions, toutes leurs grimaces, toutes leurs gambades.

Je t'avais donné pour royaume un jeune pays qui devait éclipser bientôt avec ses Bossuets, ses Massillons, ses Bourdaloues, ses Corneilles et ses Racines, le grand siècle de Louis XIV ; tu devais y former des critiques consciencieux, des cri-

tails : les suicides, les assassinats, tous les autres attentats dont je tais le nom, choses que l'humanité devrait avoir à cœur de cacher, et l'on n'a qu'un remercîment banal pour celui qui se dévoue sans cesse pour le genre humain, en consacrant son génie, ses talents, sa santé à l'instruction de ses concitoyens !

O tempora, o mores !

***

Ce ne sont point tes critiques qui porteront la responsabilité de tous ces maux, mais toi, mon fils, qui ne cesses de les encourager dans cette voie coupable et pernicieuse, toi qui, par ton silence, approuves toutes leurs contorsions, toutes leurs grimaces, toutes leurs gambades.

Je t'avais donné pour royaume un jeune pays qui devait éclipser bientôt avec ses Bossuets, ses Massillons, ses Bourdaloues, ses Corneilles et ses Racines, le grand siècle de Louis XIV ; tu devais y former des critiques consciencieux, des cri-

tiques qui ne se laisseraient influencer ni par les liens de l'amitié, ni par les conseils pervers du préjugé, du ressentiment, de la haine à satisfaire et de l'humiliation à venger. Qu'as-tu fait de tout cela ? Rien ou presque rien.

Les volumes s'entassent les uns sur les autres, les auteurs succèdent aux auteurs ; l'inhabileté des uns, l'inexpérience des autres, les tendances pernicieuses de celui-ci, le négligé de celui-là : tout passe inaperçu. A peine voit-on poindre, à de longs intervalles, une pauvre notice bibliographique, astre solitaire qui semble décrire une courbe incertaine, dans une atmosphère fuyant les rayons ensoleillés.

Sont-ce là les conseils que je t'avais spécialement donnés, souverain de la critique canadienne ; sont-ce là les promesses que tu m'avais faites, en me quittant pour venir fonder ici, un royaume où la bonne critique s'épanouirait comme la rose s'épanouit sous les baisers du soleil ?

Tu ne réponds point, mais ton silence répond pour toi. Je pars, dans quelques secondes, je serai loin d'ici. Aurais-je fait une démarche inutile ?

—Mère, je vous promets...

—Pas de vaines promesses ! L'avenir prouvera ton repentir, et, si jamais tu m'obliges à revenir en ces lieux, rappelle-toi, mon fils, que je n'y reviendrai point sans étrivières. Adieu !

***

Dame Critique est âgée, elle a peut-être exagéré nos défauts, les défauts saillants chez la plupart de nos critiques canadiens, mais, franchement ! n'avons-nous pas parmi nous des hommes qui commencent à s'aventurer sur les traces d'un Ludovic et d'un Agésilas ?

Ces personnages sont imaginaires, sans doute, mais, n'ont-ils pas déjà leurs tristes imitateurs dans notre beau Canada ?

Que doit-on augurer de l'avenir ? Peu et beaucoup. Beaucoup si l'on considère l'essor que donnerait à la littérature canadienne une critique plus impartiale que celle qui existe actuellement ; peu, si l'on examine la promesse du souverain

de la critique canadienne, au travers d'un petit prisme proverbial :

Promettre est bien charmant,
Mais tenir est plus touchant !

1884.

# CHRONIQUE DE NOËL

L'airain sacré de nos temples a résonné : de nombreux fidèles accourent à son appel. Cloches, pourquoi troubler le silence de la nuit, et vous, chrétiens, pourquoi diriger vos pas silencieux vers ces étincelants sanctuaires où mille gerbes de lumière se confondent avec mille guirlandes de verdure ?

Interrogez la nature, elle vous répondra.

Demandez au ruisseau, ce qu'il murmure, sous sa blanche pelisse ; demandez au bocage, ce que chante la bise dans ses rameaux dénudés ; demandez à l'étoile qui scintille, le secret de son nouvel éclat ; demandez au poète, ce que redisent les cordes inspirées de sa lyre :

Ecoutez ! un cri se prolonge,
Un cri qui grandit aussitôt ;
Regardez, ce n'est pas un songe,
L'éclair précurseur luit là-haut :
Gloire aux cieux dans leur étendue !
Il est né, répète la nue :
A ce mot seul, mais triomphant,
La terre frémit d'allégresse,
Et le ciel lui-même s'abaisse
Auprès du berceau d'un enfant.

Noël ! tel est le mot que clame la nature dans son mystérieux langage !

Noël ! telle est la fête que l'Église célèbre, en souvenir de l'humble, mais sublime naissance de l'Enfant-Dieu.

***

A Bethléem, sous un toit chancelant, un roi, le plus grand des rois voit le jour.

Les pâtres du vallon entourent son berceau, et le timide chalumeau dans la plaine, harmonise ses premiers vagissements.

Enfant, pourquoi nais-tu dans ce triste abandon ; pourquoi as-tu préféré pour ta couche,

quelques pailles entrelacées, au duvet le plus moelleux?

La véritable grandeur se plaît dans de simples atours.

Le nouveau-né de Bethléem est appelé à de grandes destinées; il naît loin des palais somptueux des souverains de la terre; loin des symphonies brillantes de leurs cours mondaines, afin de mieux s'identifier au rôle divin qu'il doit remplir sur la grande scène terrestre.

Il grandira; bientôt il sera en butte à la jalousie et aux persécutions de l'impie.

Sur le mont du Calvaire, une larme s'échappera de ses yeux: une larme de sang, et le sol qui la recevra, verra bientôt émerger de son sein, une plante nouvelle, plante unique, mais pleine de la sève de l'existence.

A sa vue, le despote orgueilleux verra son étoile pâlir et son trône chanceler.

La plante merveilleuse frappera ses projets diaboliques de stérilité. En vain prononcera-t-il sa destruction; en vain sèmera t-il autour d'elle

la haine et l'outrage ; en vain s'armera-t-il du fer et du feu, pour la détruire dans la dernière de ses racines : efforts superflus, la plante croîtra, grandira toujours, et deviendra arbre : un arbre dont l'épais feuillage ombragera bientôt toute la terre, et dont les branches vigoureuses, renversant l'impie de son piédestal, délivreront les nations du joug odieux de l'impiété.

Cet arbre est aujourd'hui l'Église qui, de ses vastes arceaux, domine la foule qui s'empresse de venir rendre hommage à Jéhovah, lors de la célébration de chaque anniversaire de sa naissance.

Où est maintenant celui qui a persécuté le nouveau-né de Bethléem, dès son berceau, et l'a contraint de fuir en Egypte ?

Où est celui qui lui fit verser cette larme de sang, source de notre immortalité ?

Le héros du Calvaire est venu ; et, comme l'a si bien dit Racine :

J'ai vu l'impie adoré sur la terre.
Pareil au cèdre, il cachait dans les cieux
Son front audacieux.

Il semblait, à son gré, gouverner le tonnerre,
Foulait aux pieds ses ennemis vaincus.
Je n'ai fait que passer, il n'était déjà plus.

***

Tout, dans la nature, porte à la poésie, et il n'est pas un objet terrestre qui n'ait eu son chantre ou son poète.

Toutes les saisons enjolivées de leur parure particulière : le printemps, avec ses roses et ses lilas en fleurs ; l'été, avec ses senteurs balsamiques et ses blés dorés ; l'automne, avec ses feuilles jaunissantes et les teintes grises de son ciel nuageux ; l'hiver enfin, avec ses fêtes joyeuses, ses talus glacés, et ses forêts de blancs cristaux : rien n'a échappé aux doux accords d'une lyre mélancolique ou aux airs légers des chalumeaux et des hautbois.

La fête de Noël ne fait pas exception à la règle générale.

Elle a ses bardes rustiques et ses chantres ailés.

Les premiers, surtout, par un heureux rapprochement des chœurs célestes avec les chœurs d'ici-bas, des hymnes des séraphins avec le chant des bergers, de l'écho des cieux avec l'écho des campagnes : nous charment par la simplicité naïve, et la grâce de leurs admirables improvisations.

Les anges.

Lou rei de glori, ei nat en Bethléem
Levas vou, non agnes paour de ren.

Les bergers.

Prenguen lei flutos, lei fifris, les tambours
Parten tous n'esperen pas le jour
Canten tous chacun à vostre tour.

Parfois l'ange est passé, les bergers sont seuls, et le lauréat de leurs danses sur le gazon, de leurs chansons sous le hêtre solitaire, les exhorte de ses mâles accents, à se mettre en route pour l'étable de Bethléem :

Allons bergers, allons tous,
L'ange nous appelle,
Un sauveur est né pour nous :
L'heureuse nouvelle !
Une étable est le séjour
Qu'a choisi ce Dieu d'amour.

Et les bergers de répondre à l'unisson :

Courons au, z'au, z'au
Courons plus, plus, plus
Courons au
Courons plus
Courons au plus vite
A cet humble gite.

Le Canada a conservé quelques-uns de ces vieux noëls bretons ou normands, si populaires en France au XVII^e^ siècle.

Qui de nous, dans ses souvenirs champêtres, ne se rappelle point les paroles suivantes :

D'où viens-tu, bergère,
D'où viens-tu ?

—Je viens de l'étable
De m'y promener,
De voir un miracle
Qui vient d'arriver.

Et après plusieurs strophes de ce genre, toutes aussi naïves que gracieuses, le noël finit par cette perle :

Rien de plus, bergère,
Rien de plus ?

—Sont trois petits anges,
Descendus du ciel,
Chantant les louanges
Du Père éternel !

Il y aurait toute une étude à faire, sur ces jolis petits poëmes, nés de l'inspiration spontanée de poètes, pour la plupart illettrés, mais qui, comme les anciens troubadours, avaient une certaine disposition pour la rime, et la facilité de donner à leurs pensées, cet ensemble mélodieux qui vient de l'âme, et qui s'épanche au-dehors, en accents émus et sympathiques.

Et les pieux cantiques qui remplissent le temple saint de leur douce mélodie, dans les fêtes de Noël, pouvons-nous les oublier? Pouvons-nous oublier ces chants suaves et touchants que le temps apprend chaque jour à respecter, et qu'il désespère de ne pouvoir jamais vouer à l'oubli ?

Les années s'écoulent ; les prétendus bijoux du lyrisme lascif, brillent quelques secondes, comme des météores d'un instant, puis disparais-

sent dans les brumes du passé, et cependant, nous entendons avec un plaisir toujours nouveau.

Il est né le divin enfant,
Jouez hautbois, résonnez musettes,
Il est né le divin enfant,
Chantons tous son avènement ;

Ah ! qu'il est beau, qu'il est charmant,
Ah ! que ses grâces sont parfaites !
Ah ! qu'il est beau, qu'il est charmant,
Qu'il est doux ce divin enfant !

On a beau dire, le christianisme par la simplicité de son origine, le grandiose de ses fêtes, et le sublime de sa fin, sera toujours la source par excellence de l'inspiration.

Quand l'orgue, à minuit, de sa voix puissante, accompagne les chœurs rappelant à la foule agenouillée et recueillie, le grand événement qui marque d'un sceau divin, la première seconde de l'ère chrétienne, ne nous dirions-nous pas en effet, transportés dans ces plaines de Bethléem, où les anges, jadis, annonçaient aux

bergers la naissance du Messie? la table sainte où nous accourons tous, n'est-elle pas la crèche sacrée où nous, bergers d'un autre âge, nous venons rendre hommage au Sauveur des nations? et, à ce moment suprême, ne pouvons-nous pas redire avec de Fontanes :

Les pleurs, les vœux, l'encens qui monte vers l'autel,
Cet orgue qui se tait, ce silence pieux,
L'invisible union de la terre et des cieux ;
Tout enflamme, agrandit, émeut l'âme sensible.
Il croit avoir franchi ce monde inaccessible,
Où sur des harpes d'or l'immortel séraphin
Aux pieds de Jéhovah, chante l'hymne sans fin.

***

Noël est encore le commencement du dernier acte du grand drame d'Eden : drame qui plongea d'abord le mortel dans l'abîme du péché, drame qui le sauva ensuite, et lui rendit l'immortalité par la main d'une femme.

Quelles scènes majestueuses se déroulent depuis le premierr eflet du glaive flamboyant du

chérubin aux portes d'Eden jusqu'aux premiers vagissements de l'Enfant-Dieu, dans l'étable de Bethléem.

Le roi des enfers triomphe durant des siècles, et impose son sceptre usurpateur aux créatures de Dieu : œuvre du Créateur, lui-même, il s'arme contre son auteur, et lui livre des combats acharnés.

Mais Dieu a parlé au commencement des temps.

Sa parole ne faillira point.

Un dernier combat se livre, à la naissance de Jésus, et la Vierge de Nazareth écrase la tête du serpent infernal. Lucifer avait triomphé de la femme dans le paradis terrestre ; la femme triomphe de l'ange des ténèbres dans l'étable de Bethléem.

En célébrant cette mémorable victoire, dans la belle fête de Noël, chrétiens, n'oublions pas de dire avec Turquety :

> Oh ! sois heureuse entre les femmes,
> Vierge au front pur, au nom béni !

Ton sein, plein de célestes flammes,
Ton sein a porté l'infini ;
Le Seigneur t'a faite si haute,
Que tu peux réparer la faute
De l'ancien couple criminel.
Le sceau qui le marquait s'efface,
L'Eve antique reprend sa place
Aux applaudissements du ciel !

Et nous devons ajouter : aux acclamations unanimes et reconnaissantes de la chrétienté.

1884.

# LES JOURNALISTES ACROBATES

Notre époque tient décidément à faire valoir ses merveilles. Une invention voit-elle le jour, aussitôt, des quatre coins du globe, mille voix s'élèvent pour en exagérer l'utilité.

On dirait que la renommée aux cent bouches est revenue dans nos parages, pour créer ces concerts grandioses, qui du lever au coucher du soleil, ne cessent d'harmoniser les exploits des téléphones, des phonographes et des microphones.

Partout l'on vante l'esprit inventif des Bell, des Edison, des Dr Hugues, et l'on ne parle partout, que de vibrations sonores se transformant en vibrations électriques et magnétiques,

pour parcourir les distances sur un fil métallique; que de cylindres gravant sur une rainure hélicoïde des ondes sonores qu'un diaphragme de papier, en artiste émérite, s'amuse à reproduire ; que de pôles de charbon, s'étalant dans des circuits voltaïques ; on ose même prédire l'application prochaine d'un électro-moteur, à nos locomotives infernales.

Les dictionnaires ne suffisent plus pour recevoir toutes les expressions qu'engendre cette rage du nouveau, du subtil et du commode. On a beau les ensevelir sous une avalanche de suppléments : chaque jour voit un nom nouveau réclamer sa place au foyer de la langue, comme exprimant le mieux l'usage ou l'origine de ces ingénieux appareils destinés à transmettre la parole, à la clicher, à l'amplifier dans sa transmission.

Malheureusement, notre soif du progrès nous fait oublier nos véritables merveilles, et nous avons souvent pour elles cette négligence, cette ingratitude, dont la cité athénienne récompensait autrefois ses grands hommes.

Qu'y a-t-il, en effet, de comparable à ce prodige du siècle, qui, perché sur une plume d'acier, distillant un noir liquide, pivote de droite à gauche, lance ses dards de l'aube au crépuscule, et dans l'exécution des sauts les plus périlleux de la gymnastique intellectuelle, sait mieux que tout autre atténuer une chute par un air de triomphe, qui rappelle de soi l'épigramme de La Martinière :

Un gros serpent mordit Aurèle :
Que croyez-vous qu'il arriva ?
Qu'Aurèle en mourut ? Bagatelle !
Ce fut le serpent qui creva.

Quelle machine possède un mécanisme plus compliqué, des ressorts plus souples que ce phénomène raisonnable qu'un de nos écrivains de renom (1) a affublé du qualificatif de " bipède à plumes " ? Et pourtant, voilà une curiosité

(1) L'hon. A. B. Routhier.

dont on ne parle jamais, et qui a échappé, on ne sait comment, à l'œil perspicace de Barnum.

Ouvrons nos yeux à la lumière, de grâce ; laissons nos larmes s'épancher sur la cendre, et rendons au journaliste acrobate le culte qu'il mérite.

C'est pour nous convertir, qu'il descend chaque jour dans l'arène, dans un costume aux couleurs fuyantes ; c'est pour nous égayer qu'il fait des cabrioles. Le picotin peut abonder, mais cela ne suffit pas. On couronne bien de fleurs l'actrice qui grimace sur la scène, le bouffon qui débite des sornettes, et l'on n'a pas même une simple biographie d'encouragement pour le journaliste acrobate !

C'est une lacune qu'il faut combler au plus vite.

Il y a déjà assez de pages ignorées de notre histoire, sans que nous ayons à déplorer celle-là.

Allons, biographes qui lisez ces lignes imparfaites, préparez vos couleurs, armez-vous de la palette et du pinceau, et montrez à la postérité reconnaissante, le profil sublime d'une binette

qui peut se dire siècle avec tout autant de raison que le député de Lamartine qui se disait peuple. Le journaliste acrobate est siècle, je le répète, parce que l'élasticité de ses convictions lui permet de reproduire avec la fidélité des glaces les mieux polies, des ruisseaux les plus limpides, tout ce que son époque invente en fait de souplesse d'échine et de principes.

***

On s'étonne beaucoup, de nos jours, de voir certains soldats de la plume, déserter le camp qu'ils défendaient si vigoureusement auparavant, embrasser la cause qu'ils foulaient aux pieds et tourner contre leurs anciens compagnons d'armes cette énergie, cette rage forcenée du traître qui veut oublier sa lâcheté, dans l'extermination entière de ceux qu'il a odieusement trahis. Ces soldats sans patriotisme avaient pourtant débuté sous la bannière du vrai, prônant bien haut les principes qui sont la base de toute œuvre bien

ordonnée, de toute société durable ; leur plume avait poursuivi l'erreur dans ses derniers retranchements, mais au moment d'arborer le drapeau d'une victoire définitive, chose incompréhensible, inexplicable, on les a vus se joindre à l'ennemi qui demandait déjà grâce, et reconstruire à grands frais, ce qu'ils avaient démoli dans un moment de juste indignation.

Comment expliquer cette volte-face soudaine, ces défaillances quand ils n'avaient plus qu'à tendre la main pour cueillir une palme glorieuse ?

Mystère, diront les disciples de Ponson du Terrail ; magnanimité, abnégation ! s'écrieront les fervents admirateurs de la girouette capricieuse qui leur indique la brise favorable qui doit enfler leurs voiles ; pour nous, il n'y aura ni mystère, ni magnanimité, ni abnégation, mais la clef de l'énigme sera que ces déserteurs sont ce qu'ils n'ont jamais cessé d'être : " des journalistes acrobates ! "

On les reconnaît si facilement d'ailleurs ; leur manière de procéder est si identique ; leurs traits

ont un air de famille si frappant, qu'il est presqu'impossible de s'y tromper.

Ils écrivent aujourd'hui ce qu'ils effaceront demain ; ils louangent à l'aurore ce qu'ils brûleront à la brune ; une saison les surprend ravis en extase devant un objet, la saison suivante voit le même objet noirci de leurs invectives. Ce sont des laboureurs qui, du soc de leur charrue, tracent aujourd'hui dans leurs champs un sillon qu'ils combleront demain pour recommencer leur labour interminable la troisième journée. Le sillon se creuse et se remplit, se trace et se retrace, mais jamais la semence n'a le temps de reposer un seul jour, dans ce sol sans cesse remué et bouleversé. Les moissons luxuriantes qui résultent d'un semblable système de culture, se devinent facilement : des herbes frêles et inutiles, de l'ivraie, et si le hasard ne vient en aide à leur heureux propriétaire, en lui faisant découvrir quelque trésor enfoui, il est sûr de végéter jusqu'à ce qu'un personnage compatissant daigne lui jeter quelques menus fils d'or, pour recoudre

les endroits à jour de son accoutrement, et voiler légèrement d'un éclat passager, les souillures de ses nombreuses tergiversations.

***

Mais les journalistes n'ont pas toujours été acrobates. Il fut un temps où le journalisme était une royauté. C'était l'âge d'or de la presse.

On ne rencontrait alors que des polémistes consciencieux et bien renseignés, des braves, aimant à lutter en plein soleil, sans songer un instant à l'anonyme.

Cette race forte ne s'est pas éteinte heureusement ; et, à la gloire du journalisme, plusieurs se font un devoir de conserver scrupuleusement ses vieilles traditions ; mais il y a tant d'exceptions à la règle générale, tant de journalistes acrobates auprès des vrais journalistes, qu'il devient de plus en plus difficile de retrouver ces perles précieuses disséminées au sein d'un océan, où tant de coquillages sans éclat et sans valeur, mais embellis du nacre d'autrui, briguent les suffrages de l'admiration.

Une question nous intrigue cependant. Comment certains journalistes sont-ils devenus acrobates ? Qui a opéré leur métamorphose ? Est-ce la baguette d'une fée ou un germe de maladie contagieuse ? Si Darwin n'était pas mort, notre curiosité aurait été vite satisfaite. Il serait monté en croupe sur une évolution quelconque, et, au grand galop, sur ce bidet d'un nouveau genre, il nous aurait trouvé un système tout aussi amusant que celui dont il s'est servi pour nous expliquer comment le singe est devenu homme.

Il nous aurait raconté comment un journaliste narquois et mystérieux, mais plus faible, plus lâche que les autres en face de la défaite parce qu'il avait manqué sa vocation, se voyant sur le point de succomber dans une polémique vigoureuse engagée avec un adversaire redoutable, s'accouda sur sa fenêtre, par une belle soirée d'été, et se demanda, où il pourrait bien trouver l'ancre de salut qui pourrait empêcher sa nacelle d'être entraînée vers l'abîme.

La campagne déroulait à ses regards, son ta-

pis de verdure et les allées sablonneuses d'un jardin de jeux, où d'agiles acrobates rivalisaient d'adresse, aux pâles clartés de l'astre des nuits : les uns sur une perche oscillante, les autres sur des barres parallèles fixes, plusieurs sur des cordes lisses verticales, le plus grand nombre sur des trapèzes de voltige ;

Ce spectacle était de nature à impressionner notre journaliste aux abois, et à lui inspirer, après une promenade en imagination de la terre à la lune et de la lune à la terre, un tout petit monologue :

" Ces acrobates dont je plaignais le sort, se dit-il, ont après tout beaucoup plus d'esprit que moi ; ils bravent un danger que je ne pourrais éviter. Ils volent d'un trapèze à un autre sans rien craindre, sans rien redouter. Il fut un temps, cependant, où une chute bien conditionnée aurait accueilli leurs sauts périlleux. Qui leur a inspiré cette confiance sans limites dans la souplesse et la force de leurs muscles d'airain ? Un léger exercice d'abord, puis un autre plus rude

et plus compliqué, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'ils aient pu se rendre maîtres du terrain, et exécuter leurs prouesses actuelles. Si ces hommes s'étaient laissé abattre par leur première chute auraient-ils réussi ? Certes non, et dans ceci comme dans toute entreprise que l'on veut mener à bonne fin, il faut de la persévérance. Je suis trop léger pour ramper, moi, et si j'ai des ailes c'est pour voler, je crois. Soyons donc journaliste acrobate, et faisons de la gymnastique avec les principes comme ces acrobates en font avec le trapèze. Je serais bien sot de ne pas imiter la nature dans ses changements fantaisistes :

La terre se dépouille, et bientôt reverdit ;
La lune tous les mois s'accroît et s'arrondit...
Que dis-je ? en moins d'un jour, tour à tour on essuie
Et le froid et le chaud, et le vent et la pluie.
Tout passe, tout finit, tout s'efface ; en un mot,
Tout change : changeons donc, puisque c'est notre lot !

Le journaliste acrobate était trouvé, et l'inventeur pour tirer tout le profit possible de sa découverte, aurait bien voulu prendre un brevet

d'invention, mais il n'en eut pas le temps. Ses camarades qui l'avaient vu sortir victorieusement, en apparence, de l'impasse difficile où il se trouvait, cherchèrent la clef de son système en le surveillant de près, et réussirent à lui arracher, lambeaux par lambeaux, un secret qu'il gardait avec toute la sollicitude des dragons de la fable. De ces bribes, ils firent un tout qu'ils modifièrent à leur façon depuis : ajoutant quelquefois, et souvent retranchant, suivant les circonstances, ou suivant les besoins de la cause qu'ils avaient à défendre.

***

De même que, dans tout métier, chacun a sa manière d'agir, chacun son procédé dans l'exécution des objets qui sont du ressort de son industrie, ainsi chez les journalistes acrobates, le système est le même, mais les appareils de voltige varient suivant les aptitudes de chacun.

L'un, très fort sur les échasses, dans sa jeu-

nesse, rend son talent pratique, à l'âge mûr, en se servant des points d'interrogation et d'exclamation comme d'échasses pour narguer ses voisins du haut d'un piédestal factice ; un autre, plus studieux sur les bancs du collège, et qui visait alors au purisme, en émaillant ses thèmes et ses versions de nombreuses ratures, toujours fidèle à sa mission, occupe aujourd'hui sa plume et son rouleau à rayer impitoyablement tous les arguments d'un polémiste adversaire de manière à rendre le plaidoyer de ce dernier tout à fait inutile ; un troisième enfin, célèbre en chimie, par un attrait irrésistible pour les acides, tiendra d'une main une éponge imbibée d'un liquide délétère, et de l'autre l'article d'un confrère, qu'il caressera de son éponge jusqu'à ce qu'il n'en reste plus rien, puis, montrant au public la feuille devenue blanche, il s'écriera triomphalement qu'un coup d'éponge a suffi, pour faire rentrer les arguments de son adversaire dans le néant. Enfin, la plupart exerceront leurs muscles à la résistance, en s'accrochant aux ciseaux ou aux personnalités.

***

Quelle invention utile et ingénieuse pour le journaliste acrobate que les points d'interrogation, d'exclamation et les *sic* entre parenthèses ! Comme ces signes orthographiques et ce *sic* mystérieux expriment bien son étonnement, sa stupéfaction en voyant un confrère s'évertuer sur la terre ferme, ramper sur un sol boueux, tandis que lui, le papillon volage, aux ailes nuancées de rose et de bleu, mais de ces nuances confuses qui échappent à l'examen minutieux, vole de trapèze en trapèze, comme l'abeille de fleur en fleur, sans jamais souiller de la moindre poussière ses pattes mignonnes et aériennes qui nous rappellent ce quatrain satirique de Victor Hugo, dédié à une belle qui savait dissimuler adroitement son petit pied blanc :

Si Puck, le nain qu'on voit en songe,
Osait jamais mettre son pié
Dans le soulier où ton pied blanc se plonge,
Il en serait estropié !

La mule chantée par Victor Hugo pouvait estropier Puck, mais non pas les journalistes acrobates, car avec eux, l'adversaire n'a jamais raison.

Vous croyez peut-être qu'ils sont très forts en logique ? De la logique ils n'en ont point, ou plutôt, elle se réduit à trois modes élémentaires : ou l'argument à refuter est au-dessus de leurs facultés intellectives, ou il est clair et parfaitement intelligible, ou enfin ridicule de simplicité. Dans le premier cas, ils le feront suivre d'un point d'exclamation qui, chez eux, n'exprime jamais l'admiration, mais la quintessence de la bêtise de l'auteur ; dans le second, d'un point d'interrogation exprimant laconiquement leur doute sur l'état mental du polémiste ennemi ; dans le troisième enfin, le *sic* entre parenthèses exhibera son ours et prouvera que le naïf qui a inventé de tels arguments, appartient à la famille légendaire des X***, des Guibollard, des Calino et des Joseph Prudhomme.

***

Si certains signes orthographiques sont redoutables entre les mains des journalistes acrobates, les ciseaux le sont encore plus.

Cette arme est bien inoffensive, direz-vous. Cela dépend de la manière dont on s'en sert, si l'on en use avec discrétion ou si l'on en abuse.

En certains quartiers, les ciseaux sont de galants compères, dociles à la main délicate qui les guide pour tracer des courbes gracieuses, des arabesques dans les étoffes soyeuses : les velours, les soies et les satins chinés ; ils se plaisent à prêter leur concours à mille colifichets aux teintes vert myrte, brun-foncé ou bleu marin.

Mais les ciseaux des journalistes ne sont pas aussi doux. Les tissus nuancés et veloutés pour eux, n'ont aucun attrait. Ce qu'ils aiment c'est le papier noirci par des caractères inoffensifs en apparence, mais constituant par leur admirable disposition, une arme aussi fatale que celle des Parques mythologiques.

Elles ont vécu, les Parques de la fable, et si leur quenouille ne tourne plus, leurs ciseaux sont tombés entre les mains des journalistes acrobates, qui savent s'en servir, Dieu merci.

Un journaliste rangé, dans un moment de verve poétique, dédie une épître à la rose, l'année suivante la première brise printanière lui inspire un sonnet sur la marguerite : aussitôt les ciseaux d'un jaloux entrent en campagne, et se promenant autour de l'épître et du sonnet, viennent prouver aux lecteurs ébahis, l'inconstance du malheureux chantre des fleurettes qui s'épanouissent sous les baisers de Flore.

Voilà pour le côté poétique de la médaille, car son revers n'a même jamais connu les délicieuses senteurs des fleurs effeuillées qui conservent un reste de parfum.

Un journaliste parsème-t-il ses écrits d'adjectifs un peu expressifs et criards aux yeux d'un puriste, vite ce dernier joue des ciseaux, enlève les adjectifs mal élevés à leur période, les dispose en kyrielle, et qualifie le tout de " style évan-

gélique." Un autre larron apparaît sur la scène, et toujours avec les ciseaux, s'empare de la colonne évangélique, l'allonge des épithètes indignées de son prédécesseur, et nous avons l'édification d'embrasser, d'un seul regard, les imprécations du premier, l'indignation du second, et l'indignation de l'indignation du troisième.

La kyrielle s'enrichit ainsi jusqu'à ce que l'haleine et l'espace manquant, les enfileurs d'adjectifs se voient contraints d'abandonner l'arène épuisés.

C'est la deuxième édition de l'histoire de Jérôme Pointu, s'alignant par une belle matinée du printemps, sur la lisière d'un petit bois, pour venger par le fer, la dignité de son nez outragé par un critique malveillant :

" Il avance, je recule ; je me fends en deux, il se fend en quatre ; je me fends en quatre, il se fend en huit, ça faisait quatre de plus que moi."

Inutile d'ajouter, qu'après un pareil coup de force, Jérôme qui ne pouvait se fendre en douze dût rengainer au plus tôt, et déclarer l'honneur satisfait.

Il en est de même de nos journalistes, c'est celui qui fait la kyrielle la plus longue qui triomphe.

Rédiger un journal semble une tâche ardue pour plusieurs ; c'est qu'ils ne connaissent que les journalistes de l'ancienne école ; s'ils connaissaient les journalistes acrobates, ils verraient que c'est la chose la plus facile au monde.

Le répertoire parisien est si vaste, qu'on peut y promener ses ciseaux à son aise, dans les articles les plus goûtés, les mieux écrits, changer le nom des lieux et des personnes, et, sous le prisme de l'anonyme exciter votre admiration et un vif désir de connaître celui qui vous tient sous le charme de sa plume magique.

Vous croyez souvent trouver un écrivain quand vous ne tenez qu'un tailleur !

C'est ce qui explique certaines chroniques au style disparate, passant du burlesque au sublime et du sublime au trivial, sans ménagement, sans transition aucune. Les ciseaux ne sont pas toujours clairvoyants, et celui qui les manie ignore

souvent le rôle du fil et de l'aiguille, dans l'assemblage de périodes destinées à former un tout intéressant et harmonieux.

***

Les personnalités sont les trapèzes bien-aimés des journalistes acrobates. Aussi, quels champs vastes elles offrent à leur imagination. Etes-vous à bout d'arguments, sur le point de succomber, ayez de suite recours aux personnalités et vous m'en direz des nouvelles.

Journalistes intègres et consciencieux, polémistes de talent, gare à vous. Les journalistes acrobates vous font poser. Ils sont toujours à leur toile, le pinceau à la main, vous lorgnant d'un monocle, et traçant malicieusement, les côtés ridicules et toujours imaginaires qui déparent votre personne dans son extérieur, son maintien et ses habitudes favorites. Promenades, excursions, voyages, rien n'échappe à l'œil de lynx du bloc enfariné qui surveille vos moindres peccadilles. Vos arguments sont inattaquables, mais

votre personne ne l'est pas. L'extrémité de votre chaussure, comme le sommet arrondi de votre couvre-chef ne sauraient échapper à la censure qui les menace ; quand bien même seriez-vous aussi invulnérable qu'Achille, vous pourriez encore rencontrer un Pâris pour vous blesser au talon ; même cette liberté qui vous sourit tant, qui excite tant votre enthousiasme, savez-vous que les journalistes acrobates vous la refusent ?

Il ne vous est plus permis de vous pavaner sur la rue, en veste blanche, la canne à la main, les cheveux au vent : ils vous accuseront de mener la vie aux dépens d'autrui, ou de faire une chasse sentimentale ; il ne vous est plus permis de promener votre personne de droite à gauche, sur le trottoir : c'est l'indice d'un caractère ambitieux et avide de tout monopoliser ; il ne vous est plus permis de balancer votre tête du nord au sud, de l'est à l'ouest : c'est la marque du mortel indécis, naissant avec une girouette dans la cervelle, et gaspillant sa carrière à suivre les premières brises qu'il rencontre.

Soyez circonspects dans le choix de vos habits, de vos promenades, de vos discours ;

Ne revêtez jamais des habits minces, clairs et légers : on pourrait en déduire que vous avez la tête légère ; évitez pareillement les étoffes chaudes, épaisses, rembrunies : elles ne sont portées que par les esprits obscurs et froids qui cherchent quelques rayonnements de chaleur dans une étoffe grossière. Vous croyez peut-être qu'on vous laissera tranquilles avec des habits qui transigent avec les deux extrêmes. Nullement. Vous portez l'habit du commun des mortels, or, le commun des mortels, c'est la médiocrité, et, comme chez eux l'habit fait le moine, vous ne pourrez jamais être qu'un journaliste médiocre, incapable de tout effort de génie, de toute conception remarquable, de toute initiative.

Rien ne contente les journalistes acrobates. Prenez toutes les précautions voulues, du moment qu'ils vous déclarent la guerre armés des personnalités, votre cas sera toujours un cas pendable.

Sortez le matin : vous venez de faire ribotte ; sortez le midi : votre vue les offusque; sortez le soir : les ruelles sont nombreuses et attrayantes, mille nez de lévriers vous y poursuivront, flairant une mousseline rose ou une gaze vaporeuse ; restez au contraire à la maison ; vous serez tout de suite un être insociable, un misanthrope, un conspirateur, un dynamitard, que sais-je.

Ne montez jamais sur les tréteaux durant les luttes électorales pour haranguer la multitude : votre voix est éraillée, un véritable fausset, vos gestes sont pitoyables, vos discours sont d'un piètre sire ; c'est une volée de bois verts qui vous attend ; vous n'êtes point patriotique : votre avancement, un espoir d'arriver aux bancs ministériels ou d'endosser l'hermine judiciaire vous font seuls gesticuler.

Gardez au contraire le silence, abstenez-vous de ces luttes acrimonieuses : vous n'avez rien mérité de la patrie ; vous êtes un hâbleur dormant en sécurité à l'ombre d'un chiffon de papier, et incapable de descendre sur le terrain

pour rencontrer le héros qui vous inflige un stigmate honteux.

Et l'échenillage se continue sur toutes les nuances depuis les plus pâles jusqu'aux plus sombres ; sur tous les tons, depuis les plus graves jusqu'aux plus aigus.

***

Ces polémiques ridicules seraient peut-être excusables si l'on n'y attaquait souvent ce qu'il y a de plus sacré, de plus inviolable: le foyer domestique, la famille qui, suivant le père Felix " est tout ensemble la génération, la formation, la tradition de la vie sociale, et, à ce triple titre, la mère ingénue et à toujours féconde de la patrie elle-même."

Qui attaque la société domestique, attaque par là même sa base inébranlable : la société religieuse et par conséquent Dieu : ces deux sociétés étant inséparables celui qui outrage l'une outrage également l'autre.

On dira peut-être en guise d'excuse : on m'at-

taque avec des personnalités, il m'est bien permis de répondre par des personnalités.

Parce qu'un journaliste oublie les premières notions de la convenance et de l'honneur, s'en suit-il que tous doivent l'imiter ? parce qu'il prostitue ses talents s'en suit-il que vous devez prostituer les vôtres au détriment de la grande mission qui vous incombe ici-bas ?

Cette manie d'éviter le raisonnement par mille détours, de répondre aux attaques loyales par des réponses tortueuses est des plus déplorables, tant au point de vue du progrès qu'au point de vue de l'avenir du journalisme.

D'où viennent nos plus grandes découvertes, ces inventions merveilleuses, qui excitent l'admiration et stimulent le génie ? le plus souvent d'une polémique sage et modérée, d'une polémique où, aux raisons en oppose des raisons, aux arguments des arguments, et non pas de ces polémiques disproportionnées, où les arguments ne rencontrent que des invectives, les raisons que des personnalités, ou le ridicule à outrance.

Une étincelle jaillit souvent de deux cailloux qui se rencontrent ; que la main qui les dirige les écarte, il n'y aura point de choc et par conséquent point d'étincelle.

Il en est de même pour toutes les questions que le journaliste est appelé à élucider. S'il s'en tient rigoureusement au sujet, on peut espérer une heureuse solution, mais s'il s'amuse à battre la campagne, on peut dire adieu à tout espoir.

Grâce au système des acrobates, tout le monde peut devenir journaliste ; c'est avouer implicitement qu'il n'y a plus de journalisme. Plus besoin de tact, de convenances ; peine perdue que tout le bagage scientifique et littéraire ; vain mot que l'attachement aux principes vrais. Il suffit d'être pourfendeur, d'avoir l'esprit un peu retors et de posséder une bonne besace de signes orthographique, de *sic* entre parenthèses, de ciseaux et de personnalités. Rien de plus facile, et je m'explique, maintenant, pourquoi l'un de nos braves journalistes montréalais s'écriait l'an dernier que " le véritable journaliste, l'écrivain conscien-

cieux, le profond penseur, l'homme qui possède les qualités requises pour éclairer et diriger l'opinion publique, n'avait plus sa place dans le journalisme canadien."

On peut donc dire de ces charlatans qui découragent les véritables amis de la presse, ce que Desmahis disait des vases qu'il voyait dans certaines vitrines de Paris:

> Sur des vases rangés, d'Esculape chéris :
> Esmétique, antimoine, essence, esprit de nitre ;
> Eh bien, ces vases là, n'ont souvent que le titre !

Nos Don Quichottes n'ont pareillement que le titre de journalistes. Laissons leur donc ce nom puisqu'ils y tiennent tant, mais, pour l'honneur de la profession, ayons soin d'y accoler le qualificatif "acrobate," car s'ils savent se distinguer quelque part, c'est plus par leur souplesse et par leurs procédés mystérieux et louches, que par la franchise de leurs convictions et leur dévouement à la cause nationale!

1885

# A. GÉRIN-LAJOIE ET JEAN RIVARD. (1)

Au fond d'un val, sous les ombrages,
Un voyageur s'en va marchant ;
Une voix perce les feuillages,
C'est un air du pays, un doux et triste chant.

BENJAMIN SULTE.

Le touriste qui fuit la cité, à la belle saison, pour respirer la brise fortifiante des montagnes, ou contempler de près, les délicieuses coquetteries, les fresques verdoyantes, dont la nature se plaît à enjoliver les riants villages aux blanches maisonnettes qui se mirent dans le bleu Saint-Laurent, n'a pas été sans entendre, le soir sur

(1) Conférence donnée à l'*Union Catholique* de Montréal, le 1er novembre 1885.

le fleuve, le jour sous l'ombrage, une complainte bien connue, souvent répétée, mais qu'on entend toujours avec la plus vive émotion.

Mélancolique et touchante, cette naïve ballade qui mêle sans cesse ses notes émouvantes, aux murmures des flots et aux frizelis des feuillages, ne se distingue ni par ses mots à effet, ni par ses quatrains ronflants et sonores, ni par son respect pour l'alternation des rimes masculines et féminines. Elle jouit pourtant d'une vogue incontestable, d'une popularité toujours croissante, entièrement due à son admirable simplicité, à son patriotisme entraînant, à son origine essentiellement canadienne et surtout à la fidélité avec laquelle elle répond à nos plus nobles aspirations : en nous unissant par la pensée, à ceux de nos compatriotes que la fatalité éloigne du pays, et en ravivant chez ces derniers l'amour, le souvenir d'une patrie qu'ils ne peuvent jamais se résigner à oublier. En un mot, cette ballade a su remuer les cœurs, et, c'est là, la meilleure explication de son immense succès.

Mais quel est ce chant que les échos redisent à l'unisson, sur le sol canadien, comme sur le sol étranger ; quel est celui qui, le premier, à fait rendre à sa lyre, ces frémissements suaves et tristes, ces doux accords qui résonnent partout : au Canada comme en Europe, dans les sombres défilés des Montagnes Rocheuses comme sous les verts palmiers qui couronnent les rives du Nil ?

Cette complainte que vous devinez depuis longtemps ; ce chant favori des canotiers du grand fleuve ; cet hymne patriotique que l'on fredonne sans cesse en guidant son esquif loin du rivage, c'est : le *Canadien errant,* entonné pour la première fois, par Antoine Gérin-Lajoie, sous le bocage avoisinant le Séminaire de Nicolet :

Si tu vois mon pays,
Mon pays malheureux,
Va, dis à mes amis
Que je me souviens d'eux.

O jour si pleins d'appas,
Vous êtes disparus...
Et mon pays, hélas !
Je ne le verrai plus.

ŒUVRE DES BONS LIVRES
VILLE MARIE

Non, mais en expirant
O mon cher Canada !
Mon regard languissant
Vers toi se portera.

Ainsi chantait à quatorze ans, celui dont nous allons, au moyen de quelques notes biographiques, résumer succinctement la carrière, osant en même temps soumettre, à une analyse bien imparfaite, les pages mémorables dont il a enrichi notre littérature en écrivant *Jean Rivard :* œuvre patriotique qui vivra, tant qu'il y aura place pour la colonisation au Canada, et qui, même à cette époque, restera encore pour prodiguer à la postérité les conseils les plus sages et les plus pratiques en fait d'économie.

## I

Antoine Gérin-Lajoie naquit à Sainte-Anne d'Yamachiche, le 4 août 1824. La période de l'enfance terminée, il entra au Séminaire de Nicolet, où il se fit bientôt remarquer par sa modestie, par sa réserve et surtout par ses talents littéraires, qui lui valurent d'éclatants succès.

Il avait à peine entonné le chant du *Canadien errant*, qu'il s'élançait sans avoir l'air de s'en douter, dans l'arène épique, à la recherche des lauriers de la tragédie, tout comme dans les temps antiques, Jason s'embarquait sur l'*Argo*, pour conquérir la Toison d'or, et, chose rare dans les annales de nos institutions canadiennes, n'étant encore que rhétoricien, il composa un drame : *Le jeune Latour*, qui eût les honneurs de la représentation, sur la scène même du Séminaire de Nicolet et fut vivement applaudi.

M. J. G. Barthe qui assistait à cette représentation, n'a pas voulu laisser passer ce triomphe de collégien inaperçu, mais l'a pieusement consigné dans son dernier ouvrage : *Les souvenirs d'un demi-siècle*, en y rappelant ses impressions d'autrefois sur celui qui avait prouvé alors à ses aînés, ces vers du poète :

> Je suis jeune, il est vrai, mais aux âmes bien nées
> La valeur n'attend pas le nombre des années.

" Deux feux sacrés, dit l'auteur du *Canada reconquis*, couvaient dans cette âme voilée aux

yeux des profanes, celui du patriotisme et de la poésie, à l'âge où, d'ordinaire, on ne connaît que celui de l'effervescence de la jeunesse. Aussi, ce coup d'essai avait-il eu un succès fou dans l'immense assistance, et, comme on dit au théâtre, avait été à l'emporte-pièce car on se demandait comment à cet âge, ce collégien encore imberbe, avait bien pu devenir les plus secrets ressorts du cœur humain, au point de les mettre ainsi en action et avec un si grand succès d'exécution et de mise en scène, et sur un théâtre si peu fait, ce semble, pour qu'il osât l'y risquer tout d'une pièce... J'avais fait partie de l'assistance, j'en étais sorti ravi d'admiration pour le jeune auteur et je ne soupirais plus qu'après le moment de me voir au Cap Sable, où s'était déroulé cet événement tragique à l'extrême qui allait jeter aux quatre vents du ciel, les restes de la puissance française, dans cette partie de l'Amérique."

M. J. G. Barthe, n'était pas seul à encourager le jeune aiglon, dans son premier essor vers les hauteurs de la tragédie ; il y avait en outre une

assistance nombreuse, présidée par un archevêque, et, quand le jeune Latour, le héros principal du drame, parut sur la scène et chanta :

Qu'un autre chante sa folie
Et les attraits de son Iris,
Moi, je chanterai ma patrie,
Elle seule aura mes souris ;

Pour elle, autrefois dans les plaines
Nos aïeux ont versé leur sang !
Ils ont su repousser les chaînes,
Moi, je veux soutenir mon rang ;

Et si mon pays me réclame
Je saurai périr à mon tour,
Car j'aime, tu le sais, mon âme
Le sol, où j'ai reçu le jour !

il y eut des cris admiratifs, des applaudissements prolongés.

Sans doute, le drame de Gérin-Lajoie n'était pas parfait, mais il y avait du talent, de l'enthousiasme, de la passion même, et, en songeant aux dix-huit ans de l'auteur, on oubliait bien vite les défectuosités de son œuvre, pour n'en admirer que les beautés.

Enfin l'heure de la liberté sonne pour le jeune tragique. Désormais, il pourra rimer à son aise, et cueillir sur une scène plus vaste, de nouvelles couronnes ; il dit donc adieu à son *alma mater*, aux vieux pins dont il avait si souvent admiré les touffes de vertes aiguillettes, au bocage où vont encore s'inspirer les jeunes académiciens, membres de la société littéraire dont Gérin-Lajoie dota son collège, en 1842. Plus de murs sombres, plus de cloche matinale, plus de ceinture verte, plus de redingote aux blanches nervures, mais comme dit le poète :

Un gai soleil et des oiseaux !

Confiant en son étoile littéraire, le gousset peu garni—Lamartine n'était guère plus riche, à vingt ans—Gérin-Lajoie arrive à Montréal, rêvant comme beaucoup d'autres, à consacrer son talent, sa parole et ses connaissances à la défense de la veuve et de l'orphelin. Le journalisme l'attirant aussi, il s'adresse d'abord à J. G. Barthe, qui venait de succéder à Boucher Belleville, à la rédaction de l'*Aurore des Canadas*.

L'auteur des *Souvenirs* crut à une entente avec celui qu'il avait si vivement applaudi jadis, néanmoins, Gérin-Lajoie ne vint pas au bureau de rédaction le lendemain ; en quête d'une position sociale quelconque, il était parti pour New-York. Arrivé dans la grande cité américaine, ses belles espérances s'évanouirent bientôt, car, " chaque " fois qu'en allant de par la ville, dit J. G. Bar- " the, au milieu de cette foule affairée, emportée " comme un torrent, et qu'il avait le malheur " d'ouvrir la bouche pour débiter son anglais " de collège, ses interlocuteurs, après l'avoir toi- " sé des pieds à la tête (et il n'y en avait pas " bien long, car, à peine le nouveau Jérome Pa- " turot avait-il cinq pieds de hauteur) qu'ils l'é- " cartaient comme un Ostrogoth."

Bref, il ne trouva rien, et malade, découragé, sans ressources, il revint au pays, grâce à la générosité d'un compatriote, pour devenir d'abord correcteur d'épreuves au bureau de *La Minerve*, puis, montant en grade, essayer successivement les faits divers et le premier article. Ces diver-

ses fonctions étaient loin de conduire notre homme à la découverte des trésors de Crésus, car les propriétaires du journal faisaient souvent la sourde oreille, et oubliaient de donner à Gérin-Lajoie, le maigre salaire qui lui était si justement dû. Il observait alors un véritable régime de carême, jeûnant souvent, et ne regagnant les bureaux de rédaction que par des rues détournées, croyant que tout le monde lisait sur sa figure : les angoisses de son estomac ou la vétusté de ses habits. Les lettres de Gustave Charmenil à Jean Rivard, défricheur, sont une reproduction exacte, une peinture frappante de ce que l'auteur du *jeune Latour* eût à essuyer, en fait d'épreuves et de déboires. On dirait que Gérin-Lajoie s'est peint lui-même dans ces lettres qui sont encore de la plus haute actualité.

Il devient enfin premier rédacteur de *La Minerve.* Cette position n'était pas une mine, mais c'était un premier pas dans le sentier de la prospérité. Son talent de polémiste le plaça bientôt au premier rang parmi les journalistes de l'épo-

que, et sa plume vigoureuse défendit longtemps M. Lafontaine, dont il était l'un des plus zélés admirateurs.

Gérin-Lajoie contribua beaucoup, dans l'intervalle, à la prospérité de l'*Institut Canadien*, dont il avait été l'un des fondateurs, par la lecture de ses essais, aux séances du jeudi, et par la part active qu'il prit aux discussions et aux délibérations de cette société. Il eut même l'honneur de la présider, dans un temps où elle n'avait pas encore abandonné le droit sentier que lui avaient tracé ses fondateurs.

Dégoûté du journalisme militant, et rêvant plus que jamais à l'étude, sa passion favorite, Gérin-Lajoie quitta en 1852 son poste de premier rédacteur à *La Minerve*, pour se livrer à la pratique de sa profession.

Plus tard, il accepta la position de secrétaire des arbitres provinciaux, puis celle de traducteur à la Chambre d'assemblée et enfin celle d'assistant-bibliothécaire à la Chambre des communes, position qu'il garda jusqu'en 1880.

" Il y a deux parts dans la vie de Gérin-Lajoie, dit un biographe. L'homme d'hier n'était pas l'homme d'autrefois."

" Autrefois c'était le poète, avec ses rêveries, avec ses chansons, avec ses enthousiasmes ; c'était le journaliste, le polémiste qui écrivait l'article militant, chargé à mitraille, qui haranguait les électeurs sur la place publique.

" Hier, c'était l'homme de cabinet, calme, silencieux, méditatif, un livre de philosophie ou d'économie politique à la main, cherchant quelque nouveau moyen d'amener le progrès et le bonheur parmi les hommes ; ou mieux encore, c'était le père de famille, heureux au foyer domestique, entouré de sa femme et de ses enfants, ayant toujours sur les lèvres une bonne et utile leçon, un conseil sage, un service à proposer pour faire plaisir à un ami."

Gérin-Lajoie est peu connu comme bibliothécaire. Il mériterait pourtant de l'être à plus d'un titre. Bien peu peuvent se flatter de s'être acquitté mieux que lui des devoirs d'une charge

qui demande autant de tact que de connaissances. L'un de ses successeurs à ce poste, M. A. D. Decelles apprécie son habileté comme tel, dans ces termes élogieux :

" Il comprit bien vite qu'un bibliothécaire n'est pas, comme certaines gens ont encore ici la naïveté de le croire, une espèce d'automate qui connaît la place des livres sur les rayons, ni non plus un homme qui concentre son attention, sur une des parties de la science à l'exclusion des autres. Non, M. Lajoie vit clair du premier coup d'œil qu'il jeta autour de lui. Il vit l'immensité des connaissances qu'il fallait acquérir pour devenir un bibliothécaire et il eut la noble ambition de prétendre à l'universalité de la science, dans la mesure de ce que peut embrasser l'esprit humain. En quelques années, il put mettre au service du Parlement, au service des centaines de personnes qui, de tous les points du pays, le consultaient, une science qui n'était jamais en défaut et une complaisance que rien

ne rebutait. Il était savant et bon comme un bénédictin."

Un autre se serait contenté de ces vastes connaissances qu'un grand nombre de bibliothécaires ne soupçonnent même pas, mais Gérin-Lajoie n'était point satisfait. Son désir irrésistible de faire profiter ses semblables de la science qu'il avait puisée dans les livres, par l'étude et par la réflexion, lui fit entreprendre une œuvre colossale. Il parcourut page par page, volume par volume, rayon par rayon, l'immense bibliothèque du Parlement et réussit à faire paraître en 1857, un volume de 1700 pages, le grand catalogue raisonné de la bibliothèque fédérale. (1) D'une humilité proverbiale, Gérin-Lajoie ne pouvait souffrir la vue d'un de ses ouvrages dans

(1) Sous le titre de *Dix ans au Canada*, 1840-1850, Gérin-Lajoie avait laissé en manuscrit une histoire, de l'établissement du gouvernement responsable ; grâce à M. l'abbé H. R. Casgrain, le public va pouvoir apprécier cette œuvre, dont on a pu lire les premiers feuillets dans la livraison d'octobre 1888, du *Canada-Français*.

une main amie, ni entendre la moindre citation de ses œuvres sans s'esquiver. Il ne s'oublia qu'une fois, dans une rue peu bruyante des Trois-Rivières. Il avait cru entendre dans les airs un refrain familier. C'était une fraîche voix de jeune fille, qui redisait dans une mansarde, la complainte du *Canadien errant*. Il s'arrêta à l'angle de la rue, et se permit d'écouter les trilles harmonieux de la fauvette de la mansarde. N'était-ce pas là une jouissance bien digne d'envie, et le plus humble des bardes n'en eût-il pas fait autant?

L'auteur de *Jean Rivard* eut un jour une idée d'artiste. Infatigable dans la recherche des vieilles légendes canadiennes et des intérieurs champêtres, il songea à adopter un procédé bien connu des acteurs, des peintres et des romanciers de la grande cité parisienne.

Pour mieux personnifier le rôle qu'ils rempliront sur la scène ; pour mieux reproduire sur la toile, les couleurs locales d'un tableau de mœurs contemporaines ; pour mieux décrire dans une

page de roman à sensation, le dernier souffle d'un malheureux duelliste à l'agonie, ces célébrités du théâtre, de la peinture et de la fiction ne se gêneront nullement de revêtir le premier affublement venu, la blouse de l'ouvrier comme l'accoutrement antique du gentilhomme ruiné ; de se perdre dans de sombres carrefours et de parcourir les vastes salles des hôpitaux, afin d'assurer à leur personne, à leur pinceau et à leur plume : la pose, la touche et l'expression du réalisme le plus pur.

Gérin-Lajoie songea à un travestissement presque identique, mais avec de plus nobles intentions, hâtons-nous de le dire.

On rencontre souvent dans nos campagnes un petit homme, portant lunettes, fier de son habit râpé et de sa besace légendaire de moules et de lingots de plomb ou d'étain. C'est le fondeur de cuillères. Il est admis partout, et partout on lui permet de contempler au travers du verre de son binocle, l'étain grisâtre qui se fond sur la flamme en un liquide d'argent, puis s'écoule en filets bril-

lants dans des moules préparés, et se transforme en un ustensile bombé et reluisant. C'est l'industrie à laquelle Gérin-Lajoie rêva durant quelques jours, mais, pour l'écrivain, les minuties du métier n'auraient été que secondaires ; l'intérêt principal se serait concentré sur l'entourage : un intérieur franchement canadien. Quelles belles scènes, un observateur comme Gérin-Lajoie nous aurait fait admirer, quelles naïves légendes son talent de conteur nous aurait transmises de la bouche même de l'aïeul racontant à la veillée : ses impressions de jeunesse, ses souvenirs d'autrefois ! La vie paisible de la campagne n'aurait pas eu de secrets pour l'auteur de *Jean Rivard*, mais ce projet, comme beaucoup d'autres :

> ...du monde où les plus belle choses
> Ont le pire destin,

ne fut pas exécuté. On y a peut-être perdu beaucoup, mais consolons-nous en songeant, que les peintures trop exactes, trop réalistes, ravissent souvent au paysage l'auréole qui illumine sa beau-

té, en lui enlevant son charme principal : le prisme poétique.

Gérin-Lajoie fut aussi l'un des fondateurs et l'un des directeurs des *Soirées Canadiennes* et du *Foyer Canadien :* revues qui se partagèrent la publication de son œuvre principale : *Jean Rivard* que *Le Monde*, de Paris, ne tarda pas à reproduire.

C'est le 4 août 1882, jour anniversaire de sa naissance, que mourut à Ottawa, cet écrivain que tout regrettent, ce patriote dont le nom passera à la postérité avec une réputation intacte, car, si quelqu'un a souillé sa plume, ce n'est pas lui : chrétien fervent, il n'a jamais eu honte de proclamer hautement ses croyances religieuses.

Quand les principaux personnages d'une œuvre d'imagination proclament la sublimité de la loi divine ; quand un Jean Rivard ne craint point de lire l'*Imitation de Jésus-Christ*, au sein même de la forêt ; quand plus tard, au faîte des honneurs, ce héros défricheur ne fait rien en matière religieuse, sans consulter préalablement l'au-

torité ecclésiastique : on peut s'écrier avec raison que l'auteur d'un tel ouvrage est un véritable croyant.

Antoine Gérin-Lajoie a donc consacré toute sa vie au culte de la plus noble de nos devises :

Religion, Famille et Patrie, (1)

et l'on peut dire que ses œuvres ont toujours eu pour but de montrer que son patriotisme savait apprécier les nobles accents de cette strophe bien connue :

Tous les jours, l'Europe se vante,
Des chefs-d'œuvre de ses auteurs
Comme elle, ce pays enfante
Journaux, poètes, orateurs ;
En vain le préjugé nous crie :
Cédez le pas au monde ancien ;
Moi, je préfère ma patrie,
Avant tout, je suis Canadien !

(1) Ceux qui désireraient connaître plus intimement M. A. Gérin-Lajoie, peuvent lire avec fruit, la biographie de ce dernier, par M. l'abbé H. R. Casgrain (Œuvres complètes, Tome II. Biographies canadiennes, pg. 431, ed. 1885) Cette biographie, la plus complète jusqu'ici offre au lecteur l'insigne avantage de pouvoir parcourir une grande partie des *Mémoires* de Gérin-Lajoie.

## II

Depuis longtemps, Gérin-Lajoie déplorait le triste sort des nombreux fils de cultivateurs, qui quittaient leurs foyers pour aller faire profiter les pays voisins, des ressources de leurs bras robustes. Il eut un jour une idée lumineuse, patriotique. Il écrivit un magnifique plaidoyer en faveur de la colonisation. Ce plaidoyer, c'est *Jean Rivard*, car, on ne saurait donner le nom de roman à un livre qui repose sur des faits réels, et dont le héros réunit en lui seul, les admirables qualités que l'on retrouve chez certains agriculteurs nommés à la suite de *Jean Rivard, Economiste*, dans le *Foyer Canadien*. C'est, d'ailleurs, ce que Gérin-Lajoie avouait lui-même dans son introduction :

" Jeunes et belles citadines qui ne rêvez que modes, bals et conquêtes amoureuses ; jeunes élégants qui parcourez, joyeux et sans soucis, le cercle des plaisirs mondains, il va sans dire que cette histoire n'est pas pour vous.... Ce n'est

pas un roman que j'écris, et, si quelqu'un est à la recherche d'aventures merveilleuses, duels, meurtres, suicides ou d'intrigues d'amour tant soit peu compliquées, je lui conseille amicalement de s'adresser ailleurs."

*Jean Rivard* n'est donc pas un de ces récits fantaisistes et énervants où l'on voit les passions, à leur paroxysme, se heurter avec bruit, comme les vagues d'une mer tumultueuse, c'est plutôt une esquisse fidèle de la vie énergique et laborieuse d'un jeune défricheur canadien, vie uniforme et paisible comme un petit lac au fond des bois.

Jean Rivard est un type, le type de ces hardis pionniers qui ne craignent point de s'enfoncer dans les forêts vierges, de s'attaquer à leur arbres géants, de rabattre la fierté de leurs cimes orgueilleuses, d'habituer leurs branches élancées à devenir utiles, en s'effaçant pour se transformer en habitations rustiques, en villages florissants, puis en opulentes cités, après avoir laissé leurs panaches verdoyants se bercer si longtemps, oisifs dans l'espace.

Le livre de Gérin-Lajoie est presque une épopée. Jean Rivard n'est-il pas un héros par sa force et par sa constance? Doter sa patrie de nouveaux établissements, en frayant un chemin à la civilisation, est-elle une entreprise sans grandeur, et toutes les actions qui émaillent ce récit national, ne concourent-elles pas à la réalisation de cette belle entreprise ? N'y a-t-il pas des personnages principaux et secondaires ; Jean Rivard n'est-il pas l'âme du récit ?

Il y a deux phases, nettement définies, dans la vie de Jean Rivard : la phase du défricheur et celle de l'économiste. Voyons d'abord la première, et faisons connaissance avec les personnages que l'on y rencontre. Nous connaissions déjà Jean Rivard de nom, mais Gérin-Lajoie va nous le faire connaître plus intimement :

" A l'époque où se passent les faits qu'on va lire, il approchait de la vingtaine. C'était un beau jeune homme brun, de taille moyenne. Sa figure mâle et ferme, son épaisse chevelure, ses larges et fortes épaules, mais surtout des yeux

noirs, étincelants, dans lesquels on lisait une indomptable force de volonté, tout cela joint à une âme ardente, à un cœur chaud et à beaucoup d'intelligence, faisait de Jean Rivard un caractère remarquable et véritablement attachant. Trois mois passés au sein d'une grande cité, entre les mains d'un tailleur à la mode, d'un coiffeur, d'un bottier, d'un maître de danse et un peu de fréquentation de ce qu'on est convenu d'appeler le grand monde, en eussent fait un élégant, un fashionable, un dandy, un cavalier dont les plus belles jeunes filles eussent raffolé."

Après Jean Rivard, vient Pierre Gagnon, son intendant, son compagnon de solitude : " un de ces hommes d'une gaîté intarissable, qui conservent leur bonne humeur dans les circonstances les plus difficiles. Il s'endormait le soir en badinant et se levait le matin en chantant. Il savait par cœur tontes les chansons du pays, depuis la *Claire fontaine* et *Par derrière chez ma tante* jusqu'aux chansons modernes et les chantait à qui voulait l'entendre, souvent même sans qu'on

l'y invitât... Il pouvait de plus raconter toutes les histoires de loups-garous et de revenants qui se transmettent d'une génération à l'autre parmi les populations des campagnes. Il récitait sans en omettre une syllabe, l'éloge funèbre de Michel Morin, bedeau de l'église de Beauséjour, le contrat de mariage entre Jean Couché debout et Jacqueline Doucette etc. et nombre d'autres pièces et contes conservés jusqu'à ce jour, dans la mémoire des enfants du peuple."

Nommons encore : M. l'abbé Leblanc, curé de Grandpré, M. Lacasse et le père Latour, qui rempliront successivement le rôle de Mentor auprès du jeune héros, puis enfin admirons, comme un coin de ciel bleu sur un horizon assombri : une fraîche figure de jeune fille, jolie blonde de dix-sept ans, aux joues roses et aux grands yeux bleus : Marie Louise Routier, qui plus tard, sous le nom de M^me^ Jean Rivard contribuera pour beaucoup, à la merveilleuse prospérité de l'époux de son choix.

Les principaux personnages nous étant maintenant connus, résumons rapidement les faits.

Par suite de circonstances imprévues, Jean Rivard, l'aîné d'une nombreuse famille, demeurant dans une paroisse de la vallée du lac St. Pierre, avait dû quitter le collège en rhétorique. Anxieux de venir en aide à sa famille au plus tôt, et de se créer une position quelconque, il avait songé à étudier le droit, mais, sur les représentations de M. l'abbé Leblanc, qui lui fit une peinture peu flatteuse des avocats, et lui démontra l'imprudence qu'il y aurait à courir deux lièvres durant sa cléricature : d'être à la fois étudiant et instituteur—on ne parlait pas encore des sténographes —il se décida à embrasser la carrière agricole. N'ayant que cinquante louis pour tout héritage, mais fort de la devise : *Labor improbus omnia vincit*, il obtint cent acres de terre dans le canton de Bristol et s'engagea résolument, la hache du défricheur sur l'épaule, dans les sombres profondeurs des bois, avec Pierre Gagnon, dont il s'était assuré les services.

Alors commencent les travaux du défrichement; les arbres de la forêt tombent les uns après les autres, sous les coups répétés d'un acier infatigable, qui ne cesse de saper leurs troncs aux rugueuses nervures qu'à l'hiver, pour recommencer la même tâche ardue au premier souffle de la brise printanière.

Mais que faisaient nos défricheurs durant la froide saison ; comment Jean Rivard, frais émoulu du collège, et se rappelant encore les heures bruyantes et animées de la récréation, pouvait-il s'habituer à cet insolement, sans transition? comment Pierre Gagnon pouvait-il se résoudre à raconter ses histoires drôlatiques aux pièces superposées et mal jointes de leur habitation provisoire, quaud il entendait le hêtre gémir sous le givre qui emprisonnait ses branches et la rafale entonner son lugubre refrain?

Chassons nos inquiétudes. Jean Rivard avait son talisman contre l'ennui : il écrivait un journal de ses opérations et de ses pensées intimes, ou bien lisait, le dimanche : quelques passages de

l'*Imitation de Jésus-Christ*, la semaine : l'*Histoire populaire de Napoléon I*, les aventures de *Don Quichotte de la Manche* ou celles de *Robinson Crusoé*. Pierre Gagnon raffolait de ces lectures et les écoutait avec une attention qui frisait l'extase.

L'ennui, toutefois, remportait bien des petites victoires morales, mais pas souvent, et le dimanche seulement, car, en ce jour de repos, Jean Rivard s'oubliait, et laissait sa pensée s'envoler au loin vers sa famille, vers son village natal, où l'imagination lui faisait voir ses amis d'enfance, promenant leurs blondes dans leurs belles *carrioles* ; il regrettait alors les petites veillées chez le père Routier, et surtout, l'office divin et le prône de son curé.

Le printemps arrive enfin avec ses brises tièdes, ses ondes bleu de ciel, ses feuilles vertes et ses chantres ailés ; les défricheurs se remettent à l'œuvre, et, quand vint l'heure de la semence, Jean Rivard put ensemencer quinze arpents de terre. Enhardis par le noble exemple du jeune

pionnier, de nouveaux colons viennent se fixer dans le canton de Bristol.

La première moisson de Jean Rivard est abondante, et encouragé par ses premiers succès, il passe un nouvel hiver dans le canton de Bristol. La moisson de la deuxième année dépasse son attente, il a déjà économisé cinq cent louis ; une corvée lui assure une habitation confortable, un grand événement approche, la question du mariage se pose et se résout, et Jean Rivard en épousant Marie-Louise Routier ferme le livre du *Défricheur* pour ouvrir celui de l'*Économiste*.

L'horizon du *Défricheur* était rembruni. On n'y voyait que des grands arbres : des frênes blancs, des hêtres à l'écorce grisâtre, des merisiers, des sapins gigantesques couvrant, de leurs bras immenses, de vaste domaines sans culture. Il n'y avait point de clairières, point d'habitations coquettes pour égayer le sombre paysage des bois

L'horizon de l'*Économiste* est beaucoup plus attrayant. On voit une éclaircie de trente à qua-

rante acres, et au milieu, une blanche maisonnette à l'apparence proprette et gaie, où Jean Rivard et Louise voient leur lune de miel se renouveler sans cesse. La suite des événements introduit sur la scène de nouveaux personnages. Saluons d'abord Octave Doucet, condisciple de Jean Rivard, et le premier curé de la mission de Rivardville :

" Ce qui le distinguait surtout, c'était sa nature franche et sympathique... Personne n'était mieux fait pour consoler les malheureux ; aussi avait-il constamment dans sa chambre de pauvres affligés qui venaient lui raconter leurs chagrins et chercher des remèdes à leurs maux. Jamais il ne rébutait personne ; au contraire, c'était avec le doux nom d'ami, de frère, d'enfant, de père, qu'il accueillait tous ceux qui s'adressaient à lui..."

Il n'avait qu'un défaut. Il fumait. Jean Rivard lui faisait en vain des remontrances à ce sujet. Le bon Octave Doucet faisait carême durant deux ou trois jours, puis, la quatrième jour-

née, la pipe se retrouvait et ses bonnes résolutions s'enfuyaient, vaincues par les spirales de fumée victorieuses. Gardons-nous bien de sympathiser avec Gendreau, surnommé le *Plaideux*, un personnage que l'on rencontre partout, mais sous des noms différents: "l'esprit de contradiction incarnée, le génie de l'opposition en chair et en os... Il avait gaspillé en procès un héritage qui eût suffi à le rendre indépendant sous le rapport de la fortune... Contrecarrer les desseins d'autrui, dénaturer les meilleures intentions, nuire à la réussite des projets les plus utiles, s'agiter, crier, tempêter chaque fois qu'il s'agissait de quelqu'un ou de quelque chose, telle semblait être sa mission... Dans la paroisse où il demaurait avant d'émigrer à Bristol, il avait été pendant vingt ans en guerre avec ses voisins, pour des questions de bornage, de *découvert*, de cours d'eau, pour de prétendus dommages causés par des animaux ou des volailles et pour mille autres réclamations que son esprit fertile se plaisait à inventer..."

On devine aisément que l'arrivée d'un tel personnage, dans le canton de Bristol, n'était guère rassurante pour Jean Rivard et l'avenir saura le prouver.

Le mouvement colonisateur inauguré dans les pages de *Jean Rivard, Défricheur*, s'accentue davantage dans celles de *Jean Rivard, Economiste*. Les colons arrivent de tous côtés, les habitations sortent de terre comme par enchantement, on construit des moulins à farine et à scie, une église est érigée, et bientôt le canton de Bristol donne naissance au joli village de Rivardville. La population se multipliant, on organise un gouvernement municipal régulier et Jean Rivard est élu maire de son village, puis commissaire d'école, puis enfin député à la législature. Il eut bien parfois des luttes à soutenir contre Gendreau et ses satellites qui jettèrent feu et flamme lorsqu'il fut question de choisir le site du temple divin, puis d'établir des écoles, époque où Gendreau réussit malheureusement à supplanter Jean Rivard, comme commissaire pour

quelque temps, mais, grâce à l'appui de Gustave Doucet, curé de Rivardville, et à la faveur populaire qui revint plus fidèle que jamais au jeune fondateur, il put surmonter tous les obstacles et mener à bonne fin ses sages réformes en fait d'agriculture, d'éducation, etc.

Un fait qui prouve bien la popularité dont jouissait Jean Rivard dans son village, c'est son élection comme député. Son adversaire, jeune avocat plein d'astuce et d'habileté, qui avait jeté l'or à pleines mains pour se faire élire, n'avait eu qu'une voix dans Rivardville, celle de Gendreau le Plaideux. Son mandat expiré, Jean Rivard dégoûté de la vie parlementaire et des tactiques équivoques et déloyales des députés en général, qui ne se laissaient guider que par l'esprit de parti, ne brigua plus les suffrages et se retira dans la vie privée, malgré les vives exhortations de ses électeurs.

Tels sont les faits qui expliquent comment, quinze ans après, nous retrouvons Jean Rivard dans un vaste logement à deux étages, bâti en

briques, entouré d'un beau parterre de gazon et de fleurs, où le jeune défricheur d'autrefois se repose de ses fatigues auprès de sa femme et de sa petite famille, partageant son temps entre la culture et l'étude, la pratique et la théorie.

" Je vis à ma gauche, dit l'auteur, dans le récit d'une halte qu'il fit au village de Jean Rivard, le joli village de Rivardville, qu'on aurait pu sans arrogance décorer du nom de ville. Il se composait de plus d'une centaine de maisons éparses sur une dizaine de rues d'une régularité parfaite. Un grand nombre d'arbres plantés le long des rues et autour des habitations donnaient à la localité une apparence de fraîcheur et de gaieté."

" On voyait tout le monde, hommes, femmes, jeunes gens, aller et venir, des voitures chargées se croisaient en tous sens ; il y avait enfin dans dans toutes les rues, le travail, l'industrie, que l'on ne rencontre que dans les grandes cités commerciales."

" Deux édifices dominaient tout le reste : l'é-

glise, superbe bâtiment en pierre, et la maison d'école, assez spacieuse pour mériter le nom de collège ou de couvent..."

En un mot, tout indiquait un village des plus florissants, et ce magnifique résultat, on le devait en grande partie à Jean Rivard, qui n'avait rien négligé pour faire de tout le canton, une paroisse modèle sous tous les rapports, et il y avait réussi au-delà de tout espoir attribuant son succès au choix d'un fonds de terre d'une excellente qualité, à une forte santé, au travail, à une surveillance attentive basée sur l'ordre et sur l'économie, enfin à l'habitude de tenir un journal et un registre de ses recettes et de ses dépenses.

Nous pouvons ajouter avec Gérin-Lajoie, que Mme Rivard contribua aussi beaucoup à la prospérité du fondateur de Rivardville, par les soins affectueux qu'elle lui prodigua, par ses heureuses qualités du cœur et de l'esprit, par ses talents et par son industrie :

" Il fallait voir, dit Gérin-Lajoie, cette petite femme proprette, active, industrieuse, aller et

venir, donner des ordres, remettre un meuble à sa place, sans cesse occupée, toujours de bonne humeur. Si on avait quelque chose à lui reprocher c'était peut-être un excès de propreté. Les planchers étaient toujours si jaunes, qu'on n'osait les toucher du pied. Les petits rideaux qui bordaient les fenêtres étaient si blancs, que les hommes n'osaient fumer dans la maison de peur de les ternir."

Madame Rivard était donc la charmante et l'industrieuse canadienne, la mère chrétienne dans toute l'acception du mot, celle qui tient dans ses mains frêles et rosées, les destinées de notre belle patrie et celle que nous avons toujours appris à aimer et à chérir.

Si tous nos cultivateurs mettaient en pratique les sages conseils énumérés plus longuement dans cette dernière partie du livre de Gérin-Lajoie, nos campagnes se transformeraient à vue d'œil ; et au lieu de ces vastes landes sans ombrages qui affligent trop souvent le regard de l'artiste, nous verrions surgir partout des oasis

verdoyants, de délicieuses charmilles, et nous pourrions saluer avec joie, la réalisation de ce distique d'un fabuliste :

> La routine au progrès veut disputer l'empire
> Le progrès toujours marche, et la routine expire !

Permettons-nous de faire ici un léger rapprochement entre La Bruyère et Gérin-Lajoie. On peut fort bien dire qu'il n'y a rien de commun entre l'auteur des *Caractères* et le poète des exilés, mais on ne saurait nier certaines analogies entre ces deux écrivains.

N'ont-ils point tous deux visé au perfectionnement de la société au milieu de laquelle ils vivaient, l'un en ridiculisant les fausses grandeurs de son époque, l'autre en déracinant les préjugés contraires à la sublime mission de l'agriculteur? n'ont-ils point tous deux décrit avec art les caractères saillants de leur entourage : l'un en reproduisant d'un pinceau subtil, les pompes, les mensonges, les ridicules des cours fastueuses et des grandes capitales, l'autre en évoquant

l'aimable simplicité, l'agréable franchise des scènes canadiennes ? La Bruyère a été le peintre d'une société parvenue au plus haut degré de la perfection ; Gérin-Lajoie a été le peintre d'une société naissante ; le premier donnera de sages conseils aux grands, aux esprits forts des cours royales; le second aux humbles, aux modestes cultivateurs des campagnes ; celui-là réhabilitera la plume et les ouvrages de l'esprit, celui-ci la hache et la charrue.

Sans doute, Gérin-Lajoie n'a point la subtilité du style de La Bruyère, mais un style subtil aurait-il été bien convenable dans un livre qui s'adresse surtout aux défricheurs, un culte aussi excessif de la forme n'aurait-il pas été une erreur impardonnable de la part de l'auteur ? Certes oui, et Gérin-Lajoie l'a fort bien compris en s'appliquant surtout à donner à ses périodes une élégance de convenance, et non pas une élégance déplacée. D'ailleurs, l'artiste qui peint les cascatelles du ruisseau qui sautille sur un lit de mousse, parmi les blés verts, dénote autant d'art dans

son paysage champêtre que celui qui reproduit sur la toile, les pompeux décors d'un jardin public, où l'on voit s'échapper du trident d'un Neptune en marbre, que traînent des tritons aux teintes nacrées : une onde qui s'élève dans les airs en gerbes liquides, puis retombe en une brume d'azur.

Outre les nombreuses citations ci-dessus, il y a de belles descriptions dans *Jean Rivard*, mentionnons surtout les passages où Gérin-Lajoie décrit les grands arbres de la forêt, la mélancolie de l'automne, les ouragans de neige et la belle saison dans les bois. Les lettres de Gustave Charmenil à Jean Rivard renferment aussi d'admirables pastels de la vie des cités, où les bals, les citadines et les avocats ne sont pas épargnés.

Nous avons vu comment les quatre volumes de Jean Rivard, l'aidèrent puissamment à combattre dans la forêt, l'ennui, compagne inséparable de la solitude et de l'isolement : l'*Imitation* de *Jésus-Christ*, en lui enseignant la résignation aux divins commandements; *Robinson Crusoé* en

lui apprenant à être industrieux, et *Napoléon*, à être actif et courageux. Pourquoi le livre de Gérin-Lajoie n'accompagnerait-il pas, comme autrefois, les nombreux colons qui se dirigent chaque année vers le Nord? Nul guide ne répondrait mieux aux vœux de ces braves défricheurs. Jean Rivard et Pierre Gagnon ne sont-ils pas leurs devanciers: pourquoi le récit de leurs prouesses ne serait-il pas là pour leur apprendre à surmonter toutes les difficultés, à vaincre tous les obstacles?

Un noble exemple leur est donné, que nos colons le suivent, et nous verrons bientôt de nouveaux Jean Rivard se distinguer dans le Nord, comme dans le canton de Bristol, et doter notre sol de nouveaux villages ayant pour modèle: Rivardville!

Espérons que la plume élégante de quelques-uns de nos écrivains qui ont le mieux connu Gérin-Lajoie, et dans la vie publique, et dans la vie privée, nous donnera bientôt sa biographie avec une analyse complète de ses œuvres, tout comme

l'honorable P. J. O. Chauveau nous donna récemment : *François Xavier Garneau, sa vie, ses œuvres.*

Nos grands écrivains sont rares, et quand ils disparaissent de l'arène pour toujours, nous devrions tous, jeunes et vieux, nous efforcer de faire revivre le plus longtemps possible leur glorieuse mémoire.

Je ne saurais mieux terminer ces quelques courtes considérations sur le biographe du défricheur, que par ces lignes magistrales de M. A. D. Decelles:

" On rencontre rarement dans la vie, des hommes du caractère de Gérin-Lajoie, des hommes dont on peut dire sans exagération, qu'ils n'ont pas de défauts. C'était le vrai sage tel que le conçoit le christianisme, ne vivant que pour son Dieu, sa famille et son pays, comme écrivain, c'était la figure la plus sympathique de notre petite république des lettres. Là comme dans les autres sphères d'action où il a été répandu, il ne laisse aucun ennemi, mais de bons souvenirs et une mémoire qui sera chère longtemps à ceux qui l'ont connu."

# LES FUNÉRAILLES DE CIGARETTE.

C'était par une belle matinée de juin.

Ernest m'attendait sur son perron.

Je devais l'accompagner à des funérailles.

Etait-ce une parente ou une amie qu'Ernest avait perdue, lui seul le savait.

Il m'avait dit, la veille, en me quittant :—Demain, sois ici à six heures précises, les obsèques de Cigarette réclament ta présence.

— Mais où demeure cette Cigarette, lui avais-je répondu, tu ne m'en as jamais parlé !

— Tu verras, fit-il, avec un sourire contraint, et les confidences en étaient restées là.

Quelle était donc cette Cigarette qui pouvait bien rendre notre Roger Bontemps aussi perplexe et aussi discret ?

Mystère !

Je connaissais toutes les amantes d'Ernest. Il y en avait : des brunes, des blondes, des châtaines, des rousses, des passables, des jolies, des expansives, des indépendantes, des rêveuses, des positives, des anglaises, des espagnoles, des françaises, des canadiennes : aucune ne s'appelait Cigarette.

Il faut le dire, c'était un fameux papillon que cet Ernest, et croire qu'il avait fait une cour sérieuse quelque part, à une beauté cachée, ignorée, inconnue, rêvant dans un endroit solitaire, loin des profanes humains, c'était le comble des combles ! Aussi j'avais hâte de voir l'aurore ouvrir ses rideaux roses et semer une pluie de perles d'azur sur les brins d'herbe et les fleurettes. Je pourrais enfin voir cette Cigarette, cette *Belle au bois dormant*, qu'un esquif noir allait bientôt déposer sur un rivage lointain, tout comme cette enfant :

Cette belle enfant morte,
Hélas ! morte d'amour !...

du poète J. Autran.

En attendant, je me posais mille questions sur Cigarette, qui toutes, demeurèrent naturellement sans réponses.

Le parrain de Cigarette était-il un original, ou un fumeur convaincu pour lui avoir donné un nom aussi connu dans les petits comités de la pipe et du tabac; venait-elle elle-même de la Havane ; était-ce une créole ; avait-elle inspiré à Ernest (fait peu probable) une passion aussi violente que celle qu'éprouvait René pour Atala, dans Chateaubriand ; le fiancé survivrait-il à la fiancée ?

En apercevant Ernest, je fus complètement rassuré. Sans être aussi épanouie que d'habitude, sa figure plus gaie que triste, n'était pas celle d'un amant qui vient de perdre ce qu'il a de plus cher au monde.

— Voyons, es-tu prêt, fit-il en me serrant la main ?

— Tu le vois bien.

— En route alors, mais arrivez donc messieurs, dit-il à une troupe d'amis dont je n'avais pas

encore soupçonné la présence, et qui causaient dans le vestibule de sa demeure.

Je vis que nous étions loin d'être seuls, et que les funérailles de Cigarette allaient être assez imposantes.

Il y avait des avocats, des médecins, des notaires, des ingénieurs civils, des poètes même !

Evidemment Cigarette était une personne d'un mérite réel, et je n'osais interroger personne là-dessus, de crainte de passer pour ignare.

Nous étions bien seize, défilant deux à deux, et silencieusement, par l'allée du jardin de notre ami, à l'ombre des chênes touffus, qui arrondissaient sur nos têtes leurs cintres verdoyants.

Arrivés à l'extrémité de l'allée, nous pénétrons sous un berceau rustique.

— Voici Cigarette, dit Ernest; mes amis, chapeau bas !

Tous mes rêves de la veille devinrent fumée. Au lieu de la brune jeune fille, dormant radieuse dans son blanc linceul, que j'avais cru entrevoir, la veille, dans un horizon champêtre, j'aperçus...

le dirai-je, tant la mystification était cruelle et réaliste... une cigarette, une vraie cigarette reposant dans un cercueil d'ébène, tout près d'une petite fosse, creusée au beau milieu du berceau.

Mes compagnons furent tout aussi stupéfaits que moi. Que signifiait tout ceci, cette fumisterie grotesque ? Nous étions pourtant loin du premier avril, et une cigarette et un poisson ne se ressemblent guère. Voyant que quelques-uns ne trouvaient pas le tour de leur goût, Ernest se décida enfin à entrer dans la voie des explications :

— Mes amis, dit-il, voici la dépouille de ma plus fidèle amie. Comme l'a dit Augier :

> J'ai fumé sur l'eau paresseuse,
> J'ai fumé sur les bords ombreux,
> Sans autre idée ambitieuse
> Que de fumer et d'être heureux !

Toujours elle a été ma compagne, aux heures de la solitude comme à celles des grandes réunions, mêlant entre une sonate et un brin de causerie, sa spirale capricieuse à l'essaim de mes rêves

ambitieux. Je ne veux point passer pour ingrat. Aujourd'hui qu'il me faut l'ensevelir dans l'oubli, j'ai voulu qu'elle ait des funérailles dignes d'elle, une oraison funèbre s'il est possible, une élégie, un monument durable, rappelant mon bonheur passé, et les hautes vertus de celle qui fut mon amour avant cette modeste fillette aux yeux d'azur, qui doit bientôt river sa destinée à la mienne. Oui, je me marie, dans quelques jours, comme ces oiseaux dans les branches, et, comme gage de fidélité, ma future m'a fait promettre de ne plus fumer, d'oublier Cigarette !!! C'est dur, mes amis, mais coûte que coûte, le sacrifice se fera, car, je ne suis pas homme à revenir sur une promesse sacrée.

De triples bravos accueillirent ces paroles.

Puis Ernest céda la parole à un avocat de renom, qui lui aussi fut vivement applaudi.

Il y eut encore beaucoup d'autres discours, mais malheureusement, Ernest avait mal choisi les invités qui devaient réhausser l'éclat des funérailles de Cigarette. Presque tous avaient pour

la demoiselle un tout autre sentiment que celui de l'amour tendre. Aussi, tout en louant, du bout des lèvres, ses vertus bien connues, son doux parfum, les charmes de sa compagnie, chacun se permit-il d'avouer dans son apothéose, que si Cigarette méritait un regret, la fiancée d'Ernest méritait bien deux remercîments pour avoir délivré ainsi l'humanité souffrante, d'un fumeur de vieille roche.

Un fumeur de moins, c'est beaucoup pour ceux qui tiennent à respirer l'air pur, et qui préfèrent les parfums des verdures et des fleurs aux émanations pernicieuses du tabac.

Aujourd'hui, vous ne pouvez plus aller respirer sur un bateau à vapeur, les brises fortifiantes qui rident le grand fleuve ; vous ne pouvez plus entendre l'harmonie des fanfares ou les discours patriotiques dans une place quelconque, sans qu'un malencontreux fumeur vienne gâter votre jouissance en vous braquant sous le nez, avec le sans gêne qu'on lui connaît, un de ces ennuyeux fourneaux qu'on nomme cigares, pipes ou ca lumets.

Voilà pourquoi, sur la tombe de Cigarette, au lieu de blâmer la *future* d'Ernest, je l'ai intérieurement remerciée, et j'ai souhaité que toutes ses compagnes aient le bon esprit d'en faire autant quand l'occasion s'en présentera.

# UN SOIR SUR L'ONDE.

Livrons notre pensée aux douces rêveries,
Notre esquif à l'humble courant,
Mêlons le bruit joyeux des folles causeries,
Au babil du flot murmurant.

M. J. A. POISSON.

L'heure de l'ombre sonne au cadran de la cathédrale. C'est le soir. Le soleil ne sourit plus aux pelouses fleuries, mais lentement il dérobe sa poussière d'or aux cimes des verts sycomores qui ombragent les longs côteaux dominant la cité trifluvienne. Bientôt il disparaît; les oiseaux se taisent sous les ramures du boulevard Turcotte, et la brune laisse flotter son voile sombre sur les champs et les feuillages, les grèves et les flots.

Tout est silencieux sur les rives du grand

fleuve ; l'onde ne se gonfle plus, écumante, sous les roues rapides des bateaux, et les blancs coursiers du Saint-Laurent ne font plus retentir leurs signaux de départ. Soudain, un bruit de pas se fait entendre sur les sables du rivage, puis un léger chuchotement : une voix perlée et une voix mâle mêlant de jeunes accents aux faibles murmures des flots bleus. C'est un couple se dirigeant gai comme pinson, avec l'entrain de l'âge à son printemps, vers un esquif aux rayures blanches et roses, qui semble attendre son précieux fardeau en se laissant caresser mollement par la brise du soir toute imprégnée des douces senteurs des fenaisons lointaines. La main dans la main, la fillette et son damoiseau ont le babil inépuisable. Des amoureux, sans doute. Nullement, ce sont le frère et la sœur, si nous en croyons les dernières paroles apportées par un souffle de zéphyr :

— Ma sœur, dit le jeune homme :

Vois-tu comme le flot paisible
Sur le rivage vient mourir ?
Vois-tu le volage zéphyr
Rider d'une haleine insensible,

L'onde qu'il aime à parcourir ?
Montons sur la barque légère
Que ma main guide sans efforts,
Et de ce golfe solitaire
Rasons timidement les bords.

— Tu as toujours quelques strophes sur les lèvres, cher Armand. Tu me rappelles le mot de Jules Claretie, disant : que Paul Déroulède, le poète-soldat, avait toujours "une chanson aux lèvres et une rose aux dents." Je puis en dire autant de toi, seulement, aux couplets de la chanson, tu préfères les strophes de la haute poésie ; c'est plus noble, plus poétique, mais moins patriotique ; et, pour ne point trop flatter ta vanité, je dois ajouter que tu aurais tort de croire, que mes remarques ont pour but d'insinuer le moindre rapprochement entre le talent de l'auteur des *Chants du Soldat* et ta manie de citer sans cesse, des rimes qui ne sont pas les tiennes.

Tu sais bien, pourtant, que la poésie n'a jamais illuminé mon berceau de ses sourires, pourquoi voudrais-tu alors me voir rimer malgré Minerve ?

Il vaut mille fois mieux citer les grands poètes, que commettre soi-même de méchants sonnets.

— Soit, mais si tes citations étaient un peu plus variées : cela ne gâterait rien, et ta conversation aurait pour moi un charme incomparable; l'abeille ne cueille pas toujours son miel sur la même fleur : elle vole de la prairie au jardin, des fleurettes sauvages aux roses pourprées, et, d'un heureux mélange de sucs divers et de poussière d'étamines, elle réussit à composer un doux nectar. Malheureusement, un seul poète hante ta mémoire ; c'est Victor Hugo et toujours Victor Hugo, comme s'il n'y avait aucune autre poésie au monde que celle de l'auteur des *Contemplations.*

— Je te prends en défaut, Graziella. Comment, tu n'as point reconnu Lamartine, ton poète favori, dans les quelques vers que je viens de te citer ? Tu possédais si bien ses œuvres, pourtant. Le petit volume qui t'accompagne toujours à la promenade : dans les sentiers parfumés du jardin ou sous les verts arceaux des bosquets,

aurait-il cessé de s'appeler par hasard : les *Harmonies poétiques et religieuses*, ou les *Méditations ?*

— Non, assurément, mais tu me fatigues les oreilles depuis si longtemps avec ton Victor Hugo, que je ne reconnaissais plus mon barde bien-aimé. Que je suis heureuse de te voir revenir enfin à de meilleurs sentiments et partager mes délices !

— Modère ta joie, Graziella, je voulais simplement te proposer une causerie, dont la poésie ferait les frais, une courte discussion, amicale comme toujours, il ne peut y en avoir d'autres entre un frère et une sœur qui s'aiment tendrement, où chacun ferait ressortir la supériorité de son poète favori : toi de Lamartine et moi de Victor Hugo. Tu ne pourras, du moins, me reprocher, ce soir, de vouloir comparer un barde qui chante encore, à celui dont le luth est suspendu silencieux depuis de longues années, puisque la lyre qui résonnait, il y a quelques mois à peine, plus sonore, plus harmonieuse que jamais, est

ceinte d'un ruban de deuil, et l'auteur des *Contemplations* est allé rejoindre son illustre rival l'auteur des *Méditations*.

— Je consens avec plaisir à la causerie poétique que tu me proposes, et avec d'autant plus d'espoir de succès, que nous n'errons pas, ce soir, dans des grands bois remplis d'arbres aux bras décharnés, de souches qui font frissonner par leurs airs de fantômes : sombres paysages qu'affectionnait tout particulièrement le poète selon ton cœur ; c'est un fleuve majestueux qui s'écoule à nos pieds ; c'est l'onde, si souvent chantée par Lamartine, qui nous charme des mourants accords de son flot expirant sur la grève. Allons sur l'empire où la strophe mélodieuse de Lamartine a régné si longtemps, sur l'empire où son vers élégant a su rendre avec un art infini, dans leurs plis les plus capricieux, les gracieuses ondulations des eaux. Détachons cette frêle embarcation du rivage, et vive Lamartine !

— Un coup de rame pour nous éloigner de la rive, puis : vive Victor Hugo !

***

Ce début était de nature à exciter notre intérêt, et vous aimeriez sans doute, lecteurs, à suivre les péripéties de ce tournoi poétique destiné à n'avoir pour témoins, que le reflet des étoiles sur l'eau et les poissons du grand fleuve. Mais comment rejoindre l'embarcation qui s'éloigne ; comment tout entendre sans révéler la présence d'un troisième personnage qui gâterait tout ? Si nous étions au temps des fées, ou si nous possédions l'anneau de Gygès, nous pourrions peut-être nous permettre cette petite indiscrétion. Malheureusement, nous n'avons plus rien de tout cela : il n'y a plus de fées, et l'anneau de Gygès n'existe que dans la légende.

Mais l'homme, à défaut des fées, ne possède-t-il point une faculté qui s'appelle : " l'imagination " ? Pourquoi ne pas lui donner alors carte blanche ? N'est-ce pas l'imagination qui brode tout dans la nature, qui voile tous les défauts, qui donne des ailes à tout ce qui rampe, des sen-

timents aux objets inanimés ? N'est-ce pas elle, qui nous fait voir les champs avec des moissons dorées, les flots avec des franges ou des dentelles d'écume, le ciel avec une mante diamantée ? n'est-ce pas elle qui nous fait entendre le babil des zéphyrs, la note plaintive des roseaux, l'imposant refrain de l'océan ? Et pourtant, les moissons sont-elles réellement dorées, les flots portent-ils des franges et des dentelles, le ciel se pare-t-il d'une mante, ou avez-vous jamais compris ce que disent les zéphyrs dans leurs causeries, les roseaux dans leurs gammes éplorées, l'océan dans ses chansons bruyantes ?

On ne voit, on n'entend rien de semblable, et cependant, on peint, on décrit les objets, comme si on les voyait ; on analyse les bruits, comme si on les entendait. A qui devons-nous toutes ces parures artificielles, tous ces bruits vagues harmonisés ? A l'imagination qui nous fait voir dans un simple reflet : un puissant rayon, qui nous fait entendre dans un son confus : des chants, des hymnes, des concerts.

Recourons donc à l'imagination, et, puisque une barrière liquide la sépare de l'esquif, donnons lui ses ailes, et accordons lui la liberté comme Noé l'accorda un jour à la colombe de l'arche. La blanche messagère rapporta un vert rameau, qui sait si notre imagination en suivant à vol d'oiseau, la nacelle qui se balance sur le fleuve, ne nous rapportera pas une nouvelle page sur deux grands lyriques disparus : Lamartine et Victor Hugo.

On peut accuser avec raison l'imagination de ne point retracer fidèlement les faits : de tout exagérer ou de tout rabattre, mais, sans elle, le Tasse nous aurait-il donné : la *Jérusalem délivrée*, Milton : le *Paradis perdu* et Lafontaine, ses fables délicieuses ? D'ailleurs, quand la nécessité l'exige, il faut bien excuser les allures déréglées de la *folle du logis* qui, en rendant les impressions du jeune âge, ne saurait rendre celles de l'âge mûr.

***

Les rames reposent immobiles sur l'onde, et

l'esquif descend le Saint-Laurent, au caprice du courant. Armand et Graziella assis l'un près de l'autre, se préparent à la lutte, en échangeant de doux sourires. Armand se décide enfin à entrer en lice :

— C'est à tort que tu te crois dans l'empire de Lamartine, en te laissant entraîner dans une embarcation, car sache, ma sœur, que Victor Hugo a rimé plus d'une belle strophe sur l'onde qui nous berce. On ne peut feuilleter aucun de ses volumes, sans rencontrer de nombreux passages du genre de cette citation des *Odes et Ballades* qui, s'il y avait un nuage de tempête à l'horizon et s'il se faisait plus tard, s'appliquerait parfaitement à nous :

Mais rentrons : vois, le ciel d'ombre s'environner,
Déjà, le frêle esquif qui nous doit ramener
Sur les eaux du lac, étincelle ;
Cette barque, ressemble à nos jours inconstants,
Qui flottent dans la nuit sur l'abîme des temps :
Le gouffre porte la nacelle !.....

—De grâce, Armand, n'achève point. Le mot *gouffre* me donne le frisson. On n'est jamais en

sécurité avec Victor Hugo. Vogue-t-il sur un lac paisible, aussitôt, il creuse un gouffre sous lui ; s'aventure-t-il dans la campagne : un précipice sans fond s'étale parmi les roses. On ne lit son vers que pour se noyer ou s'estropier.

— La gazelle est timide, un rien l'effarouche. Sous ce rapport, le sexe féminin lui ressemble beaucoup. Le frôlement d'une mignonne souris, le bourdonnement d'un hanneton, un mot par trop imitatif, suffisent parfois pour le mettre en émoi. Aussi Victor Hugo, tout en comprenant à merveille l'art d'être grand-père, a peut-être oublié quelques instants, les égards qu'il te devait ainsi qu'à tes charmantes compagnes, mais la nature est la nature, et pour être juste, il faut dire avec Boileau :

J'appelle un chat, un chat.....

S'il n'y avait point de précipices ici-bas, à la bonne heure! malheureusement, il y en a partout: dans les vallons riants et gazonneux comme aux flancs de ces pics inaccessibles où les roulements

de tonnerre, terribles et menaçants, se prolongent sans cesse. Il faut des poètes pour tout. Le chant des lacs n'est point celui des océans ; les doux murmures, les frizelis, les gazouillements, ne peuvent s'harmoniser avec les rudesses d'ébauche, les formes gigantesques, les échevellements pittoresques de la grande nature.....

— Pardon, monsieur l'admirateur des grandes scènes terrestres et des sublimes décors de cataclysmes, si j'étais à la présidence de quelque réunion, je me permettrais de vous rappeler à l'ordre. Je suis femme, et par conséquent, je n'ai fait : " ni l'*Iliade*, ni l'*Enéide*, ni la Vénus de Médicis, ni l'Apollon, je n'ai inventé ni l'algèbre, ni les télescopes " comme l'a fort bien dit l'auteur des : *Soirées de St Petersbourg*, mais il me semble que si vous continuez à attaquer ainsi la même note, nous aurons bientôt perdu de vue Victor Hugo et Lamartine. Un peu d'ordre, s'il vous plaît, dans vos idées. Avant d'effleurer à toute vapeur :

Vergers, châteaux, aridités,
Fleuves, collines et cités,

il vaudrait mieux fixer un point de départ, et préciser ce que l'on doit entendre par le mot *poète* et où se trouvent les sources de la véritable poésie. Nous n'aurons plus ensuite qu'à comparer Lamartine et Victor Hugo avec l'idéal trouvé, et la palme sera à celui des deux qui s'en rapprochera le plus. N'est-ce pas plus logique ?

— Logique importune qui me fait perdre le fil de mon argumentation. J'étais si bien en verve !...

— Mais oui :

.....Avocat incommode
Que ne lui laissiez-vous finir sa période !

Si tu me le permets, je vais continuer ton argumentation pour toi. Tu me rendras la pareille aux prochaines calendes. Le vrai poète, c'est celui qui peint le mieux la nature dans ses grandeurs sauvages : ses rocs sublimes, ses forêts vierges, ses montagnes vomissant la lave et le feu. Victor Hugo a été le chantre par excellence

de ces beautés incultes et imposantes, tandis que Lamartine n'a su, toute sa vie, que chanter des miévreries, des mignardises, des promenades sentimentales sur la mousse, à l'ombre des feuillées, des boucles de cheveux qui se dénouent et ondulent sour le souffle des brises, de rapides baisers, cueillis sur une bouche semblable à :

> .....l'onde qui se retire
> Au souffle errant du zéphyr,
> Et sur les bords qu'elle quitte,
> Laisse au regard qui l'invite,
> Compter les perles d'Ophir.

Il n'y a point de poésie dans ce fatras sentimental. C'est trop langoureux. Le vers brûle trop de parfums sur l'autel de la mollesse. Conclusion : Victor Hugo est supérieur à Lamartine.

— Oui, et la chose est tellement évidente, que tu ne peux faire autrement que de l'avouer toi-même !

— Du tout !... je n'ai fait que continuer le raisonnement que tu avais abandonné, et cela, pour te rendre un petit service, car, pour moi,

je n'ai point l'habitude d'envisager de telles questions sous un point de vue aussi secondaire.

— Certes, voilà un aveu qui frise la présomption ! Il me semble, pourtant, que la conclusion que tu as tirée pour moi est assez convaincante, sans qu'il soit besoin de revenir aux mêmes lieux communs.

— Les lieux communs sont ceux où tu errais, il n'y a qu'un instant. Il n'y a point de lieux communs, quand on remonte aux sources de la vraie poésie, pour juger les favoris des Muses. Nul n'est poète s'il n'observe le culte du beau qui est l'union du vrai et du bien. Dieu seul étant la vérité et la bonté par excellence, lui seul réalise donc le beau idéal. D'où la véritable poésie consistera dans l'expression la plus parfaite par l'image et par l'harmonie, des beautés créées, par rapport à leur unique modèle : Dieu....

Allons donc, des notions d'esthétique ! mais depuis quand as-tu abandonné les frivolités pour le sérieux ?

— Depuis que tu désertes le sérieux pour t'attacher aux frivolités !

— Espiègle !

— Ne perdons point de vue notre entretien ; tu me donneras tes qualificatifs à ton aise, quand Victor Hugo se sera effacé devant Lamartine. Pour commencer, nomme-moi donc un ouvrage de Victor Hugo, qui puisse être comparé aux *Harmonies* de Lamartine ? Dis-moi " où était en France la poésie chrétienne " quand ce dernier commença à chanter ? " Où était notre lyrisme, où étaient nos cantiques," comme le dit si bien Léon Gauthier. " Cet homme a élevé pour toujours le ton de la poésie, il a dilaté l'intelligence humaine, il lui a donné des nouvelles proportions, il nous a avoisinés du Beau." Qu'a fait de plus Victor Hugo, dans le sens de son rival? Rien, ou plutôt il a constamment battu en brèche ce que Lamartine avait chanté, il ne s'est plu qu'à célébrer l'union du faux et du mal, qu'à proclamer sur tous les tons : " Le beau c'est le laid " ! Un homme qui affirme de semblables inepties est-il réellement poète, sait-il le premier mot de la poésie? On peut en douter avec raison.

— Je vois que tu n'as point lu l'excellent ouvrage de Fréderic Godefroy sur les poètes du XIX^e^ siècle, et puisque tu te sers d'un bouclier, tu me permettras bien d'avoir aussi le mien, et de te citer un petit passage du critique en question qui, loin d'être de ton avis, accorde à Victor Hugo la préséance sur Lamartine : " La poésie de Lamartine, dit donc Godefroy, c'est tantôt une modulation de rossignol, dans le vague crépuscule d'un soir d'été, tantôt un soupir isolé de l'âme ou l'écho lointain d'un flot frappant la grève. L'auteur des *Méditations* a quelques notes divines, mais Victor Hugo tient sous la puissance de son génie, toutes les voix de la nature et tous les accents de l'homme."

— Je ne connais pas ton M. Godefroy. Il a son opinion et j'ai la mienne. Il ne voit dans la poésie de Lamartine qu'une modulation de rossignol, qu'un soupir isolé, que l'écho lointain d'un flot ; l'hymne, la prière du chrétien n'existent donc point pour Godefroy? ce sont pourtant les accents pieux qui priment toutes les modula-

tions, tous les soupirs, tous les échos. En effet, quelle page des *Harmonies* ne renferme pas des passages aussi fervents que ceux-ci :

Que tes temples, Seigneur, sont étroits pour mon âme
Tombez murs impuissants, tombez !
Laissez-moi voir ce ciel que vous me dérobez !
Architecte divin, tes dômes sont de flamme !
Que tes temples, Seigneur, sont étroits pour mon âme
Tombez, murs impuissants, tombez !

Louer ainsi son Créateur, souhaiter sa vue, tout cela n'est-il qu'un chant de rossignol? Je cite encore :

Et moi, pour te louer, Dieu des soleils, qui suis-je ?
Atome dans l'immensité,
Minute dans l'éternité,
Ombre qui passe et qui n'a plus été
Peux-tu m'entendre sans prodige ?
Ah ! le prodige, est ta bonté !

Je ne suis rien, Seigneur, mais ta soif me dévore ;
L'homme est néant, mon Dieu, mais ce néant t'adore,
Il s'élève par son amour ;
Tu ne peux mépriser l'insecte qui t'honore,
Tu ne peux repousser cette voix qui t'implore,
Et qui vers ton divin séjour,

Quand l'ombre s'évapore :
S'élève avec l'aurore,
Le soir gémit encore
Renaît avec le jour.

Voilà sans doute le soupir d'une âme isolée, quand ce soupir est l'expression la plus parfaite de la reconnaissance dont tous nos cœurs débordent en contemplant les preuves sublimes de la munificence de Dieu.

— Tu calomnies Godefroy, chère Graziella. Je n'ai point ici son livre sous la main pour te prouver par certains autres passages, qu'il sait rendre justice aux élans religieux de Lamartine, mais je puis t'assurer qu'il n'a jamais prétendu ce que...

— Je n'ai point fini ma citation :

Oui, dans ces champs d'azur que ta splendeur inonde,
Où ton tonnerre gronde
Où tu veilles sur moi,
Ces accents, ces soupirs, animés par la foi [de,
Vont chercher d'astre en astre, un Dieu qui me répon-
Et d'échos en échos, comme des voix sur l'onde,
Roulant de monde en monde,
Retentir jusqu'à toi.

Ces vers rappelleront à ton critique, l'écho d'un flot lointain. C'est de plus en plus édifiant !

— J'avoue que l'*Hymne au Christ* n'est pas une rêverie, non plus que la *Bénédiction de Dieu dans la solitude.* Il y a dans ces petits poëmes de beaux sentiments, très nobles, très chrétiens, mais, je ne puis y découvrir un prétexte d'extase, surtout quand l'auteur lui-même, en traçant ces lignes, était plus religieux de tête que de cœur.

— Plus religieux de tête que de cœur ! tu peux dire cela de Victor Hugo, mort avec les consolations problématiques que tu sais, mais non de Lamartine qui a su presser le crucifix sur ses lèvres en expirant. Cela prouve suffisamment qu'il n'était pas seulement chrétien de tête, mais qu'il l'était aussi de convictions ; et lorsque, parvenu au faîte des honneurs, contemplant la France entière à ses pieds, il a vu soudain ce beau rêve s'évanouir, quel bel exemple n'a-t-il pas alors donné à la postérité : réduit à l'oubli et à l'indigence, au lieu de maudire la main qui le frappait, il l'a bénie!... D'ailleurs, pour revenir là où nous en étions, comme tu ne saurais trouver d'œuvres

de Victor Hugo comparables quant au lyrisme chrétien aux *Harmonies poétiques et religieuses* de Lamartine, je proclame hautement la victoire de mon chantre favori.

— Ta conclusion est un peu prématurée, Graziella. Victor Hugo n'a point réuni, il est vrai, ses perles religieuses en un seul volume, comme Lamartine, mais il les a semées à profusion dans toutes ses œuvres, et, si on les réunissait, Lamartine pourrait bien voir son étoile pâlir. Tu ne trouves donc point de lyrisme dans les *Orientales*, les *Feuilles d'Automne*, les *Chants du crépuscule*, les *Voix intérieures*, les *Châtiments*, les *Quatre vents de l'esprit* ?

— J'avoue qu'il y a de beaux accents lyriques dans les *Orientales*, les *Feuilles d'Automne*, les *Chants du crépuscule*, mais sois plus avare d'éloges au sujet des *Châtiments*, et surtout des *Quatre vents de l'esprit*, qu'on devrait appeler plutôt : les *Quatre vents de la sottise !*

— Et pourquoi ? le génie de Victor Hugo n'a point faibli, nombre de critiques l'attestent ; les

*Feuilles d'Automne* et les *Quatre vents de l'esprit* sont nés des frémissements enthousiastes de la même lyre ; c'est le même souffle qui a inspiré leurs notes sublimes et mélodieuses.

— C'est le même chantre, mais non les mêmes inspirations ; c'est la même lyre, mais les cordes, de chrétiennes qu'elles étaient, sont devenues païennes et impies. Elles n'ont plus leurs sons divins d'autrefois : dissonances, trivialités, bouffonneries : elles réunissent tout le faux possible pour caresser nos oreilles d'une horrible cacophonie. On n'a qu'à ouvrir les *Quatre vents de l'esprit*, qu'à parcourir les quatre livres dont se compose ce poëme, pour s'en convaincre. A en croire cependant les acclamations, les vivat, qui ont salué l'apparition de ce volume, l'encens que l'on a alors prodigué à son auteur, on dirait que c'est le chef-d'œuvre de Victor Hugo. Hélas ! du commencement jusqu'à la fin, les beaux passages sont rares et l'on rencontre presque partout des vers à faire rougir de honte, le plus faible des poètes illettrés de Lotbinière. Si ces poètes, si pieuse-

ment évoqués par L. P. Lemay, oublient parfois le nombre et la mesure, ils ont du moins le sentiment poétique, ils comprennent mieux la vraie poésie que Victor Hugo, qui possède à fond le nombre et la mesure, mais laisse complètement de côté la note poétique, comme l'indique cette citation des *Quatre vents de l'esprit*, qu'il me répugne souverainement de rappeler :

> Tu te gonfles, crapaud, mais tu n'augmentes pas ;
> La nature n'a pas de force à dépenser
> Pour te faire grandir et te faire pousser.
> Quoi donc ! n'est-elle point l'impassible nature ?
> Parce que des têtards, nourris de pourriture,
> Souhaitent devenir dragons et caïmans
> Elle consentirait à ces grossissements
> Le ver serait boa ! l'huître deviendrait l'hydre !
> Locuste empoisonnait le vin et non le cidre.

Une oreille délicate peut-elle s'habituer à ce langage vulgaire, à ces grossières facéties ? Pourtant on n'a pas de termes assez expressifs pour élever aux nues cette triste prose qui ne réussira jamais, je l'espère, à franchir le seuil de nos salons. On lit encore dans un autre livre du même poëme :

O bouche, où l'esprit passe, d'horreur plein,
Rêve Pantagruel et retrouve Ugolin !
Masque de Rabelais sur la face de Dante !
Progression d'angoisse et d'horreur ascendante !
Fronts où flambe l'enfer, comme la tombe froids !
O larves ! visions de l'invisible ! effrois !
Mascarade aperçue à travers le suaire
Morne évocation du mage statuaire
Qui n'a que Michel Ange ou Milton pour rival !
Sinistre mardi gras des spectres ! carnaval
De l'infini, flottant dans le gouffre insondable,
Descente de courtille, énorme et formidable
Pétrifiée au mur du songe et de la nuit !

— Ce ne sont là après tout que quelques courts passages qui ne prouvent nullement....

— Oui, des courts passages que je pourrais allonger à volonté, si ma bouche ne se refusait à proférer tous les blasphèmes dont Victor Hugo accable l'Église, ses évêques, même l'illustre Mgr de Ségur et l'on ose appeler un tel poëme : un chef-d'œuvre ! Rapprochons maintenant des *Quatre vents de l'esprit : l'Année terrible*, dont la poésie est *détraquée* suivant le mot de Léon Gauthier, l'*Homme qui rit* etc. etc. et tu verras

si je n'ai pas raison de préférer Lamartine à Victor Hugo.

— Et d'autant plus raison qu'on peut lire Lamartine sans crainte de voir en ses poëmes, l'irreligion érigée en idole et devenue digne de l'adoration de tous les peuples qui aspirent à la haute sagesse, tandis qu'il ne faut jamais s'aventurer à lire Victor Hugo sans avoir la verge d'un critique sévère sous la main, pour se garantir des strophes impies qui pullulent dans ses œuvres, comme tu l'as fait, je l'espère.

— Sans doute, Armand, mais tu as donc fini par embrasser ma cause. Que je suis contente de moi et surtout de toi. Cette soirée est l'une des plus belles de ma vie, car tous deux, nous n'aurons plus désormais qu'un seul poëte, et nous n'aimerons plus la poésie qu'en Lamartine !

— Je le veux bien, Graziella. J'admire Lamartine depuis longtemps, et ce n'est pas le premier soir que je me déclare en sa faveur.

— Mais alors pourquoi me citais-tu toujours les strophes de Victor Hugo, pourquoi m'as-tu

proposé cette petite discussion. Il eût été beaucoup plus plaisant de nous entretenir simplement de notre poète favori ? Je me réjouissais trop de mon triomphe, tout mon mérite s'envole :

A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire !

— Il y avait un peu de malice de ma part, je l'avoue, mais, d'un autre côté, j'avais aussi d'excellentes raisons. Comme tu le sais, nous avons de la visite la semaine prochaine.

— Les jeunes P * * * ?

— Précisément. Ce sont des hugolâtres entêtés, n'aimant que Victor Hugo, et jugeant tout, en poésie, d'après Victor Hugo. Je voulais savoir si tu pouvais leur administrer quelques bonnes douches de ta façon. Sans doute, ils nous proposeront quelques promenades sur l'eau, aux pâles clartés de la lune, et naturellement, ils ne pourront s'empêcher d'amener la conversation à leur sujet favori. J'ai la satisfaction de voir que tu peux leur tenir tête. Mais, pour prévenir toute surprise, nous allons nous mettre à l'œuvre dès

demain, et dresser nos batteries, car il n'y a pas à se le dissimuler, nous aurons ample matière à répondre. Lamartine n'a pas été toujours irréprochable, tant s'en faut: ses poëmes renferment certains vers entachés de panthéisme, certains nuages philosophiques, parfois aussi sa strophe se perd dans les nues et le sens est livré aux caprices d'une rime pompeuse et sonore, mais, témoignage consolant pour la mémoire de l'auteur des *Méditations,* nous pouvons ajouter qu'il a toujours été noble et digne, et qu'il n'a jamais traîné la poésie dans la fange où Victor Hugo l'a si longtemps retenue captive. Renonçons pour quelques jours à la grasse matinée, secouons la poussière qui couvre nos critiques, et, de l'heureux désordre de nos rayons bouleversés, faisons surgir un plaidoyer en règle en faveur de Lamartine. On encense trop Victor Hugo au détriment du chantre de Mâcon. Pour assurer à l'auteur de la *Légende des Siècles*, un monument digne de son génie, l'outrage s'est érigé en justice, le sacrilège en droit sacré. Les monceaux de

blanches couronnes, les gerbes de funèbres guirlandes, les arches ployant sous de sombres tentures, le concours populaire, les éloges des journaux et des représentants de la nation ; tout cela était insuffisant : il fallait arracher à grands frais, les autels et les tabernacles de l'église Ste Geneviève ; il fallait précipiter sur le pavé, la croix symbolique de son dôme, afin de pouvoir accorder au grand Pan, les honneurs du Panthéon. A-t-on montré un si grand zèle, aux funérailles de Lamartine ? Il n'avait pas besoin de ce monument grandiose qui eût déshonoré sa tombe : un simple buste à sa mémoire aurait suffi. Eh bien, durant combien de temps son piédestal sur l'une des places publiques de Mâcon est-il resté sans statue ? Avec Lamartine, on temporisait pour éviter une minime contribution ; avec Victor Hugo, on regardait comme un crime, le moindre retard dans le vote d'un budget fabuleux. Pourquoi cette lésine à l'égard de Lamartine, cette prodigalité à l'égard de Victor Hugo : c'est que l'un a su mourir en chrétien et l'autre en impie.

Le chrétien cueille ici-bas l'oubli ; le libre-penseur : la popularité, les honneurs : c'est la loi des nations dévoyées !..... Notre conversation de ce soir n'était pas sérieuse, personne ne nous entendait, heureusement, mais la semaine prochaine Victor Hugo aura de rudes défenseurs.

— Tant mieux ! la victoire n'en sera que plus éclatante, et j'ai hâte d'acclamer un verdict favorable à notre belle cause, comme le dernier mot du fameux procès qui aura lieu bientôt sur notre beau fleuve. Qui choisirons-nous pour juge ?

— La nuit portera conseil, mais il se fait tard, nous avons laissé loin de nous l'embouchure du Saint-Maurice, et notre cité n'apparaît plus dans le lointain, que comme une masse sombre parsemée de points lumineux aux allures tremblotantes, il est temps de revenir au rivage. Dirige l'esquif, tandis que je vais saisir les rames et remonter le courant :

Tout se tait dans la nature
Sous ce beau ciel étoilé ;
De la brise qui murmure,
Glisse le souffle embaumé :

Chante, chante ma douce amie
Vers l'étoile aux cheveux d'or,
De ta voix souple et bénie
Que le soupir monte encor !

— Oui, chantons. Préfères-tu une romance ou bien une barcarolle.

— Une barcarolle conviendrait mieux. Celle de Gustave Lemoine, par exemple. Elle me rappelle de si doux souvenirs !

Ne rame plus la belle batelière,
Ne rame plus en chantant sur le Rhin :
Le feu du ciel a brûlé ta chaumière,
Tout a péri, ton malheur est certain.
Et pourquoi donc me désoler
Si mon fiancé m'est fidèle ;
L'amour saura me consoler
Et pauvre en serais-je moins belle?
Tant que le ciel bénira tes amours
Rame Mina, rame, rame toujours.

***

Le fleuve dort, nul souffle ne vient rider sa surface polie et l'étoile qui scintille se mire dans un vaste miroir ; un calme profond règne partout, on pourrait entendre une hirondelle effleu-

rer l'onde de son blanc duvet, mais bientôt une suave mélodie s'élève au loin sur les eaux, c'est une voix douce et mélodieuse, la voix de la sœur des rossignols, redisant en accents attendris :

Ne rame plus la belle batelière
Ne rame plus, ce n'est pas tout encor :
Car en voulant préserver ta chaumière,
Ton fiancé, Franz, le chasseur est mort.
Mais cette fois, frappée au cœur
Sans dire un mot, la pauvre fille
Pâle, tomba comme une fleur,
Comme une fleur sous la faucille,

Puis une voix mâle s'unit à la voix douce, et l'on croit entendre le *grand combiné* des artistes, la grâce et la force se réunissant comme dans le final de *Lucrezia Borgia*, pour répéter à l'unisson le refrain de la barcarolle :

Puisque le ciel t'a ravi tes amours
Pauvre Mina, qu'il prenne aussi tes jours !

C'est l'esquif d'Armand et de Graziella qui revient au port en traçant sur le Saint-Laurent, un sillon lumineux. Le tournoi poétique avait eu un heureux dénouement, puisque le disciple de Victor

Hugo et l'amante de Lamartine revenaient de la lutte en chantant avec un ensemble aussi ravissant. Quelques coups de rames les séparent encore de la rive, le dernier couplet se fait entendre :

Reviens à toi, la belle batelière
Reviens à toi, ton malheur n'est pas grand :
Je t'ai trompée... auprès de ta chaumière,
Franz, le chasseur est là-bas qui t'attend.
Mais, à ces mots, la pauvre enfant,
Qui tout à l'heure semblait morte
Sur ses deux pieds, très lestement
Se releva joyeuse et forte.
Puisque le ciel t'a gardé tes amours,
Pauvre Mina, rame en chantant toujours !

Et la nacelle s'échoue sur le sable. Le frère et la sœur sautent sur le rivage, puis bras dessus bras dessous, causant plus bas, ils s'engagèrent dans un sentier disparaissant sous un bocage de saules. Le fleuve un instant ému par le bruit des rames s'assoupit de nouveau, les lumières s'éteignirent, le calme se rétablit et l'ange du sommeil, couvrant de son aile silencieuse la

nature qui s'endormait, vint bercer son repos en murmurant ces accents du poète :

Dormez les champs ! dormez les fleurs, dormez les tombes!
Toits, murs, seuils de maisons, pierres de catacombes !
Feuilles au fond des bois ; plumes au fond des nids,
Dormez, dormez brins d'herbe et dormez infinis ! . .
Dormez, vous qui saignez ! dormez, vous qui pleurez !
Douleurs, douleurs, douleurs, fermez vos yeux sacrés !
Tout est religion et rien n'est imposture.
Que sur toute existence et toute créature,
Vivant du souffle humain, ou du souffle animal
Debout au seuil du bien, croulant au seuil du mal,
La vaste paix des cieux de toute part descende ! .....

1885.

# POISSON D'AVRIL EN COLÈRE

Il est tout rouge de colère, le petit Poisson d'Avril : ses nageoires s'agitent, sa queue frétille, ses yeux sont fulgurants.

Qu'a-t-il donc ?

Qui lui échauffe la bile ?

N'est-il plus le messager mignon des amoureuses missives ?

Lui a-t-on ravi son nid de blanches dentelles, son minuscule palais de vélin où les roses d'or se marient aux feuilles vertes ?

Nullement.

Ce qui l'irrite, ce qui monte sa petite tête de poisson : c'est sa dignité méconnue, son honneur outragé.

Qu'on l'appelle malin, sournois, moqueur, il

ne s'en plaint pas, mais ce qu'il n'aime point, ce sont les yeux... les gros yeux, et surtout le qualificatif... impudent !

Depuis longtemps, il accomplissait sa tâche gaîment, portant à celle-ci un mot tendre, à celle-là un baiser doucereux. Partout on l'accueillait avec joie, avec bonheur ; des mains veloutées caressaient sa petite tête, et des lèvres roses se permettaient même (les imprudentes !) d'effleurer ses écailles dorées.

Comme il était content alors, comme son petit cœur de poisson jubilait.

Mais un jour, la félicité ici-bas est de courte durée, chargé d'une mission délicate—il le croyait du moins—il attendait, dans un boudoir aristocratique, le retour d'une jeune beauté dont il prisait beaucoup, paraît-il, les caresses annuelles.

L'absence est le plus grand des maux, dit le grand fabuliste. Poisson d'Avril le savait bien, mais il s'en moquait comme des neiges d'antan.

Tromper l'ennui d'une longue attente, bah ! pour lui, c'était l'A b c de la facilité : il avait

tant de tours dans son bissac : quelques réflexions sentimentales, un voyage imaginaire au pays des rêves et des châteaux en Espagne, un monologue fantaisiste, il ne lui fallait rien de plus pour vaincre l'ennui en combat singulier.

Ayant le choix des armes, il opta pour le monologue, et le voilà monologuant à bride abattue sur son coussin, au grand ébahissement d'un superbe matou, qui ronronnait tout près, sur une causeuse, ne sachant trop s'il devait ou rire dans sa barbe ou... croquer sommairement l'importun.

—Est-elle toujours la même, disait Poisson d'Avril, en songeant à la belle en promenade, est-elle aussi charmante qu'autrefois? Comme elle était ravissante l'an dernier; que son sourire était aimable, engageant!

Et mademoiselle retardant, notre héros poursuivait son monologue :

—Comme ma visite va lui être agréable! Il me semble la voir rieuse et pimpante. Ah! si ma liberté n'était pas aussi éphémère, je vien-

drais souvent, bien souvent, me cacher dans la gaze légère de ses blancs rideaux. Mais hélas ! Poisson d'Avril je suis né, et Poisson d'Avril je dois mourir. Mon règne, comme celui des insectes d'un jour, sur l'Hypanis, dont parle Aristote, commence avec l'aurore pourpre et finit avec le crépuscule du premier avril. Et je disparais. Où ? Nul ne le sait. On me donne pour demeure : un nuage rose sur le ciel bleu, un castel de mousse dans un vallon solitaire, une villa mystérieuse, que protègent les roseaux flexibles d'un filet d'argent. Ma retraite, curieux et... curieuses ? C'est mon secret. Cependant, si j'osais dire... Pas encore, j'entends des pas effacés, un frou-frou de soie bouffante, c'est elle... taisons-nous ! A l'an prochain les confidences.

Poisson d'Avril ne se trompait pas. C'était bien son adorée, avec sa taille élégante et aérienne, ses lèvres cerise, ses joues satinées, ses yeux d'un bleu de pervenche, son opulente chevelure ondulant en volutes gracieuses et blondes, ses petits pieds flottant en liberté dans des

pantoufles brodées ; c'était bien sa voix harmonieuse et douce qui se fit entendre quand, apercevant l'imperceptible visiteur, la jeune coquette l'enveloppa d'un sourire et lui dit :

—Mignon, que m'apportes-tu ?

Tout joyeux, Poisson d'Avril lui présenta son message. Elle le reçut avec empressement, et notre facteur improvisé, modeste, les yeux baissés, rêvait déjà une tendre caresse, mais, contre son attente, le baiser si vivement souhaité se fit attendre et bien longtemps. Enfin, n'y tenant plus, il osa lever les yeux sur sa jolie blondine... O cruelle déception ! ô inconstance des choses humaines ! il vit un front.... rembruni, un minois... courroucé, il entendit une voix aigre proférer le mot fatal... impudent !

Ce fut un coup de foudre pour Poisson d'Avril ; il ne voulut pas en entendre davantage. Il s'esquiva au plus vite, tout confus, tout honteux de sa déconvenue et vouant aux gémonies l'auteur du malicieux message.

S'il avait été indiscret comme certains facteurs

de cartes postales, s'il avait osé jeter les yeux, un instant, sur les lignes qu'on lui avait confiées, jamais il n'aurait présenté à sa bien-aimée une semblable missive, mais il est discret, trop discret peut-être, le gentil poisson, pour les billets doux que protègent ses nageoires rosées.

Et voilà pourquoi, maintenant, il fait grand bruit, grand tapage, dans sa retraite mystérieuse, en songeant plus que jamais à sa mésaventure de l'an dernier.

Ah ! s'il avait la dent du requin, le dard de l'espadon, les batteries électriques de la torpille, comme il ferait passer un mauvais quart-d'heure à ceux qui l'ont rendu complice inconscient de leur rancune, mais il n'a rien pour se venger, si ce n'est sa ferme résolution de rester coi, désormais, le premier avril :

—Non, je n'irai plus. C'est fini ! s'écrie-t-il avec la conviction d'un amant évincé.

Espérons qu'il reviendra bientôt à de meilleurs sentiments, et que nos boudoirs parfumés verront encore le petit Poisson d'Avril. Gardons-

nous bien toutefois, de lui confier, cette année, des quatrains indélicats, des sonnets médisants, de nature à lui attirer de nouveau la colère des minois féminins. Petit poisson n'entend plus raillerie, là-dessus, et si on lui fait encore des niches, malheur à nous, car, dans notre siècle de dynamite, tout est à craindre, même la colère d'un... Poisson d'Avril !

1886.

# LE RÊVE D'EVA

L'horizon est pourpre. La brise du soir fait onduler légèrement les brins d'herbe du vert talus qui encadre le petit lac du parc St-Louis. Dans les allées aux cailloux bleus, bambins et fillettes en costumes blancs et roses, lancent vers l'azur rembruni leurs trilles enfantins.

Assises sur un banc, sous la feuillée sombre, deux jeunes filles, rieuses et adorables, causent en admirant le gracieux paysage qui déroule à leurs yeux ravis, ses fraîches teintes et ses contours harmonieux.

—Quel délicieux séjour, Eva, dit l'une d'elles, quel ensemble pittoresque de fleurs et d'onde, de pelouses et de résidences aristocratiques, de ville et de campagne. On ne saurait se lasser

d'admirer ce petit lac, ces vertes figurines environnées d'une auréole brumeuse, et cette plante aquatique artificielle, aux larges feuilles, dont la fleur épanche sans cesse des perles liquides. Ah! si j'étais artiste !... quels ravissants croquis je trouverais ici pour enrichir mes cartons.

—En effet, Alice, est-il rien de plus attrayant, que cette série de superbes demeures qui découpent sur l'horizon, leurs élégantes tourelles et leurs toits inclinés, bordés de dentelles aux nuances bleues, brunes et dorées. Mon choix est fait. C'est là, dans une de ces riantes villas, que je viendrai bientôt cacher mon petit nid. Quoi de plus coquet, de plus gentil, de plus en harmonie avec la saison de la lune de miel, qu'une retraite où l'on entend, le matin: le chant de l'oiseau, le murmure de l'onde et le léger bruit de ces gouttelettes qui tombent en gerbes dans un miroir limpide. Il semble que je pourrais me croire ici, dans ce pays merveilleux qu'a chanté Jules Barbier:

Le pays des fruits d'or et des roses vermeilles :
Où la brise est plus douce et l'oiseau plus léger,

Où dans toute saison butinent les abeilles
Où rayonne et sourit, comme un bienfait de Dieu,
Un éternel printemps sous un ciel toujours bleu...

C'est là, c'est là que je voudrais vivre
Aimer, aimer et mourir
C'est là que je voudrais vivre
C'est là, oui c'est là !

—Comme tu es sentimentale, ce soir, Eva ! aurais-tu par hasard rêvé à ton *mignon*, la nuit dernière ?

—Pas de calembourgs, je te prie. Cela pourrait effaroucher ce moineau qui sautille tout près de nous, sur le gazon, et lui donner une bien pauvre idée de notre esprit.

— Soit ! mais comment peux-tu improviser pour tes amours, en plein Montréal, un petit coin de terre où fleurira l'oranger, où les fruits seront d'or et où les abeilles butineront dans toutes les saisons. Une fée d'antan aurait-elle par mégarde oublié sa baguette merveilleuse dans ta petite main de velours.

— Ah ! Alice, je vois que tu ne connais point l'amour avec ses horizons vermeils, ses brûlants

rayons, ses lumineuses conceptions et ses enthousiasmes effrénés. Tu ne lis donc pas les poètes! Si tu entendais vibrer une seule fois les cordes amoureuses de leur lyre, tu verrais, qu'aux flèches d'or de Cupidon, rien n'est impossible. D'ailleurs, n'est-ce pas un de ces bardes convaincus qui répétait encore l'an dernier, par un ciel gris d'automne et par une bise glaciale :

N'avons-nous pas un coin de terre,
Où le soleil reluit toujours
Pour y couler dans le mystère,
Les folles heures des amours !

— La lyre de ce poète n'a pas dû frémir bien longtemps sur ce ton-là, et je serais curieuse de savoir s'il a trouvé; l'hiver dernier, beaucoup de fleurs d'oranger dans les bancs de neige du parc, et beaucoup de rayons ensoleillés dans un coin de terre où les pelouses frileuses cachaient leur verdure sous un manteau d'hermine.

— Plus bas, Alice, il pourrait nous entendre. Ne le vois-tu pas derrière ce rideau de feuillage, faisant la causerie avec une aimable brunette :

c'est bon signe, le soleil reluit toujours sur son coin de terre. Mais le temps est précieux, ne le perdons pas en vain à effleurer un sujet qui a fait naître des volumes et des volumes, tant en prose qu'en poésie, et qui reste toujours inépuisable. Tu avais presque deviné la vérité tout à l'heure en disant que j'avais rêvé à mon *mignon*. J'ai rêvé, je l'avoue, mais dans mon rêve il s'agissait de quelqu'un que je ne connais pas encore et dont je ferai bientôt la connaissance.

— Prends garde, les rêves sont souvent mensongers, et je crains bien....

— Voyons, charmante sceptique, oublie un peu tes préjugés, et ne jette pas ainsi, mon rêve aux orties, sans le connaître.

— Ah! tu veux me le raconter. Mille pardons alors, j'écoute. Tu verras comme je suis sage.

— C'était le soir. J'étais dans une vaste salle brillamment illuminée, où les verdures se mariaient aux fleurettes, les banderolles écussonnées aux choux de rubans de la voûte, pour former des arceaux grandioses, vrais fouillis de feuillages et

de draperies aux teintes pourpres et orange. Des flots d'harmonie remplissaient l'enceinte et un orchestre bien dirigé exécutait aux applaudissements de l'assistance, des fantaisies des meilleurs maîtres.... Les demoiselles étaient toutes jolies et les messieurs tous charmants. Personne ne médisait du prochain. Rose ne critiquait point les rubans de Lisette et Lisette ne critiquait point les falbalas de Rose. Toutes les demoiselles étaient également ravissantes dans leur costume d'hospitalières. Point de jalousie, par conséquent.

— Mais, ce sont-là, des réminiscences de la Kermesse que tu évoques !

— Pas tout à fait, car le seul amour permis dans l'air parfumé que nous respirions était celui de la charité. Si les jeunes messieurs lorgnaient un peu les demoiselles : hirondelles récemment envolées des charmilles du couvent, c'était par admiration pour leur dévouement en faveur d'une œuvre des plus recommandables, et pour l'habileté avec laquelle elles servaient une glace, des gâteaux ou une soupe aux huîtres. Si

les demoiselles, de leur côté, faisaient les doux yeux aux jeunes messieurs, c'était parce que ces derniers ne connaissaient d'autre galanterie que celle de combler leurs petites mains rosées, de jolies pièces blanches au son et à l'éclat métallique. On n'y voyait rien au-delà. C'était donc un bazar modèle, l'idéal des bazars que celui de la cathédrale.

— Ah, il s'agissait d'un bazar en faveur de la cathédrale. Celui qui aura lieu prochainement, je suppose.

— Précisément. J'oubliais de te dire qu'à la fin du premier acte—car mon rêve est un petit drame en trois actes—j'avais fait mes plus beaux yeux de velours à un jeune homme brun. Il ne m'avait pourtant point avoué une tendre passion, mais il avait été si généreux en me comblant de billets de banque, durant le bazar, que je ne pouvais lui exprimer autrement ma reconnaissance. Il voulait, disait-il, ériger à lui seul, dans la cathédrale, un autel latéral pour y conduire sa fiancée, à l'heure de l'hyménée. J'au-

rais voulu connaître le nom de la future, mais les lumières s'éteignirent, le décor changea et je me trouvai seule à ma fenêtre, relisant, rêveuse, une berceuse de Lamartine. Soudain, j'entendis une voix d'une suavité incomparable s'élever au dehors, à travers la feuillée :

Jeune fille, ouvre ta fenêtre,
C'est l'amour qui bat le rappel ;
Jeune fille, ouvre ta fenêtre
C'est l'amour, c'est l'amour qui bat le rappel !

J'ouvris, et un petit ange, aux ailes diaphanes, laissa glisser sur mon volume un anneau d'or et un petit billet doux : *Eva prépare ta couronne, ton voile et ta robe blanche, au sanctuaire je t'attends.* Et la signature était celle du monsieur dont j'avais admiré la générosité au bazar ; j'avais enfin le mot de l'énigme, je connaissais maintenant sa bien-aimée. C'est le deuxième acte.

—Le plus romanesque, sans doute.

—Peut-être, mais pourquoi te rappeler les scènes sentimentales du troisième, qu'il me suffise

de te dire que les autels du temple divin étaient parés de guirlandes, de fleurs, et de riches candélabres ; que des tapis moelleux s'étendaient de la rue jusqu'au sanctuaire ; que l'orgue lançait vers les sveltes arceaux de l'église ses puissants accords ; que des chants harmonieux célébraient enfin l'hymen de ton Eva avec... je te dirai son nom après le bazar. En attendant que dis-tu de mon rêve ? pouvait-il être plus rose ? le crois-tu toujours irréalisable ?

—Je n'oserais dire non. Un conseil, cependant, chère amie, avant de quitter ce verdoyant berceau. En suivant fidèlement les grandes lignes de ton rêve, garde-toi bien Eva, de profaner ton costume d'hospitalière, et, en le portant, ne regrette pas les chaînes d'or, les pierreries, la soie, les dentelles, en un mot tout le vain étalage des grandes soirées. Leur absence ne saurait que te faire briller davantage. A cette condition seule, ton rêve se réalisera, comme tous les rêves roses en trois actes qui troubleront le sommeil de nos compagnes, d'ici au grand

événement, et qui leur rappelleront un jeune homme brun ou blond, un anneau de fiançailles et un sanctuaire paré de fleurs. La charité n'est pas une vertu ingrate, et elle ne permettra pas que ses filles les plus dévouées soient malheureuses et soupirent trop longtemps après l'objet... inutile d'en dire davantage, ton cœur doit comprendre le reste.

Et ce disant, Cécile la philosophe et Eva la rêveuse, voyant l'ombre voiler leur paysage chéri, quittèrent leur berceau de feuillage et disparurent dans une avenue ombreuse, laissant la brise du soir répéter aux échos du petit lac, ce quatrain mystérieux :

En cultivant la charité :
Jeunes filles,
Si gentilles
Vous cueillez la félicité !

1886.

# MONSIEUR BOUQUET

Irons-nous au théâtre ou au bazar? Serons-nous frivoles ou charitables ?

> Il est très gênant, quelquefois,
> D'avoir l'embarras du choix.

Mais ici la gêne doit disparaître, et l'embarras n'être plus qu'un vain mot. Entre l'actrice qui promène sa suffisance sur la scène et la jeune fille modeste et charmante, qui sacrifie ses loisirs et les charmes du foyer pour les fatigues d'un bazar d'un mois, il y a tout un océan. Aussi cette dernière doit-elle cueillir tous nos suffrages.

Eh bien, il y a encore des esprits assez légers pour accorder une préférence intempestive à l'actrice.

Oscar Bouquet appartenait à cette catégorie, s'il devint plus sage par la suite, et oublia le théâtre pour le bazar, il devait en remercier son nez grec. On méprise souvent cet appendice ambitieux qui, chez certains politiciens, est toujours au vent, mais il a bien plus de tact qu'on ne le croit généralement, et il n'est que juste, messieurs :

...qu'il partage
Les éloges que vous donnez ;
Que serait le plus beau visage
Si l'on n'y voyait pas de nez ?

Oscar Bouquet venait donc de poser, pour la dernière fois, devant son miroir. D'un coup de peigne, il avait mis la dernière touche à une raie fillette des plus artistiques, puis s'étant bien assuré, par une série d'oscillations et de pirouettes familières aux muscadins, que son monocle, son mouchoir de soie et son petit bouquet de géraniums étaient bien en vue, il avait franchi gravement le seuil de son logis, faisant un élégant moulinet avec sa badine de roseau et

exaltant en lui-même la supériorité, comme lieu d'amusement, du théâtre sur les bazars.

— Oui, se disait-il, c'est bien décidé. Je vais au théâtre. C'est bien plus économique que ce méchant bazar. Pour cinquante centins, du moins, au théâtre on s'amuse, et l'on n'a pas à redouter le lendemain les grimaces de son tailleur. Je ne suis point du calibre de Pietro, (1) moi, pour oublier mes créanciers devant un sourire de fillette. Qu'a-t-on pour cinquante centins au bazar? Un remercîment banal, un rire ébauché et c'est tout. Belle consolation, vraiment. Si une piastre suffisait encore, mais non! Seule, elle s'ennuie, il lui faut une compagne, puis la bisbille éclatant, il en faut une troisième pour faire cesser les hostilités, puis une quatrième pour protéger la plus faible et ainsi de suite jusqu'à la ruine complète d'un gentilhomme correct et désintéressé. C'est la comédie des prunes qui se répète, ni plus ni

(1) Nom d'un chroniqueur du *Bazar*.

moins, et je la connais trop pour donner dans le panneau.

Il est d'une probité rare, n'est-ce pas, ce monsieur Bouquet. Il aime ses créanciers, et pour les satisfaire, il poussera l'héroïsme jusqu'à oublier les frais minois du bazar !

Don Quichotte est enfoncé, les moulins à vent sont vaincus. Mais hélas ! Achille était vulnérable au talon et Oscar Bouquet à son appendice... nasal ! Ses oreilles étaient bien en sécurité, ses yeux noirs aussi ; il lui était donc inutile de s'attacher au siège du premier véhicule venu, pour passer devant la cathédrale, tout comme certain héros de l'âge mythologique se faisait attacher au mât de son navire, pour échapper au chant fatal des Sirènes, mais il avait oublié son nez... son nez aristocratique, qui ne flairait que les émanations les plus exquises et les plus aromatiques, son nez qui ne pût résister aux émanations parfumées qui s'échappaient par les ouvertures de la grande cathédrale : parfums de mets savoureux, parfums de fruits vermeils, parfums

de roses épanouies, parfums de ramilles de sapins.

Que lui faisaient, à lui, les œillades et les riches toilettes des belles des fauteuils d'orchestre, les périodes amoureuses d'un Roméo et d'une Juliette, ou leurs baisers à l'ombre des feuillées factices de la scène? Il n'y voyait rien, n'y entendait goutte et ne sentait que trop les particules de l'air réchauffé de la salle du théâtre. Il se moquait bien d'Oscar et de ses créanciers. Étant à l'avant-garde, il savait bien que ce dernier le suivrait bon gré, mal gré. En vain Oscar supplia-t-il son nez d'être raisonnable, d'avoir pitié de ses résolutions et surtout de ses écus, ce dernier fut inflexible, et notre héros dut le suivre dans la vaste cathédrale. Mais ici, une surprise des plus agréables l'attendait. L'aventure tient tellement du roman et semble si invraisemblable pour être vraie, que je vous la donnerais en mille, vous ne devineriez rien. Un débiteur !.... oui, un débiteur repentant qu'Oscar n'espérait plus revoir, et qui vint lui remettre poliment, en belles

pièces luisantes, le plein montant d'une créance considérée perdue !

Oscar fut si touché de cette merveilleuse restitution, qu'il se crut en dette avec le bazar, et se décida à recevoir les hommages des nombreuses jeunes filles en robe noire, à coiffe blanche et à brassard aux couleurs épiscopales, qui portaient celle-ci une brioche, celle-là un coussin et cette autre un volume.

—Ah, monsieur Bouquet, dit une jolie blonde portant une poupée, c'est la Providence qui vous amène à ce bazar. Vous cherchiez une compagne, en voici une. Prenez un coup sur ma blondinette, et vous verrez bientôt votre demeure embellie, égayée, parfumée.

—Mais mademoiselle, que vais-je faire avec une poupée qui ne sait ni parler ni marcher, et qu'on dirait importée de la ville de Lilliput? J'avais rêvé une autre compagne que celle-là.

—C'est celle qui vous est destinée, vous dis-je, voyez comme elle vous aime déjà. Ses yeux sont tout brillants d'amour, ses lèvres semblent

murmurer de douces choses et ses joues ont la teinte rougissante d'une fiancée. Ne craignez rien, monsieur Bouquet, prenez un coup sur cette poupée et vous serez surpris de la métamorphose, l'amour que vous éprouvez déjà pour elle, suffira pour la faire *vivre et grandir*.

Et Oscar, presque convaincu, de s'inscrire sur le livret traditionnel en n'oubliant point toutefois sa spirituelle interlocutrice et la poupée... amoureuse.

Il serait trop long d'énumérer les escarmouches dont Oscar fut par la suite l'objet, soit pour des albums, pour des bannières peluche brodées avec chenille, pour des pelottes bleu pâle et des bonnets de satin rose.

Il croyait avoir enfin payé tribut à toutes les exigences, à tous les caprices, mais il avait oublié les bouquetières qui l'assaillirent comme un essaim d'abeilles, et firent pleuvoir sur lui tant de petits bouquets, que son habit en était tout émaillé, et qu'il en avait même à foison jusque sur son digne couvre-chef ; bref, on aurait dit un bouquet vivant !

Cela coûta à Oscar bien des quinze centins, mais aussi, que d'honneurs cela lui valut, et comme il pouvait répéter avec raison, après Sedaine :

Dans ce cercle nombreux, de bonne compagnie,
Quels honneurs je reçus ! quels égards ! quel accueil !

Les demoiselles et les dames sur son passage, lui faisaient leurs plus aimables sourires et leurs plus gracieuses révérences. Il était choyé, dorloté, caressé. C'était monsieur Bouquet par ici, et monsieur Bouquet par là. On vantait sa générosité, sa bonne mine, son esprit. On murmurait sur tous les tons qu'il était vraiment le *bouquet* de la soirée, et Oscar, on ne peut plus flatté, de multiplier ses bons mots, ses spirituelles réparties :

Et chacun riait,
Et chacun disait :
Ah ! ce m'sieu Bouquet
Dieu ! qu'il est coquet,
Et bien fin sera
Qui l'attrappera
Bien malin sera
Qui l'attrappera !

Oscar était bel et bien converti. Aussi, en sortant triomphalement du bazar, répétait-il à qui voulait l'entendre.

" Mes amis, ne craignez rien, allez au bazar, non pas seulement un soir, mais tous les soirs. N'avez-vous que cinquante centins entrez quand même, et vous m'en direz des nouvelles. Qui sait si vous ne pourrez pas, comme moi, conserver votre écu et obtenir l'insigne honneur d'être l'un des *bouquets* du grand bazar de la cathédrale Saint-Pierre, honneur que je ne voudrais pas échanger pour mille billets d'admission aux meilleurs opéras. Décidément, et je m'empresse de le reconnaître, on s'amuse plus au bazar qu'au théâtre, et pour le moment, il vaut mieux être charitable que frivole !

1886.

# CHRONIQUE

Paysage d'octobre.—Au bazar nous n'irons plus.—Deux monuments.—Prose de décadents.

Un grand artiste contemplait un jour son œuvre. C'était un paysage. Il venait d'y mettre la dernière touche, le coloris de la perfection.

Quel nom allait il lui donner ?

Sur sa toile, des bouleaux et des érables entrelaçaient leurs ramures ; une nuée de feuilles jaunissantes suivaient le souffle capricieux de la bise ; de rares fleurs inclinaient vers le sol leurs corolles flétries, et semblaient regretter les baisers du papillon noir et de l'abeille au corselet rayé. Des nids délaissés se balançaient dans l'espace, sous les clairs arceaux du bois, et, dans le lointain, fuyant vers les horizons bleus, dispa-

raissait la dernière hirondelle. Seul, un petit ange aux ailes diamantées, à l'œil mutin, faisait contraste avec le décor assombri qui l'environnait, et s'amusait gaiement à enjoliver les bords mousseux d'un limpide ruisseau, de paillettes cristallines et de trèfles de givre.

Une telle scène suffirait, aujourd'hui, pour nous rappeler l'automne, mais alors il n'y avait point d'automne ni d'hiver ; toute l'année n'était qu'un printemps continuel ; les rosiers n'avaient point d'épines, les blanches roses s'épanouissaient sans cesse, et le rossignol gazouillait tout le jour.

Dans un jardin rempli de violettes, de magnolias, de jasmins et de buissons odorants, s'élevait un palais de verdure formé de branches de lauriers et de myrtes entrelacées. Ce palais avait été construit par le grand artiste pour deux de ses enfants qu'il chérissait beaucoup, mais ces derniers eurent un jour le malheur d'offenser gravement leur bienfaiteur. Il dut les éloigner avec regret de leur délicieux séjour, et leur faire expier leur désobéissance en commençant à pein-

dre pour eux, une série de tableaux, destinés à leur rappeler jusqu'à la fin des temps, quel était le pays de leur exil et quel sort les y attendait.

Le tableau qu'il venait d'achever était son dixième, il avait donné au neuvième le nom de " Paysage de septembre," et il hésitait entre les noms " d'octobre " et de " décembre " pour le nouveau. Enfin il se décida et sa sentence fut irrévocable :

— En décembre, dit-il, il n'y aura pas une feuille, pas une fleur, pas un brin d'herbe, mais partout dans les bois : des colonnes d'albâtre et des rameaux pliant sous des grappes de givre ; dans les vallons : des tapis aux blancheurs d'opale, et, suspendues aux corniches des toits : des dentelles aux reflets nacrés et des colonnettes de cristaux. Mon dernier paysage n'est pas assez froid pour décembre, inscrivons donc sans crainte, au bas de cette toile : " Paysage d'octobre " afin que le mortel ne puisse jamais l'oublier.

Le grand artiste, c'était Dieu ; sa toile : la grande nature qui nous environne ; les deux

exilés à qui le paysage était destiné s'appelaient Adam et Eve, et voilà comment, depuis cette époque, quand la feuille tombe, quand la fleur se flétrit, quand le ciel est pommelé de nuages gris et que l'hirondelle disparaît à l'horizon, nous répétons après le grand paysagiste : " Voilà le paysage d'octobre ! "

***

Au bazar nous n'irons plus !

Telle est l'exclamation désolée, que poussèrent, un soir, quatre amis des Muses, dans leur cabinet de bohême, en voulant monter Pégase pour capturer en collaboration, une poésie quelconque sur la fin du grand bazar de la cathédrale Saint-Pierre.

Leur chasse à la rime fut-elle heureuse ?

Ecoutez, et vous en jugerez par vous-même, car en voilà déjà un qui monte sur une chaise boiteuse — tribune très économique — tout joyeux, tout fier de pouvoir vous répéter son petit boniment inoffensif :

Sous la coupole de Saint-Pierre,
Nuls chants, nuls murmures confus ;
La vaste enceinte est solitaire,
Au bazar nous n'irons plus !

Une petite observation, en passant. A lire ce quatrain, on ne dirait pas que l'auteur s'y peint en nature. Il semble qu'il n'y a rien de commun entre son modeste personnage et un temple désert. Eh bien, il y a en lui les aspirations d'un... maître de chapelle ! Il n'ira plus au bazar. Pourquoi ? Est-ce parce qu'il est fini. Nullement. S'il n'y va plus, c'est qu'il n'y a plus de *chants*, et plus personne dans la vaste enceinte pour admirer les *murmures confus* d'un chœur qui ne sait obéir à la baguette. Amenez-le à l'écart, dans un vallon *solitaire*, et là, murmurez bien bas à son oreille, qu'une place de maître de chapelle l'attend *sous la coupole de Saint-Pierre*, et vous le verrez changer de refrain.

Mais laissons le deuxième poète lui succéder et déclamer sa période :

Plus de dîners, de gais convives,
De rôts, ni de poulets dodus,

Les dames ne sont plus captives
Au bazar nous n'irons plus !

Si celui-là n'est pas gourmand, la gourmandise n'est plus un des sept péchés capitaux. Il aime les *rôts* et les *poulets dodus*, pas les dindons, par exemple. C'est bien trop sec, et par trop vieux. Calino, l'instituteur, ne lui a-t-il pas appris, d'ailleurs, en son jeune temps, que :

Didon dîna, dit-on, de deux dodus dindons ?

Un mets des siècles mythologiques, pouah ! cela doit être indigeste, et savoureux comme un schiste des Laurentides.

Ah j'oubliais... une des grandes raisons pour lesquelles le rimeur numéro 2 n'ira plus au bazar :

Les dames ne sont plus captives !

Comment, les dames étaient en captivité au bazar ! Cela devait être un tour ou une vengeance de vieux garçon. Voulant à tout prix visiter le bazar sans payer son écot, il aurait eu la sage précaution de faire lier toutes les dames,

dans un petit coin, avec une chaîne de soie, afin de laisser le passage libre au plus vertueux des humains. Et les maris qui étaient là l'ont laissé faire ? et l'on a toléré ce sot caprice en plein dix-neuvième siècle ? Ami lecteur, sortez de là, si vous pouvez, pour moi, j'y perds mon latin, et j'ai hâte de voir la binette du troisième rimeur :

Adieu ! bouquets, coussins, poupées,
Albums, sachets, petits Jésus ;
Chroniqueurs, laissez vos épées,
Au bazar nous n'irons plus !

En voici un qui aime les petits bouquets, les coussins, les poupées aux yeux d'azur, et il n'y en a plus au bazar, n'est-ce pas malheureux ? Cependant je ne puis comprendre encore, comment celui qui chérit tant le parfum de la fleur, le moelleux du duvet aux heures d'indolence, le jouet de la fillette, se décide si prestement à leur dire *adieu* pour toujours, quand il y a encore tant de coussins dans nos boudoirs, et tant de poupées dans les vitrines de nos marchands de fantaisie. Il est aussi un certain vers qui m'a mis tout rêveur.

J'avais cru, jusqu'ici, que les chroniqueurs n'étaient pas dangereux ; qu'avec une plume d'oie, ils ne pouvaient pas faire grand mal, mais il paraît que je suis dans l'erreur, et, comme le disent les fils d'Albion : *I must apologize*, car deux chroniqueurs n'ont-ils pas osé croiser l'épée, et donner le spectacle d'un duel homicide, en plein bazar ! (1)

Voilà pourquoi notre rimeur les craint encore, et s'écrie tout effaré :

Chroniqueurs, laissez vos épées !

Il est bien temps, maintenant que le sang a été répandu, de leur donner des leçons d'humanité. S'il avait empêché le duel au moins, s'il avait détourné les armes des combattants ; empêcher le duel ! détourner des épées étincelantes ! pour qui le prenez-vous donc ? Il est bien

(1) Allusion à la joute courtoise de J. D. et de Piétro, à propos d'une boite à ouvrage. Voir le *Bazar*, pages 192, 225, 239 et 275.

trop peureux pour cela. Un homme qui fréquente assidûment : *bouquets*, *coussins*, *poupées*, n'est pas très fort à l'arme blanche, et, s'il s'avise d'essayer le carquois, et de lancer une flèche, c'est d'une main tremblante, et avec la ferme conviction que les chroniqueurs auront bientôt vécu, et qu'ils expireront avec le trentième numéro du *Bazar*.

Le quatrième rimeur était déjà à son poste, lorsque la tribune improvisée s'affaissa avant qu'il eût commencé à roucouler la dernière strophe, et la répétition, faute de tréteaux, fut ajournée *sine die*. C'est bien dommage. Ils étaient si amusants, ces rimeurs, et j'entrevoyais déjà la quatrième strophe, sous une auréole si rose. Enfin, puisqu'ils ne peuvent plus nous recréer, il faut bien en prendre notre parti, et revenir au sérieux :

> Muse, changeons de style et quittons la satire,
> C'est un méchant métier que celui de médire !...

***

Plaisanterie à part, le grand bazar de la ca-

thédrale Saint-Pierre, à Montréal, est bel et bien terminé. C'est un des grands événements du mois dernier dans notre cité. (1) On en parle encore, et on en parlera longtemps.

Peut-il en être autrement, quand nous avons toujours sous les yeux, deux monuments destinés à transmettre, d'âge en âge, le souvenir de l'élan charitable de tous les fidèles d'un diocèse, deux monuments impérissables : l'un en pierre, aux énormes assises, au vaste portique et au dôme sublime : œuvre de l'ouvrier, et qui s'appelle la cathédrale Saint-Pierre ; l'autre, élégamment relié, aux pages enluminées, plus mignon, plus léger, répandu par tout le Canada, et même sur les plages de la vieille France : œuvre du penseur, qui lui a donné un joli nom : *Le Bazar.*

Combien de jaloux n'a-t-il pas fait ce petit journal, jeune en âge, mais aussi vieux par la valeur de ses essais littéraires et historiques, que

(1) Ce bazar commencé le 2 septembre 1886, se termina officiellement le 12 octobre suivant.

bien d'autres grandes revues que je connais, et même, plus savant que ces dernières, qui ne parlent qu'une langue, tandis que cet imberbe, né d'hier, nous a entretenu en français, en anglais, en espagnol, en italien, en iroquois, en algonquin, et même en grec, la vieille langue d'Homère. Son succès, d'ailleurs, ne pouvait être douteux quand on voyait figurer au bas de ses pages remarquables, les noms d'écrivains aussi connus que: Mgr Raymond, MM. les abbés Emard, Proulx, Bruchési, Archambault, l'honorable P. J. O. Chauveau, MM. Sulte, Legendre, Bellemare, Prud'homme, Desrosiers, Mignault, Marceau et autres.

***

Terminons par une perle... *décadente.*

On sait que les décadents appartiennent à une école littéraire qui fleurit quelque part sur le sol de la mère-patrie.

Tandis que Zola et ses disciples font tout en leur pouvoir pour se mettre à la portée de la lie

du peuple, les décadents au contraire, font tout en leur possible pour n'être point compris de leurs lecteurs, lettrés comme illettrés, et leur servent une prose qui doit être *sentie* mais non comprise.

Témoin : l'extrait suivant d'une de leurs fantaisies, le *Thé de Miranda*, cueilli par la *Revue Littéraire et Artistique*, de Bordeaux :

" C'est l'hiémale nuit et ses buées et leurs doux comas.

Quartier Malesherbe.

Boudoir oblong.

En la profondeur violâtre du tapis, des cycloïdes bigarrures.

En les froncis des tentures l'inflexion des voix l'apitoie ; en les froncis des tentures lourdes, sombres, à plumetis.

C'est l'hiémale nuit et ses buées et leurs doux comas.

Dehors, la blancheur pacifiante des neiges.

Au foyer la flamme s'allonge et se recroqueville, s'aplatit et se renfle facétieuse.

Et des émanations défaillent par le boudoir oblong, des émanations comme une guimpe attiédie au contact du derme.

Le jour froid des lampes filtre et se réfracte. Le jour des lampes se réfracte en la profondeur violâtre du tapis aux cycloïdes bigarrures ; il se réfracte contre les tentures sombres, à plumetis."

Si le dindon d'une des fables de Florian vivait encore, il aurait raison de répéter comme autrefois, lorsqu'il admirait les merveilles de la lanterne magique :

> Je vois bien quelque chose ;
> Mais je ne sais pour quelle cause
> Je ne distingue pas très bien.

Le singe avait oublié d'allumer sa lanterne, et les décadents oublient que le beau littéraire exige outre la précision psychologique : la clarté !

1886.

# LION DE GLACE ET STATUES

Nous sommes en 1885.

Deux garçonnets frisant le deuxième lustre, contemplent le lion de glace érigé sur la Place d'Armes de Montréal, à l'époque du carnaval.

Ce sont deux cousins : l'un a vu le jour dans la grande cité, l'autre à Chambly.

— N'est-ce pas qu'il est joli, ce lion de glace, dit le cousin de Montréal, en s'adressant à son cousin de campagne, vois donc cette belle tête, cette gueule béante... presque naturelle. Au prochain dégel, veux-tu, nous en ferons un semblable dans la cour à papa. Ce sera bien plus beau que ces bonshommes de neige que nous faisons depuis si longtemps, puis la cousine Berthe va-t-elle crier, un peu, en voyant notre lion avec

des dents... oh ! bien plus longues que celles de ce gros glaçon sculpté, et nous aurons un plaisir, mais un plaisir fou !

— Je le veux bien, mais je t'avoue franchement que j'ai vu mieux que cela à Chambly.

— Mieux que cela ! dis-tu, et comment ? On n'a jamais fait de carnaval que je sache, en ta paroisse !

— Ce n'est pas toujours au carnaval que l'on voit les plus beaux monuments ; ton lion est bien beau, j'en conviens, ton palais de glace aussi, mais combien de temps dureront-ils ?... un mois, deux mois, et puis, quand le bleu Saint-Laurent réclamera son bien, où sera-t-il, ton fragile plantigrade ? où sera ton palais à tourelles, pâle imitation de cristal, qu'on verra s'écrouler comme un château de carte, au premier souffle de ce malin chérubin qu'on appelle le Printemps ?

— Il n'existeront plus, mais on se les rappellera encore longtemps, et les étrangers qui nous auront favorisés d'une visite rediront à leurs concitoyens, que nous vivons dans le pays des mer-

veilles ; que nous avons des palais de cristal, tout comme à l'époque légendaire où les fées d'un coup de baguette, faisaient surgir comme par enchantement, dans des vallons riants et délicieux, de somptueux châteaux tout ruisselants de pierreries et de diamants.

— Les étrangers ! ah oui ! s'ils sont tous aussi enthousiastes que ceux qui composent ce groupe, en arrêt devant ton chef-d'œuvre, ta cité ne peut s'attendre à recevoir d'eux un brevet de ville aux monuments merveilleux. Ils critiquent tous ton lion ; l'un trouve qu'il est disproportionné, l'autre ne le considère que comme une masse informe, grossièrement taillée, et possédant de grandes ressemblances avec les dieux égyptiens ; puis, ne vois-tu pas que tous ces messieurs sont froids, rengorgés, fendants ; qu'il n'y a point d'enthousiasme chez eux, point de ces élans passionnés qui partent du cœur, et qui témoignent d'une admiration sincère et non factice : preuve non équivoque que ton cristal n'aurait rien perdu en

restant sur le Saint-Laurent d'où on l'a tiré ;.... mais as-tu lu l'histoire du Canada ?

— Un peu.

— Tu te rappelles sans doute, de Salaberry ?

— De Salaberry ?... ah oui, le héros de Châteauguay !

— Précisément. Et bien, sache qu'il y eût le 7 juin 1881, de grandes réjouissances à Chambly. Toute la ville était enrubannée, enguirlandée, pavoisée : banderolles par ici, drapeaux par là, arches, inscriptions, oriflammes, rien ne manquait, et tout cela, à l'occasion de l'inauguration de la statue de l'héroïque colonel. La belle statue, mon cher, ton lion de glace aurait fait triste figure à côté. C'était digne de nous, au moins, digne de tout patriote qui ne rougit point des gloires de sa nationalité. Un lion de glace, quelle idée baroque ! Est-ce un quadrupède qui a fondé Montréal ? Il me semble que c'est un homme, et qu'il s'appelle de Maisonneuve. Alors, est-ce qu'une statue, en son honneur, en bon métal solide, n'exciterait pas plus l'admiration

des gens sérieux, des étrangers qui traversent votre cité en se demandant si vous cachez les statues de vos grands hommes dans des catacombes ? Veux-tu que je te le dise, les Montréalais sont de grands enfants ! Ils glissent, ils font des lions de neige, des châteaux de glace, tout comme nous. Nos chefs-d'œuvre enfantins ne suivent peut-être pas aussi fidèlement les règles de l'art; nous sommes et notre architecte et notre sculpteur, mais, au moins, nous n'y mettons point d'argent. Si l'on consacrait, une année seulement, à une fin patriotique, l'argent que l'on gaspille en futilités durant le carnaval,de Maisonneuve aurait sa statue sur la Place d'Armes et depuis longtemps. Que les Anglais se divertissent à l'occasion du carnaval, c'est leur affaire. Ce ne sont pas leurs ancêtres qui ont fondé Montréal, Québec ou les Trois-Rivières. Ils ne doivent rien à leurs pères, car tout leur est tombé rôti dans la bouche. Et encore, Nelson n'a-t-il pas un monument sur la place Jacques-Cartier? Mais vous Montréalais, vous qui devez tant à de Maison-

neuve, soyez donc patriotes, une bonne fois, montrez qu'on ne saurait vous appliquer plus longtemps la maxime :

L'injure se grave en métal,
Et le bienfait *s'écrit sur l'onde !*

et vous vous amuserez ensuite. A propos de la belle fête de Chambly, je me rappelle encore ces bonnes paroles d'un vieux militaire à barbe blanche, (1) à l'adresse de la statue de Salaberry, je me les rappellerai toujours :

" Puisse l'enfance, disait-il, y venir apprendre des lèvres maternelles le but et l'objet de son érection... et, si jamais la patrie est en danger, puisse le citoyen y venir retremper son patriotisme en contemplant les nobles traits de cet homme qui a si bien mérité de la patrie! "

Une seule fête comme celle-là, ne vaut-elle pas mille fois mieux que toutes vos inaugurations ridicules de palais de glace et de montagnes

(1) Le lieutenant-colonel de Lotbinière Harwood.

russes ! Puis, quelles bonnes figures patriotiques, enthousiastes, que celles de nos braves Canadiens, ce jour-là ; ah ! on ne voyait point de ces fantômes qui défilent, ce soir, mornes et impassibles comme les suivants d'un convoi funèbre.

—Tu es trop exigeant, je trouve, petit cousin. Vous avez une statue, soit ! mais, avez-vous seuls contribué à son érection ? N'avez-vous pas demandé de l'aide à vos compatriotes ? laissés à vous-mêmes seriez-vous plus avancés que nous ?

—La belle affaire ! de Salaberry, en s'illustrant à Châteauguay, combattait-il seulement pour nous ou pour le Canada tout entier ? notre petit fort était-il seul menacé, tandis que le reste du sol canadien ne courait aucun danger ? Ah ! quand je serai grand, je me ferai soldat, je marcherai sur les traces glorieuses du héros de Châteauguay !

—Moi aussi, j'ai hâte d'être grand, non pas pour courir à la défense de la patrie, mais pour faire des beaux lions de glace et des beaux

palais comme celui qui dresse ses tours scintillantes là-bas, sur la place Dominion !

—Bon petit Montréalais, va ! tu peux aller tout seul à l'assaut de tes fragiles forteresses. Pauvre de Maisonneuve, je te plains ! Avant que mon digne cousin et ses confrères puissent t'ériger une statue, tu dormiras longtemps dans l'oubli. Mes compatriotes de Chambly seront, je crois, obligés de venir à leur secours, en fondant la statue de Maisonneuve à leurs frais, et en l'expédiant à ces bons Montréalais, à ces modèles de reconnaissance civique, tout comme les Français vont expédier la statue de la Liberté, à New-York.

Absolument, tes concitoyens se montreront assez généreux pour trouver, quelque part, un piédestal à la statue du fondateur de leur cité.

Et les deux cousins ayant contemplé le lion de glace, à leur guise, poursuivirent leur route et disparurent dans la foule.

Quelle conclusion devons-nous tirer de leur petite causerie : que le cousin de Chambly est

trop sérieux pour son âge? Il est un peu sérieux, j'en conviens, mais pas trop, car les grandes leçons mûrissent le caractère plus vite qu'on ne le pense ; puis, avait-il tort?

Il n'avait, hélas! que trop raison!

Quels exemples donnons-nous à nos descendants, avec nos palais de glace, nos montagnes russes et nos amusements frivoles?

Sont-ce les sublimes enseignements de l'histoire, les pages glorieuses de l'héroïsme et de la bravoure que nous leur montrons? Poser la question, c'est la résoudre. Il y a de nobles exceptions heureusement, mais le plus souvent, on se laisse glisser sans essayer la moindre tentative de réaction, sur une pente qui conduit tout droit à la mollesse et à l'horreur du travail.

Les deux cousins grandiront. Ils suivront les traces de leurs pères, et leur éducation se ressentira du milieu où ils auront vécu.

Le petit cousin de Chambly fera honneur à son clocher, il sera le premier à voler à la défense de la patrie en danger, le premier à ver-

ser son sang pour le Canada, et le petit Montréalais, lui, fidèle à son passé, et aux enseignements mondains dont on aura pétri son caractère, fera encore des lions de glace et des bonshommes de neige !

# DEVANT SON MIROIR

## MONOLOGUE CRITIQUE D'UNE COQUETTE

Berthe est bien charmante, mais à ses heures de coquetterie, elle se permet de faire de la critique !

Les chansonnettes lui plaisent rarement : l'une n'est pas assez sentimentale, l'autre pleurniche comme une Madeleine, celle-ci est une boutade de vieux garçon, celle-là une échappée de jalouse.

Vous connaissez la bluette intitulée *Le Miroir*, ses strophes sont bien innocentes, n'est-ce pas ? eh bien, elles lui sont tombées sur les nerfs ! Pourquoi ? Parce qu'elle a cru y voir son meilleur ami, son ami intime, le miroir, vilipendé !

Et voilà comment vous la voyez parcourir à grands pas sa chambrette, frapper son moelleux tapis, d'une mule impatiente, puis s'arrêter soudain devant son miroir, et le consoler par un monologue impromptu, où la Denise de la chanson est trouvée bien naïve.

Ecoutons ses confidences, elles nous intéresseront peut-être :

A son miroir de Venise,
Ma tante a mis un rideau,
Disant, petite Denise,
Ah ! tant s'aimer n'est pas beau !

Et tu l'as crue, Denise, ta tante ? naïve, va ! comme si l'on ne savait pas qu'elle a voilé sa glace pour ne point voir ses rides et sa verrue à la Cicéron. Ah ! je les devine toutes, ces belles d'antan, prêchant la morale et surtout l'oubli du miroir, parce qu'elles n'y voient plus elles-mêmes que leur disgrâce. Elles sont modestes, oui, parce qu'elles ne peuvent faire autrement. Puis, ce n'est pas beau de trop s'aimer soi-même ? Encore une nouvelle ! Mais si l'on ne s'aimait

point, qui donc nous aimerait ? Est-ce Armand qui jurait ses grands dieux qu'il était prêt à sacrifier sa vie pour une de mes œillades, et qui, un jour, en me voyant tomber accidentellement à l'eau, n'eut pas même le cœur de me tendre une perche ? Est-ce Arthur qui m'appelait tous les soirs sa jolie fée, son adoration, sa bien-aimée ! et qui un beau matin, convolait à mon insu, et entreprenait le banal voyage de noces ? Est-ce Alexandre qui après m'avoir fait préparer mon trousseau, et m'avoir fait rendre au pied des autels, brillait par son absence à l'heure même du mariage et me laissait revenir à la maison, seule comme une sotte, parce qu'il avait cru bon, dans l'intervalle, d'aller faire la cour aux Américaines des frontières ? Si je te connaissais, Denise, voilà ce que mon expérience pourrait t'apprendre, au sujet de ces beaux, de ces galants damoiseaux, qui sont toujours en courbettes, en saluts, et qui ont laissé leur cœur sur une girouette, afin qu'il soit plus au courant des brises favorables.

Maintenant c'est en cachette,
Que j'entre dans le boudoir :
Est-ce donc être coquette,
D'interroger un miroir ?

Mais non, petite Denise, interroger son miroir n'est pas de la coquetterie. Comment saurais-tu autrement si tu es belle, si tes yeux sont bien noirs, ta chevelure bien ondée, tes lèvres rouges comme le corail, tes joues roses comme des pommes d'api ? Marcelin, ton amant ? Oui, un bon juge en fait de beauté. Lui et Oscar, mon prétendant actuel, doivent faire la paire ! Tu ne connais pas Oscar ? C'est dommage, un beau garçon, ma chère, avec des cheveux couleur de pain d'épice et un nez aussi grec que celui de la belle Hélène. Malheureusement, il est bien naïf, songe donc, il me trouve ravissante, irrésistible ! ah, ah, ah ! aussi il ne me voit qu'en grande tenue, quand ma tête est bien hérissée d'aigrettes, quand les draperies du salon m'encadrent et projettent de l'ombre sur mon front poudré et sur mes cheveux blonds de teinture. S'il me voyait dans mon négligé, il changerait vite de chanson

mais nenni ! il n'aura pas cette consolation de sitôt. J'aime bien Oscar, mais j'aime encore mieux mon miroir ! Il est plus fidèle, et il sait me dire avec une discrétion rare, si cette boucle veloutée, se met plus élégamment sur une épaule plutôt que sur une autre, si cette mantille blanche s'oublie en plis bien gracieux, si ce bouquet pare davantage mon corsage ou ma chevelure, si mes poudres sont bien ménagées : le rose pâle sur le blanc mat, veiné de bleu. Et l'on appellerait cela de la coquetterie ? allons donc ! Je suis née pour plaire, je crois, et comment pourrais-je plaire, si je n'avais mon miroir pour m'aider à corriger les défauts de la nature ?

Moi, je préfère pour cause
Cet ami du temps nouveau,
Il dit si gentilles choses
Bien plus nettes que dans l'eau.

Bravo Denise ! c'est fort bien dit. On ne le croirait point, mais tu as de l'esprit parfois. Si tu étais près de moi, je t'embrasserais, tant cette franchise me plaît :

Ma tante elle se regarde,
Beaucoup plus que moi, vraiment.
L'avouerais-je ! elle se farde,
Ça, pour plaire assurément.
Que deviendrait sa peinture,
Et tout l'art de son pinceau,
Si jamais par aventure,
Ma tante tombait dans l'eau.

Voyons, petite Denise, tu veux te moquer de moi, je crois, on dirait que je suis ta tante ! Je me farde, oui ! comme ta tante, mais avec plus de raison qu'elle, puisque je suis encore à l'âge où il suffit d'un peu de poudre pour plaire. Ta tante se mire plus souvent que toi, dis-tu ? J'en doute, car sur ce sujet là, notre sexe est rarement sincère. Sa peinture t'inquiète ? Voudrais-tu jeter ta tante à l'eau, par hasard, pour voir ce qui en résulterait ? Si jamais je rencontre ta tante, je lui dirai de se méfier de toi, et de se bien garder de t'amener quand elle ira à l'Ile Ste-Hélène. Tu es dangereuse, vois-tu, et moi-même, si j'étais ton amie, je craindrais pour ma peinture... Dans tous les cas, ce serait un malheur pour ta tante,

de tomber à l'eau, oui, un grand malheur, l'eau deviendrait trouble, et puis, cela pourrait lui faire manquer un parti. A son âge, tu sais, il ne fait pas bon d'être difficile. Pour avoir dédaigné du goujon, le héron de la fable fut bien aise de rencontrer un limaçon. Colle cette maxime sur son miroir, tu lui rendras un fameux service !

J'épouserai quoiqu'on dise,
Marcelin qui, tout joyeux,
Hier me disait Denise,
Dans mes yeux mire tes yeux !

Dans mes yeux mire tes yeux ! Que tu es folle, Denise, d'épouser Marcelin ; un miroir vaut bien mieux que ses yeux, je pense. Peut-on faire valoir tous ses attraits, là-dedans. Impossible ! nous nous y verrions trop en raccourci. Si ton amant avait l'œil du Cyclope, passe ! et encore, je ne sais trop, le miroir a beau être grand, quand on n'aime pas le cadre !...

Laisse, crois-moi, ma promise :
Glace, parfum, oripeau,

Viens, le clocher de l'église
Là-bas se mire dans l'eau !

Le triple sot ! En voilà une demande en mariage, par exemple. Qu'Oscar vienne m'en faire une semblable : il sortira... sans toupet ! Laisser glace, parfum, oripeau, puis ma peinture ! non, non, jamais ! je coifferais plutôt Ste Catherine ! mais toutes ces choses font ta beauté, Denise, et tu les sacrifierais à Marcelin, un Néron s'il en fût, un vrai Barbe-bleue ! Tu ne commettras point cette sottise, j'espère. *Oripeau*, un mot nouveau, je suppose ; car je ne sais ce qu'il signifie. Mais pardon, je me rappelle une définition qui m'a fait rêver, l'autre jour. Elle est du cru d'Oscar. *Oripeau*, m'a-t-il dit, tout bas, c'est tout ce qu'on appelle faux brillant. Cela venait comme un cheveu sur la soupe. J'aurais dû rire, mais un soupçon m'arrêta : s'il avait deviné l'éclat factice de ma chevelure ! Je ne le crois pas ; il est trop myope, et il n'est pas du calibre de Marcelin aux yeux-miroirs, il ne songera jamais à me faire quitter : *glace, parfum, oripeau ;* si toute-

fois cela arrivait, je lui ferais la révérence, et bonjour, monsieur ! Lui ou un autre, peu importe, je tiens à ma politique avant tout : mon miroir, mes parfums et mes poudres avant les hommes ! C'est bien invitant, oui, un clocher qui se mire dans l'eau, et dire que Denise en raffole ! Il est donc sur le bord de la rivière, ce clocher, et moi qui redoute l'eau comme une poule, surtout quand je suis en toilette. Sois en assurée, Denise, tu ne me verras pas à ton mariage. Si le pied me glissait en voulant pénétrer dans le temple, grâce à une marche humide, à une pelure d'orange ou de banane, on ne sait pas ! Ah jamais, non jamais de la vie, j'épouserai celui qui me dira :

Viens, le clocher de l'église
Là-bas se mire dans l'eau !"

Et la raison, la connaissez-vous, lecteur ?

Berthe, la coquette, avait vu dans son miroir le *Mane, thecel, pharès* de Balthazar :

Que deviendrait ma peinture
Et l'art exquis de mon pinceau,
Si jamais, par aventure,
Je venais à glisser dans l'eau !

# BOULE DE NEIGE ET LOUP-GAROU

## I

Il y avait grand vacarme, un soir de décembre, chez le père Crédule, au village de Garouville.

La cuisine, pièce de réception par excellence, de l'humble chaumière du digne vétéran, était bondée de *veilleux*.

Les uns gesticulaient, les autres criaient, les vieux oubliaient de rallumer leurs pipes *culottées* et les jeunes, chose étonnante, faisaient fi des charmes incontestables de mademoiselle Olivette Crédule, jolie brunette de dix-sept printemps, et... le vrai portrait de son père!

Bref! on se serait cru en vraie campagne électorale, si les mots "chasse-galerie" et "loup-

garou," mille fois répétés, n'eussent prouvé qu'on était loin d'un engagement en règle entre bleus et rouges.

Au moment où je vous introduis dans ce milieu bruyant et superstitieux, le petit Sornet, le coq de la jeunesse de l'endroit, venait de faire entendre un *hum* particulier, signe caractéristique qu'il en savait plus long que ses voisins sur le thème de la discussion.

Aussitôt, silence complet sur toute la ligne, car on savait que le petit Sornet avait eu, dans le cours de l'après-midi, une entrevue avec le Dr Malin, l'Esculape du village, au sujet d'une aventure arrivée, la veille, au brave docteur, et qui n'était guère de nature à rassurer les peureux.

—C'est vrai comme vous m'entendez, commença le jeune héros, le docteur m'a dit comme ça—et il était d'un grand sérieux cet' fois, not' docteur, et il n'aurait pas ri pour ben de quoi:

"Il était bien minuit, je venais de soigner un malade en danger. En passant devant le pin

fourchu, au bas de la colline à Grandpré, je vis soudain un petit homme noir sortir du creux de l'arbre, et prendre sa course vers le sommet de la colline. Je ne me serais guère occupé du personnage, si je ne l'avais vu traîner à sa suite sur la neige, une queue, mais une queue..... longue comme d'ici à demain. Il y avait longtemps que le petit homme noir avait disparu au haut de la colline, et la queue sortait, sortait toujours, en frétillant comme une anguille. Je crus voir le diable en personne, et, sans prendre le temps de mesurer cette queue phénoménale, je pris mes jambes et j'arrivai à la maison plus mort que vif."

Encore une fois, c'est vrai comme vous m'entendez, et not' docteur l'a ben dit qu'il n'avait jamais conté une *mentrie*, de sa vie !—

Cela devait être vrai, en effet, et tous en étaient convaincus, car le docteur était savant et peu crédule de sa nature, puis le petit Sornet n'était pas un gars ordinaire. Il possédait une mémoire de quatre. Il était loin de parler suivant

les règles quand il conversait, mais quand il s'agissait de rapporter un discours, un sermon, il n'avait pas son pareil à dix lieues à la ronde, et il s'exprimait avec toute la netteté et la correction de langage de ceux qu'il avait entendus.

Garouville n'ayant pas de pasteur résidant, et ses habitants ne pouvant aller souvent à la messe au village voisin, vu leur éloignement, le petit Sornet s'installait dans la *barouche* du facteur rural, le samedi soir, et revenait le dimanche, à la brune, sur le même véhicule, après avoir entendu le sermon du curé qu'il s'empressait de répéter aussitôt textuellement à toute la population rassemblée dans l'une des maisons de la localité.

Les personnes qui avaient entendu le curé, le matin, et le petit Sornet, le soir, ne se faisaient aucun scrupule d'avouer que le sermon était identiquement le même, et qu'il n'y avait de différence que dans la personne du prédicateur.

Donc, il n'y avait pas à en douter, le bon docteur avait vu un personnage extraordinaire.

Etait-ce le diable, ou bien un loup-garou doté

d'une queue démesurée? Les opinions étaient partagées, néanmoins, après mûre délibération, le loup-garou obtint finalement tous les suffrages, attendu que—style de notaire—le diable n'avait rien à gagner à exhiber ainsi gratuitement sa personne, et que, d'un autre côté, toute la famille Sansfaçon en revenant un soir, de la noce, avait rencontré près du pin fourchu, Coquin, un luron qui avait été contraint de quitter le village, plusieurs années auparavant, à propos d'une peccadille quelconque.

L'obscurité avait été trop profonde, cette nuit-là, pour pouvoir distinguer la fameuse queue. Elle devait exister quand même, puisqu'on avait cru entendre un frôlement inaccoutumé dans les longues herbes bordant la route.

Coquin courait le loup-garou, cela sautait aux yeux, et il était du devoir de tout bon chrétien de le *délivrer* à tout prix. On était unanime là-dessus. Restait le choix des armes. Personne n'en avait, pourtant il en fallait coûte que coûte! L'inspiration vint heureusement aux braves ha-

bitants de Garouville, sous la forme d'une vieille épée rouillée, suspendue à la muraille, relique des temps héroïques où l'aïeul du père Credule s'était illustré en maintes occasions.

— Voilà Durandal, s'écria le petit Sornet, qui se rappelait une citation historique du curé voisin, et s'il faillît à l'honneur, nous saurons bien improviser des armes !

— Oui, oui, répétèrent les autres, faisant chorus, nous improviserons des armes !

Ceci était bel et bien, mais il fallait compter avec l'imprévu. Aussi, avant de marcher au combat, chacun se munit-il d'une arme quelconque : celui-ci avait fixé une hache au bout d'une longue branche d'érable, celui-là avait attaché un grappin au bout d'une corde, puis, sous la conduite du père Crédule brandissant son épée légendaire, on était parti en colonne, dans la direction du pin fourchu, sur le refrain :

Malbrough s'en va-t-en guerre,
Mironton, mironton, mirontaine,
Malbrough s'en va-t-en guerre,
Ne sait quand reviendra.

## II

Le refrain roula rondement pendant quelque temps, mais plus on se rapprochait du champ de bataille, plus les voix modifiaient leur diapason.

On était encore loin du pin fourchu, que plusieurs commençaient à rengainer leurs bravades, et regrettaient amèrement de s'être embarqués dans cette galère. Ils continuèrent à avancer néanmoins, faisant bonne contenance malgré leurs angoisses intérieures, mais à un détour du chemin, pan ! leurs résolutions belliqueuses se dissipèrent comme une fumée, et ils détalèrent avec une vitesse de cinq lieues à l'heure, laissant le père Crédule, le petit Sornet et trois autres, tout ébahis de se trouver sans arrière-garde. Cette découverte faillit les mettre eux-mêmes en déroute, et ils se préparaient déjà à faire queue aux déserteurs, quand le respect humain vint heureusement à leur rescousse. Que dirait-on le lendemain, dans le village, s'ils revenaient sans avoir touché leur loup-garou ?

Ils poursuivirent donc leur route fort peu rassurés sur l'issue de leur campagne nocturne, et atteignirent, sans nouvelle alerte, le pin fourchu.

Crédule, le doyen de la bande, en capitaine émérite, embrassa d'un coup d'œil, les avantages et les désavantages du terrain, puis assigna à chacun son poste et ses fonctions.

Il plaça le petit Sornet à droite de l'ouverture du pin, et lui recommanda de tenir son grappin prêt à toute éventualité. A José échut le poste à gauche de l'arbre, avec mission de happer le loup-garou au passage, avec sa corde à nœud coulant, tandis que ses deux autres compagnons se tiendraient par derrière pour lui prêter main-forte ; puis, au signal convenu, les nouveaux engins de guerre de nos Archimèdes en herbe, se mettaient en mouvement, et Coquin, à sa sortie de l'arbre, serait maîtrisé par le nœud coulant, le grappin empêcherait sa queue de frétiller, et le père Crédule avec son épée, opérerait la.... délivrance !

Comme on le voit, son plan était savamment combiné.

Ainsi posté on attendit une longue heure.

Le vent qui gémissait dans les sombres rameaux, venait seul, par intervalles, rompre la monotonie de l'attente.

Nos braves en embuscade commençaient à s'ennuyer.

Enfin Crédule crut entendre un léger bruit dans la cavité de l'arbre.

—Attention, mes amis, dit-il tout bas, la danse va commencer !

A peine avait-il proféré ces paroles, que son attention fut attirée par un bruit insolite qui se produisait sur le sommet de la colline à Grand-pré.

On aurait dit la chute d'un corps ; cette chute fut suivie d'un craquement de broussailles, puis, un rayon de lune perçant soudain l'obscurité, découvrit aux sentinelles affolées, une masse grise descendant la pente de la colline, dans leur direction, avec une vitesse vertigineuse.

Déjà remplis d'effroi par l'alerte prématurée de Crédule, cette apparition mit le comble à

leur terreur. On avait bien prévu le cas où le loup-garou sortirait de l'arbre, mais non celui où il bondirait vers eux comme un lion déchaîné.

La situation était intolérable, et sans plus s'occuper de leur honneur en jeu : corde, grappin, branche d'érable, allèrent tomber pêle-mêle dans la neige, et sauve qui peut ! le père Crédule avec les autres.

La boule grise allait un train d'enfer, et le père Crédule, qui n'avait plus ses jambes de quinze ans, reçut bientôt un vigoureux croc-en-jambe, et alla s'étendre de tout son long dans la neige. Il y serait encore sans la peur qui le releva plus vite qu'il n'était tombé. Il prit de nouveau sa course, oubliant de lancer un cartel à celui qui avait surpris en traître un vétéran de 1812, et arriva à son logis, jurant, mais un peu tard, qu'il n'irait plus, de ses vieux jours, délivrer des loups-garous.

Il y eut bien des insomnies, cette nuit-là, à Garouville, et nos preux étaient loin d'y être étrangers. Moins maltraités, la plupart, que le

père Crédule, ils n'en dormirent pas mieux, et l'aurore soulevait déjà son rideau rose, qu'ils croyaient encore apercevoir à leurs fenêtres, la silhouette d'un petit homme noir, les menaçant avec un rictus sinistre, de sa queue fabuleuse.

## III

Malgré leur débandade, le grand jour retrouva nos héros de la veille sur le terrain de leurs exploits. Ils venaient recouvrer les objets perdus. On a beau avoir peur, l'intérêt ne s'avoue jamais vaincu.

Sornet trouva son grappin, le grand José son *lazzo*, et le père Crédule, qu'on n'espérait plus revoir en ce bas monde, ne trouva rien.

Le diable avait-il trouvé Durandal de son goût?

Il fallait bien y croire, après les vaines perquisitions faites çà et là, dans la neige.

On allait renoncer à la partie.

— Oh ! le beau couteau ! dit tout-à-coup une voix enfantine non loin d'eux.

Chacun se retourna pour voir un bambin en

extase devant une boule de neige colossale. Ils avaient été suivis à leur insu.

— Mon épée ! dit le père Crédule, en apercevant la pointe du prétendu couteau.

On s'approche de la boule, on palpe, on enlève la neige tout autour de la pointe acérée, plus de doute, c'était bien Durandal, et elle avait même transpercé la boule de neige de part en part.

Comment était-elle là ?

On ne devina rien, d'abord, tant la trouvaille avait été inattendue, mais le premier moment de surprise passé, le petit Sornet pouffa de rire et s'écria :

— Bravo ! le père Crédule n'a pas manqué son loup-garou !

Malgré la déconvenue de tous, un éclat de rire universel accueillit cette piquante sortie.

L'aventure en serait restée là, tant ceux qui y avaient pris part désiraient qu'elle demeurât cachée. On comptait sans l'enfance, qui est terrible, et ne connaît point de secrets, aussi le soir,

grâce au bambin au couteau, l'histoire de la mystification était-elle répandue par tout le village, et on ne parlait que des chevaliers sans peur et sans reproche qui délivraient leurs loups-garous en perforant des boules de neige !

## IV

La présence de la boule, en ces parages, s'expliquait assez facilement.

Il y avait eu un léger dégel, la veille, et la neige étant devenue malléable, les gamins de Garouville en avaient profité pour ériger au sommet de la colline dominant le pin fourchu, un énorme bonhomme de neige, avec une bedaine à rendre jaloux tout avocat bien posé.

A l'heure où Crédule et ses compagnons faisaient le quart auprès de leur arbre, un coup de vent ayant ébranlé le chef-d'œuvre des bambins, le nouveau colosse avait pivoté sur ses bases, puis, rencontrant la pente de la colline, il avait roulé avec une vitesse inouïe dans leur direction, et sans prendre la peine de constater l'identité

du volumineux personnage—ce ne pouvait être que le diable en costume de nuit—ils avaient décampé sans se faire prier, pas assez vite, cependant, pour empêcher la boule de frapper le père Crédule, en passant, et de le gratifier d'un billet de parterre en échange de l'épée de son aïeul, dont il n'avait pas encore osé se départir.

Il paraît que depuis cette aventure héroï-comique, on ne croit plus aux loups-garous à Garouville.

C'est bien le moins.

Quant au Dr. Malin il rit encore de l'issue drôlatique de sa campagne contre la superstition populaire.

Si les crédules s'assuraient toujours de la taille et du physique des loups-garous et des fantômes qu'ils évoquent sans cesse dans leurs récits au coin du feu, ils verraient à l'instant, que l'objet de leurs insomnies répétées, n'est après tout, qu'une boule de neige en promenade ou qu'un équivalent *ejusdem farinæ*.

1887.

# VÉNALITÉ

Jules et Léda avaient convolé au réveil de la belle nature : les fleurs naissaient sous leurs pas, les roses blanches embaumaient l'espace, de leurs suaves parfums, et, comme dit la chanson :

Le soleil, ce jour là, riait à la rosée
Et la fleur au buisson ;
Les petits des oiseaux chantaient sous la feuillée,
Leur plus douce chanson...

Lui, aimait sa femme sans arrière-pensée, il était droit, sincère, prêt au sacrifice et à l'abnégation.

Elle, l'aimait un peu, comme beaucoup de son sexe malheureusement, parce qu'il avait un peu de fortune sous le soleil, et qu'il pouvait lui assurer la réalisation de son rêve de jeune fille : por-

ter toilettes brillantes, avoir un équipage princier, et cueillir par le monde, des honneurs et des distinctions.

Jules était avocat, il possédait une assez jolie clientèle déjà. Ses revenus auraient suffi amplement à une compagne moins avide de parures coûteuses et extravagantes, moins ambitieuse que ne l'était Léda. Avec elle, il fallait être millionnaire pour pouvoir équilibrer le budget domestique.

Les heures de la lune de miel s'écoulèrent délicieusement ; Léda avait remis à plus tard l'accomplissement de ses rêves de luxe, et, disons-le, il y avait encore entre elle et son mari, une certaine gêne provenant de ce qu'ils ne vivaient ensemble que depuis peu, mais quand elle fut plus familière avec les goûts de Jules, avec ses faiblesses même ; quand elle vit que ses moindres désirs seraient toujours, pour lui, des ordres : elle oublia alors toute retenue, et l'on commença à voir pleuvoir au foyer les notes de plus en plus chiffrées des fournisseurs de madame.

Jules, toujours bon garçon, s'inquiéta peu, dès le commencement, de cette invasion d'un nouveau genre, croyant que ce n'était qu'un caprice passager, qu'une fantaisie de celle qu'il chérissait le plus au monde ; puis, elle savait toujours si bien accompagner ses demandes d'arguments irrésistibles, sous forme de baisers, de tendres caresses, de minauderies, de bouches en cœur, de regards suppliants, de paroles doucereuses, que le plus timide reproche s'évanouissait sur ses lèvres, comme la brume matinale disparaît aux premiers rayons dorés du soleil :

La femme, cet oiseau divin,
Ne roucoule jamais en vain.

Mais le caprice devenant une habitude, et Léda changeant d'ombrelles comme de toilettes, toutes les semaines ; de chapeaux, presque tous les jours : passant en revue les *Carmen*, les *Lucia*, les *Jeroma*, les *Dora*, les *Fedora*, les *Corani*, es *Lakmé*, les *Patti*, les *Albani*, les *Belle-russe*, les *Trouville*—il faudrait un dictionnaire pour

en déplier la nomenclature—avec leurs ornements *obligato :* plumes argent, ardoise, tabac, paille, grenat, ciel, coquelicot, bouts de queue rose deux tons, piquets de verdure, bouffettes de rubans et brides de velours, Jules finit par devenir songeur quelque peu. On pouvait l'être à moins.

Il aimait bien la poésie dans le ménage : le chant, la musique, une charmante épouse : gaie, aimable, expansive, mais quand cette poésie rencontra la prose imagée et colorée des marchands de nouveautés, dans leurs comptes infatigables, bourrés de verges d'étoffes aux couleurs et aux nuances vert de gris, vert paon, vert empire, jaune citron, bleu raisin, gris souris, gris rosé, pistache, rouge de chine, cendre, tourterelle, maïs, mastic, tabac, lilas, mauve, bois de rose etc. etc. il rit *jaune* tout de bon, et prenant son courage à deux mains, il ne put s'empêcher d'avouer à Léda, la situation précaire que son amour effréné du luxe avait préparée, et la ruine prochaine de ses plus chères espérances.

Il ne lui cacha point qu'il fallait changer de résidence, réduire le nombre des servantes, supprimer un équipage dispendieux, enfin observer désormais l'économie la plus stricte. Ces aveux durent lui coûter beaucoup, mais il était grandement temps d'agir ; un coin du voile de l'avenir s'était soulevé, et il avait cru entrevoir Léda dans la misère... elle en mourrait peut-être, mieux valait tard que jamais.

— Et pourquoi quitter notre résidence ? avait-elle répondu, plus curieuse que déconcertée.

— Parce que nos moyens ne nous permettent plus de la garder.

— Tes revenus auraient-ils diminué, par hasard ?

— Ils ont augmenté, au contraire, mais le genre de vie que nous menons depuis peu : équipages, réceptions, théâtres, promenades, servantes, domestiques en livrée et surtout les frais de la toilette, nous ont occasionné un bilan de dépenses excédant de beaucoup le chapitre des recettes, et je vois déjà venir le jour, où il te fau-

dra faire des sacrifices, ma pauvre Léda, fréquenter moins souvent la boutique du joaillier, renoncer aux bijoux, aux chaînes d'or, aux bracelets...

— Y penses-tu ? Mais c'est ma vie, ma seule consolation ; j'aimerais mieux mourir plutôt !... moi qui ne faisais que commencer à jouir... je renoncerais sitôt aux félicités mondaines ? Non, mille fois non ! c'est impossible ! Je t'aime bien, mais... d'ailleurs, il y a moyen de tout concilier, et de remettre notre nacelle à flot.

— Comment ?

— Comment ! mais ta profession qu'en fais-tu ?

— Les honoraires que j'en retire sont insuffisants, te dis-je.

— Insuffisants ! oui, quand on ronge son fromage sans savoir s'en ménager un autre plus gros. Tu es avocat, et c'est avec les avocats que l'on fait les députés, les ministres, les juges, les sénateurs, les lieutenants-gouverneurs même. Que ne vises-tu l'une de ces belles positions, ce serait autant de gagné.

— Mais il me faudrait faire de la politique !

— Et pourquoi pas? N'as-tu pas le don de la parole comme un autre? Tu ne sais pas encore tirer les ficelles, mais cela viendra. On fait l'officieux, le gênant, suivant le cas, et la pluie d'or ne tarde pas à venir ; puis, n'y a-t-il pas les indemnités que l'on accorde aux députés qui favorisent les compagnies financières et les grands entrepreneurs de travaux publics? Cela pèse gros dans la balance, je t'assure, et les honneurs en veux-tu en voilà ! Voici les élections. Il faut que tu brigues les suffrages, et si tu vois que tu n'as aucune chance, retire-toi avant d'essuyer le vote, mais ne le fais qu'en étant payé grassement par ton adversaire, pour laisser le champ libre.

— Mais, c'est là trafiquer mon honneur, et je ne voudrais pour rien au monde...

— Des paroles ! mon cher, l'honneur, aujourd'hui, c'est l'argent. Sois le plus vertueux des hommes, si tu n'as pas le sou, tu ne seras toujours considéré que comme un gueux. D'ailleurs, tu ne seras pas le seul : vois nos hommes publics, combien ont opté pour l'honneur lorsqu'il y avait

une charge quelconque, une somme d'argent en disponibilité? Sont-ils moins considérés pour cela? La chose est si commune qu'on n'y fait même plus attention. Tu entreras dans la politique, et tu en sortiras aussi blanc qu'auparavant, malgré les commissions que t'auront accordées les entrepreneurs et les financiers, en échange de tes bons services. Essaie seulement, et tu verras si tout n'arrive point comme je te le dis ; de cette façon, nous conserverons nos équipages, notre résidence, nous aurons des réceptions grandioses, nous étendrons le cercle de nos relations sociales, puis je serai heureuse, heureuse comme tu ne peux te l'imaginer, et je t'aimerai à la folie !

La politique répugnait à Jules, la proposition de Léda encore plus, mais la femme est toujours la femme, et autant elle peut faire de grandes choses portée vers le bien, autant elle est astucieuse et peu scrupuleuse quand elle devient l'esclave des modes et des frivolités mondaines. Aussi Jules n'eut-il la tranquillité que lorsqu'il fut élu député, et que madame pût continuer à

trôner dans le *high life* et à éclipser toutes ses rivales, grâce aux entrepreneurs admis aux douceurs de la crèche ministérielle, et aux puissantes compagnies pour lesquelles Jules obtenait de temps à autre des subventions.

***

Vous trouverez la morale de cette ébauche dans cette pensée de Laure Conan, que je n'ai fait que développer d'une manière bien imparfaite, je l'avoue, mais qui, pour tous les observateurs, n'est malheureusement devenue que trop vraie de nos jours :

" J'ai souvent pensé que dans notre pays, la vanité des femmes est l'une des grandes causes de la vénalité des hommes." (1)

(1) *Si les Canadiennes voulaient*, par Laure Conan, page 47.

# LE BAL DES FLEURS

C'était la nuit.

L'oiseau dormait depuis longtemps dans son nid douillet; les bruyantes libellules n'effleuraient plus de leurs ailes diaphanes, l'azur des petits ruisseaux, et les fillettes jolies avaient cessé d'exécuter leurs rondes gracieuses sur le velours des pelouses.

Pourtant, le jardin du fleuriste était encore tout rempli de bruissements, de murmures inaccoutumés.

On aurait dit que mille soupirs, mille frôlements se faisaient entendre parmi les plantes en pleine floraison.

Qu'y avait-il donc d'extraordinaire, cette nuit-là, dans le monde floral?

Saluait-on la naissance d'une nouvelle fleur, l'épanouissement d'un bouton de rose?

Un rayon de lune—filet d'argent échappé d'un nuage ajouré—vint résoudre ce problème d'un nouveau genre.

Les fleurs allaient au bal !

En effet, on pouvait voir leurs ombres mignonnes glisser mystérieusement le long des tiges vertes, franchir par une ouverture minuscule, la haie du jardin, et se diriger, par groupes ou deux à deux, vers un buisson touffu étalant son opulente ramure dans la rase campagne.

Pour un bal champêtre, on ne pouvait imaginer des apprêts plus féeriques.

Des milliers de mouches à feu formaient un cercle autour du buisson, ou émaillaient son feuillage de leurs petits jets lumineux, éclairant la scène comme autant de lanternes chinoises suspendues aux arbres et aux balcons, le soir d'une grande illumination.

En même temps, un orchestre d'artistes en habit noir attaquait les premiers accords d'un

quadrille. C'étaient des grillons, les meilleurs virtuoses de l'endroit, à en juger par leurs mélodieux cri-cri.

Les fleurs même s'étaient laissé séduire par la coquetterie, et avaient revêtu leurs plus riches et leurs plus pompeux atours pour la circonstance. Jamais on n'avait vu d'aussi belles ni d'aussi ravissantes toilettes sur la boule terrestre. Il y en avait de toutes les couleurs et de toutes les nuances, variant de l'ivoire bronzé au rouge grenat, du bleu pâle au rouge violacé.

Il ne pouvait en être autrement, quand on voyait figurer dans les rondes : des immortelles aux pétales blancs ou rosés, des clématites pourpres, des linaires lilas, des myosotis bleus et des résédas rouge noir.

Les pourpiers dansaient avec les pensées, les géraniums avec les balsamines, les dahlias avec les roses.

Il n'y avait rien de plus joli, de plus coquet que ce bal en miniature ; que ces groupes de fleurs tournoyant, légères comme des sylphides,

et formant des arcs-en-ciel, des rosaces diaprées, des couronnes bleu céleste, pourpres ou orange; que ces coléoptères phosphorescents, luminaires nouveaux éclipsant par leur originalité : nos lustres colorés et nos foyers électriques ; que ces artistes cri-cri exécutant sur leurs élytres infatigables, les gammes les plus harmonieuses de leur répertoire.

Durant les intermèdes, des couples amoureux se permettaient une promenade ou une causerie sentimentale sur la mousse, et les brins d'herbe des parages voyaient l'amarante jaune d'or écouter les tendres aveux du géranium écarlate, la giroflée babiller avec le jasmin, les œillets de Chine avec les verveines.

Le plus grand succès couronnait donc la fête, et l'on ambitionnait de s'amuser jusqu'à l'aurore, mais la fleur propose et Dieu dispose.

Ne songeant qu'à danser, qu'à savourer de leur mieux, la coupe enchanteresse des plaisirs, les fleurs ne se doutaient nullement de la présence d'un nuage menaçant qui planait depuis peu au-dessus de leur buisson.

La chute de quelques gouttelettes de pluie, puis d'une averse bien conditionnée, au beau milieu du bal, ramena brusquement danseurs et danseuses, de l'idéalité enivrante à la triste réalité.

Un coup de foudre n'aurait pas eu plus d'effet. Ce fut un sauve-qui-peut général ; les mouches s'envolèrent vers leurs retraites, les grillons gagnèrent leurs foyers, et les fleurs, corolles flétries, se dirigèrent tant bien que mal, au travers des ravins et des ravines, vers leur lointain séjour.

A l'aube, il y eut grand deuil dans le jardin. Beaucoup de roses manquaient à l'appel. Le rosier éploré se penchait de tous les côtés, scrutant les allées et les massifs, dans l'espoir de découvrir la retraite des fugitives, peine inutile ! partout il ne vit que les traces de la tourmente : feuilles, nids, ramilles semées capricieusement par le vent, le long des sentiers et des plates-bandes.

Il ne devait plus revoir ses roses. Leur coquetterie leur avait été fatale. Non contentes de leur coloris naturel, ne s'étaient-elles pas avisées, la

veille du bal, de couvrir leurs corolles parfumées d'un fard familier à nos belles mondaines?

Cette fantaisie devait leur coûter cher. En effet, dès les premières gouttes de pluie, leur incarnat factice se détrempa et les aveugla tellement, qu'elles ne purent retrouver leur route dans la nuit obscure, et périrent tristement, les unes dans les petits lacs, les autres dans les ruisselets formés çà et là par l'orage.

Le rosier finit par deviner le châtiment qui avait atteint ses roses, et celles qui lui restaient surent si bien profiter de la leçon, que depuis cette époque on ne vit plus de roses poudrées ni fardées.

Il est d'autres roses, dans nos salons, qui devraient également faire une courte méditation sur le sort de leurs sœurs du jardin. Les poudres leur seront sans doute moins funestes. Qu'elles n'oublient point cependant que leur emploi n'est pas sans danger.

Combien de beautés d'antan, en voyant aujourd'hui, leur teint rosé à jamais flétri, et leur

santé compromise, regrettent l'abus qu'elles ont fait de ces compositions délétères, et envient, trop tard hélas ! les charmes toujours renaissants de celles de leurs compagnes qui ont eu le bon esprit de se dire : Qu'en fait de teintures et de poudres, l'incarnat naturel est le seul fard dont puisse s'énorgueillir un joli minois !

1887

# LES ÉPLUCHETTES.

Nos cultivateurs ont souvent le secret de joindre l'utile à l'agréable ; assistez à leurs *épluchettes* de blé d'Inde (1), à l'automne, et vous m'en direz des nouvelles.

Les *épluchettes* sont synonymes de "réjouissances." Ce sont des veillées où, tout en s'amusant le mieux possible, on fait surgir tout autour de soi, des monceaux de feuilles de blé d'Inde et des pyramides de blancs épis.

Ces veillées se succèdent suivant un programme aussi attrayant que varié. Lundi, *épluchette* chez José, avec rondes, menuets et rigo-

(1) Le mot "maïs" serait préférable, mais serait-il compris de tous ?

dons ; mardi, *épluchette* chez Baptiste, avec chansons comiques, jeux, récits de revenants ou de loups-garous, etc., et ainsi de suite, tant qu'il y a des épis de blé d'Inde à effeuiller, dans les diverses maisonnettes du canton.

Fait extraordinaire, ce programme n'a jamais vu le jour dans les colonnes d'un journal. Il suffit de le répéter de vive voix, de voisin à voisin, et personne ne manque à l'appel.

On s'explique assez facilement cet empressement général, par le fait qu'au cours des *épluchettes*, chaque âge rencontre son amusement favori : les vieux racontent ou jouent aux cartes, les jeunes dansent au son des violons, ou chantent avec accompagnement des accordéons et des concertinas ; quant aux amoureux, ils sont toujours les mêmes partout, ils font danser les feuilles de leur blé d'Inde de manière à pouvoir conter fleurette à Françoise ou à Catherine, et l'un d'eux vient-il à découvrir, par hasard, un épi aux grains rouges, aussitôt il est auprès de sa belle, faisant la révérence et fredonnant :

Ma chère Joséphine,
Allons gué,
Ma chère Joséphine,
Ne soyez pas fâchée
Ma luron lurette,
Ne soyez pas fâchée,
Ma luron luré ;

Si pour ce blé d'Indé
Allons gué,
Si pour ce blé d'Indé,
Je demande un baiser,
Ma luron lurette
Je demande un baiser,
Ma luron luré !...

Joséphine est-elle un peu superstitieuse, l'échange a lieu, séance tenante, aux applaudissements de tous, et le jeune Baptiste, tout fier de son exploit, se remet à l'œuvre avec une nouvelle ardeur, prêt à recommencer le refrain, si l'occasion s'en présente encore.

En un mot, on se dirait en plein carnaval, avec cette différence, cependant, qu'aux *épluchettes*, on ne se rompt pas les côtes en pure perte, en glissant sur des montagnes russes, mais

on savoure avec délices les fines réparties de la bonne vieille gaieté gauloise, et l'on se quitte avec la satisfaction d'avoir contribué à apprêter un produit très apprécié dans l'économie domestique.

1887.

# A LA SAINTE-CATHERINE.

LÉGENDE.

On était en novembre. Il neigeait, les flocons
Comme de blanches fleurs s'accrochaient aux buissons ;
Blancs étaient les sentiers et blanche l'aubépine
C'était, en ce jour-là, la Sainte-Catherine.

L. P. LEMAY.

Colette ne voulait point *coiffer Sainte Catherine !*

On le savait depuis longtemps au village des Rassis, aussi chaque année, les malins qui la voyaient toujours sans amoureux, ne manquaient-ils pas d'aller lui présenter leurs plus sincères condoléances.

Ils se préparaient encore en 187* à recommencer leur sempiternel refrain, sous la fenêtre de la belle découragée quand, dès la matinée du 25 novembre, une nouvelle incroyable.... stupé-

fiante, se répandit par tout le village : Colette avait avoué *en secret*, à une intime, que c'était sa dernière Sainte-Catherine, et que la journée ne se passerait point sans que l'on vît du nouveau.

Quel "nouveau" pouvait-il y avoir ? Colette allait-elle se marier ?

On devine si les commérages allaient leur train. D'où venait le futur ? était-il blond, châtain, brun ou roux ? avait-il un air gauche ou gracieux ? était-il riche ? Nul ne le savait, car pour tous, jusque là, l'amant de Colette était resté invisible. Pour la première fois, la fiancée avait été discrète, et tellement discrète qu'on ne savait encore comment elle avait pu garder son secret aussi longtemps.

Mais la journée n'était pas finie, et les commères devaient passer par bien d'autres surprises.

A peine midi sonnait-il au clocher du village, qu'on vit le facteur s'arrêter de porte en porte, et déposer à toutes les maisons de la localité, des cartes d'invitation pour un parti de *tire*

chez... personne ne le croyait, plusieurs allèrent acheter des lunettes, d'autres en empruntèrent... chez Colette !!!

Evidemment, la fin du monde était proche. Colette faire des invitations et générales encore ! mais où mettrait-elle tout ce monde? comment pourrait-elle le recevoir décemment? elle n'avait pour tout abri qu'une vieille masure à peine soutenue par des poutres vermoulues ; elle l'habitait, seule avec son frère, un bossu, qu'on évitait parce qu'il avait la réputation de jeter des maléfices; et puis, quel mobilier primitif garnissait leur intérieur : une table, des chaises, un poêle et quelques bottes de foin !

On avait donc grande hâte de voir le soir arriver, afin d'avoir la clef de toutes ces énigmes.

Il vint enfin, avec des flocons de mousses blanches qui voltigeaient dans les airs comme ces touffes de blanc duvet que la brise promène sous la feuillée, aux premiers effluves du printemps, et ce fut en foule qu'on se rendit chez Colette. Là, nouvelle surprise. Les invités fu-

rent un bon quart d'heure sans se reconnaître. Si la chaumière de Colette était restée la même à l'extérieur, l'intérieur avait subi une transformation grandiose... féerique. Les poutres vermoulues avaient disparu sous des lambris dorés ; des colonnes de marbre, enguirlandées des roses les plus fraîches et les plus odoriférantes, soutenaient une voûte teinte d'azur et étoilée de marguerites et de boutons d'or ; des massifs de fleurs rares et de ramilles de sapins, disséminés çà et là, dans ce nouveau parterre, digne pendant du jardin d'Armide, remplissaient l'enceinte des parfums les plus suaves et les plus aromatiques.

Ce qui surprit encore davantage les invités, ce fut Colette elle-même : rajeunie, embellie, gracieuse comme une sylphide, blanche comme un lys, elle qui était si noire auparavant !

Il n'y avait plus moyen d'en douter, l'amant de Colette devait être un grand prince, un prince riche et puissant, mais on ne le voyait nulle part ! où était-il donc ? se cachait-il derrière ces riches

tentures aux plis enchanteurs qui masquaient les fenêtres et les portes ; se conservait-il pour la fin de la soirée, afin de créer une sensation ?

Tout semblait l'indiquer. En attendant, les commentaires allaient leur train. Les jeunes filles étaient émerveillées de la grâce de Colette, et auraient donné tout ce qu'elles possédaient pour être belles comme elle, une minute seulement... une seconde. Quant aux anciens, ils hochaient la tête, en se disant que tout ce qu'ils voyaient n'était pas naturel, qu'il devait y avoir du sortilège quelque part, et que cela pourrait bien finir par tourner mal. Un fait surtout semblait leur donner raison, c'était l'isolement de Colette. Les jeunes galants du village auraient été au comble de leurs désirs, s'ils avaient pu seulement s'approcher de Colette, et la prier, d'avance, de danser avec eux, vers la fin de la fête, malheureusement, Colette restait inabordable, et, après bien des effort réitérés et des tentatives toujours infructueuses, les plus braves durent céder devant le cercle infranchissable qui semblait main-

tenir la reine de la soirée, hors de toute atteinte. Et pourtant, elle ne les fuyait point, elles les invitait à s'approcher, leur adressait ses plus charmants sourires, elle se permettait même des minauderies, et soulignait son gracieux babil des moues les plus séduisantes.

Lorsque le sirop, dont on entendait crépiter les bulles odoriférantes dans un immense vase doré, fut suffisamment cuit, et qu'on voulut l'étirer, les invités furent témoins d'un nouveau phénomène; de couleur d'or qu'elle était, la *tire* prit les teintes les plus variées, personne n'en avait de la même couleur : ici elle était rose, orange, blanche, là, violette, azurée, pourprée, et on aurait dit du nectar, tant elle était délicieuse au goût. Aussi, fut-elle regardée comme la meilleure qui ait jamais été faite dans le village. On s'imagine si les invités lui firent honneur en la croquant sommairement ; ils ne pouvaient s'en rassasier, tant elle était excellente, et ils en auraient bien mangé jusqu'au matin, si un orchestre invisible, qui attaquait un quadrille à faire danser les pierres,

n'était venu leur rappeler qu'il fallait faire trêve à la gourmandise. Aussitôt, tout le monde fut sur pied, personne ne pouvait résister au charme, à l'entraînement de ces accords si fantasques et si guillerets. Vieux comme jeunes, infirmes comme non infirmes : tous se mirent à danser avec un entrain, une légèreté dont ils se croyaient incapables.

Contre l'attente générale, on vit encore Colette danser seule ; le cercle se maintenait autour d'elle, et aucun danseur ne parvenait à l'approcher.

Soudain, on entendit sonner minuit.

Colette pâlit.

Au dernier coup du cadran, un grand tumulte se fit dans la salle. Les massifs se mirent en mouvement, et joignirent la danse ; les marguerites et les boutons d'or de la voûte qui semblait maintenant embrasée tombèrent comme une pluie de feu ; les lumières, jusque là si étincelantes et si blanches, prirent les teintes d'un brasier ; il en fut de même de tout ce qu'il y avait

dans la salle : fleurs, colonnes, massifs, tentures, tout semblait flamboyer.

On dansait, dansait toujours, de plus en plus vite, et, malgré la frayeur des invités qui auraient voulu se voir à cent lieues, personne ne put quitter le tourbillon rapide qui entraînait les couples malgré eux, et il fallut danser et danser encore, sans qu'on pût prévoir comment tout cela finirait. Puis on vit les massifs se réunir et entourer Colette, lui former un berceau de feuillages et de rameaux pourpres, sous lequel s'éleva bientôt deux trônes : un personnage tout de rouge habillé, les yeux flamboyants, doté de deux cornes et d'une queue velue, occupait l'un, l'autre était sans doute destiné à Colette.

A cette vue, les invités se signèrent, et aussitôt, une vigoureuse poussée les envoya rouler pêle-mêle dans la neige, et l'on entendit une voix caverneuse proférer ces mots épouvantables :

— Colette, sois mon épouse, et viens régner avec moi au royaume de l'enfer. Tu as dis ce matin : " Plutôt épouser le diable que de coiffer

Sainte Catherine ! Ton vœu est exaucé. Damnés en avant la noce ! »

On entendit alors un bruit formidable de chaînes et d'enclumes, un gémissement lugubre glaça d'épouvante les derniers invités qui fuyaient au loin, la masure s'écroula, et une flamme bleuâtre erra sur les décombres.

Le lendemain, la masure de Colette avait disparu. A sa place s'élevait un monceau de cendres fumantes et une poutre calcinée : derniers vestiges du terrible drame de la veille.

Aucun spectateur du tragique événement ne l'oublia, et c'est encore en tremblant, que longtemps après, ils rappelaient à leurs jeunes filles qui voyaient la coiffe de Sainte Catherine d'un mauvais œil, la terrible punition de l'imprudente Colette.

***

Tous les ans, à la Sainte-Catherine, sur l'heure de minuit, on voit une forme blanche errer dans les ruines maudites, et tracer en lettres de feu sur

la poutre calcinée, cette funeste parole : " Plutôt épouser le diable que de coiffer Sainte Catherine ! "

Et l'on dit dans le village, que c'est Colette qui vient renouveler à son seigneur et mari, le diable, l'hommage qu'elle lui a juré dans un jour néfaste.

# NOS BARBE-BLEUE.

Nos journaux profitent des fêtes pour nous servir des suppléments littéraires.

Cela soulage leurs lecteurs, lassés des discussions interminables de la politique, et réjouit ceux qui aiment à entendre causer littérature de temps à autre.

L'idée est excellente et mérite l'approbation de tous.

Mais, comme revers de la médaille, une grande partie de la presse se permet aussi de nous raconter, à la même époque, d'un ton dolent, ses petits chagrins... financiers !

Parcourez en effet, votre journal, aux environs des fêtes, et, sauf le cas où votre feuille de prédilection est un modèle du genre, vous y trou-

verez infailliblement un petit entrefilet, parfois un article, toujours le même quant au fond, sujet à mille variations quant à la forme, et rédigé à peu près en ces termes :

" Huit cents abonnés de*** n'ont pas encore payé un sou sur leur abonnement depuis deux ans.

" Si, à l'avenir, nos louables efforts pour rendre notre feuille aussi intéressante que possible, ne sont pas mieux appréciés, nous serons dans la triste nécessité de renoncer à accomplir une tâche que la négligence d'un grand nombre nous rend de plus en plus onéreuse."

Allons ! direz-vous, c'est encore la vieille histoire, toujours le conte de Barbe-bleue sur le tapis.

Oui, malheureusement, tant il est vrai qu'on rencontre rarement du nouveau sous le soleil.

On le croyait bien enterré pourtant, le spadassin Barbe-bleue, il est vrai que son fantôme effrayait encore les bambins. Il n'en est rien. Il vit encore... et il vit dans sa postérité qui nous

envahit de jour en jour. Seulement, il s'est adouci. Il ne persécute plus les femmes ! Cela n'étant plus permis en pays civilisé ; cependant, comme il lui faut coûte que coûte des victimes, il a jeté son dévolu sur nos publications quotidiennes, hebdomadaires et mensuelles, et gare son grand sabre.

Quelle hécatombe, grand Dieu, quelle hécatombe !

Combien en avons-nous vu disparaître de ces publications : des centaines et des centaines, et l'on ne s'est pas encore avisé de tenir une enquête sur leur disparition mystérieuse. Pourquoi ? Parce que l'on craint des représailles de la part de l'intéressante famille de Barbe-bleue !

Elle est bonne, celle-là, direz-vous.

Soit, mais retraçons les faits, et vous en tirerez ensuite les conclusions que vous voudrez.

Une publication quelconque, journal ou revue, est lancée dans le public avec quelques milliers d'abonnés qu'on a accueillis à bras ouverts, et sans se demander s'ils étaient bien solvables.

Le petit nombre paie son abonnement scrupuleusement, le plus grand nombre fait des promesses.

Les directeurs, sans méfiance, oublient le proverbe et consentent à ce que leur demoiselle (la publication) aille faire une visite indistinctement, et à terme fixe, à tous ces messieurs qui, en retour, s'engagent galamment, moyennant une légère contribution, à lui acheter quelques rubans, quelques colifichets, souvent même des choses indispensables à l'existence.

Une année, deux années s'écoulent, les contributions des fidèles étant insuffisantes, on se décide enfin à faire un légitime appel au gousset des abonnés en retard, mais ficht ! leurs plus belles promesses ne sont que fumée, les masques tombent, et on les voit s'écrier tour à tour, comme dans un certain opéra de Henri Meilhac et de Ludovic Halevy :

Je suis Barbe-bleue,
Barbe-bleue, Barbe-bleue, ah !
.....

Maintenant que j'ai dit comme,
L'on m'appelle et l'on me nomme,
Chacun comprend à l'instant,
Que mon unique pensée
Est de la voir remplacée :
(Celle que, celle que)
Celle que j'adorai tant !

Après une semblable sortie, le sort de la publication n'est plus douteux. Elle comptait sur ces messieurs pour vivre : ils prononcent sa condamnation sans le moindre remords. Rien d'étonnant, ce sont des Barbe-bleue !

Tant que vous les servirez gratuitement, tout ira à merveille, ils se feront complaisants, officieux ; ils vous laisseront même les clefs de leur maison, à la condition toutefois, de n'y point voir le coffre-fort, tout comme dans son jeune temps, leur père défendait à ses femmes de pénétrer dans certain appartement. La disette remplaçant la curiosité d'autrefois, il faut bien se servir des clefs, et la pauvre publication, surprise en flagrant délit de vouloir rentrer dans ses fonds, par toute la famille des Barbe-bleue, s'écrie en vain :

—" Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ? "

Elle n'obtient que cette invariable réponse :

—" Je ne vois que le soleil qui poudroie," et puis des Barbe-bleue, des Barbe-bleue, et toujours des Barbe-bleue.

La publication n'a plus qu'à boucler sa malle pour l'autre monde, et les Barbe-bleue qui aiment la littérature et les nouvelles à bon marché en adoptent une autre, et l'aventure se répète.

Voilà, en quelques lignes, l'histoire de presque toutes les publications éphémères qui ont vu le jour sur le sol canadien. Parmi les revues seulement, combien ont su, jusqu'ici, éviter le moulinet du grand sabre des Barbe-bleue. Trois ou quatre tout au plus, et encore, si elles se distinguent sous quelque rapport, ce n'est certes pas sous celui de la prospérité.

Il est grandement temps que nos propriétaires de journaux et de revues réagissent de toutes leurs forces contre cette invasion croissante des Barbe-bleue dans leurs listes d'abonnés, car,

plaisanterie à part, le mal a des conséquences beaucoup plus graves qu'on ne se l'imagine généralement.

Nos littérateurs et nos journalistes en savent quelque chose.

Les revues ne peuvent compter que sur leurs abonnés pour subsister.

Rarement elles s'appuient sur l'annonce. Le scandale et le roman à sensation qui font la vogue de certains journaux, leur sont interdits. Elles ne doivent point se mêler de politique. Aussi, quand l'abonné se contente de leur faire la révérence sans s'exécuter, il y a bien des déceptions : les revues ne rapportent plus rien à leurs éditeurs, les éditeurs ne paient plus les collaborateurs, et ces derniers, lassés de travailler pour la gloire qui, entre parenthèses, ne remplit guère le gousset, laissent rouiller leur plume pour se livrer à un travail plus rémunératif ; et, comme résultat de cet enchaînement de faits déplorables, de nos jours, où il devrait y avoir plus de littérateurs que jamais, vu les nombreux

collèges et les excellentes académies que nous possédons, on constate un fait bien singulier : certains lettrés se demandent pourquoi il n'y a plus de littérateurs !

Je ne prétends pas accuser les abonnés retardataires d'être l'unique cause du petit nombre de nos écrivains, ce serait exagérer, mais il m'est bien permis d'insinuer que leur complicité avec certaines autres influences qu'il serait trop long de démasquer ici, y contribue quelque peu.

En effet, ayez une revue avec des abonnés exemplaires—ce qui n'existe plus au Canada—les collaborateurs y trouveront nécessairement leur profit, ils se feront moins rares et les essais littéraires seront d'autant mieux faits que leur abondance permettra d'en faire un choix judicieux, et l'on ne sera plus réduit à accepter, faute de matière, le premier article venu, bon ou mauvais, ou ce qui est bien pis : des nouvelles malsaines importées de l'étranger, quand il y a encore tant de jolies légendes, tant de faits mémorables dans notre histoire, qui n'attendent qu'un

coup de plume pour reléguer dans l'oubli, ces tristes reproductions qui ne déparent que trop souvent les pages de nos revues.

Le servilisme de quelques-uns de nos journaux canadiens est encore un résultat de la mauvaise volonté des abonnés. Le journal devrait pouvoir compter sur ses souscripteurs. Le peut-il? Rarement. Il a trop gâté ses lecteurs. Voilà des années et des années qu'il leur donne des nouvelles gratuitement. Si l'abonné récalcitrant payait son abonnement, sauf le cas d'un heureux retour sur lui-même, il y a tout lieu de croire qu'il verrait son journal d'un mauvais œil.

Que voulez-vous, on a fait une institution de sa mauvaise foi et il s'y fie. Pour lui, le journal le plus intéressant est celui qu'il reçoit *gratis*, et l'usage vient chaque jour consacrer son opinion comme étant la meilleure et la plus économique.

Qu'est-ce qu'un journal obtient avec un semblable système? Une liste fabuleuse d'abonnés, mais point de revenus. Et voilà comment, pour se maintenir, il lui faut dénicher des scandales,

en inventer quand il n'y en a point, ou encore faire les yeux doux aux chefs du parti au pouvoir, en les proclamant impeccables envers et contre tous.

Est-ce assez édifiant ?

Nos propriétaires de journaux et de revues devraient faire cause commune, et se liguer pour tenir une bonne fois, les abonnés récalcitrants à distance.

—" Vous ne voulez pas payer votre abonnement, leur diront-ils, fort bien ! mais vous n'aurez plus désormais aucune communication avec nos feuilles."

Pour cela, il faudra adopter l'abonnement strictement payable d'avance, et y tenir *mordicus*. A quoi bon inscrire en gros caractères dans son journal, que l'abonnement est invariablement payable de cette façon, quand tous les ans, à la même époque, la presse recommence ses lamentations, de plus belle, et vient prouver aux faibles qu'ils ont été dupes d'un simple épouvantail, et aux endurcis que leur négligence leur vaut encore un an d'abonnement gratuit.

Puis, le mouvement doit être général, et embrasser toutes les revues et tous les journaux, car autrement c'est faire du zèle en pure perte ; on ne diminuera pas le nombre des lecteurs économes : évincés quelque part, ils se réfugieront ailleurs et tout sera à recommencer.

Ce n'est pas à leur émigration d'un journal à un autre qu'il faut viser, mais c'est à leur conversion !

Leur émigration en favorisant les uns, nuirait aux autres, tandis que leur conversion serait à l'avantage de tous, puisque chacun retrouverait dans ses ci-devant abonnés négligents : des abonnés exemplaires.

Quand nos amateurs de littérature et de nouvelles à bon marché se verront ainsi refusés de tous côtés ; quand ils ne pourront plus lire gratuitement ni à Montréal, ni à Québec, ni à Ottawa, ni aux Trois-Rivières, en un mot, partout où il existe une revue ou un journal, il faudra bien qu'ils délient les cordons de leur bourse et qu'ils fassent amende honorable ; et, c'est avec la

plus vive satisfaction que tous, littérateurs comme journalistes, apprendront enfin la disparition d'une plaie qui afflige depuis si longtemps la presse canadienne, au grand détriment de sa dignité et de son indépendance.

Nos voisins des Etats-Unis sont beaucoup plus exigeants que nous, il leur faut des actes non des promesses. Quand un abonné de leurs journaux ou de leurs revues ne paie pas son abonnement d'avance, à l'époque voulue, qu'il soit membre du Congrès ou non, son nom disparaît immédiatement de la liste et tout est dit. La presse *yankee* ne s'en porte pas plus mal pour cela, elle est même très prospère, et l'histoire de Barbe-bleue, chez l'oncle Sam, reste toujours ce qu'elle devrait être : un conte du bon vieux temps.

Tôt ou tard, toutes nos publications canadiennes seront forcées d'adopter ce système expéditif, il est rigoureux, j'en conviens, mais on l'aura mérité :

Qui aime bien, châtie bien !

1887.

# HISTOIRE D'UN BLÉ D'INDE ROUGE.

Si vous saviez ce que vaut un blé d'Inde rouge !

A la campagne, on le rencontre assez souvent, et on se le procure à peu de frais, mais c'est à la ville, à Montréal surtout, qu'il est recherché comme un bijou indispensable, et par les demoiselles, s'il vous plaît !

Pourquoi tous les minois moqueurs lui font-ils la mine ?

Ah dame ! il paraît qu'il a des vertus...comment dirais-je bien cela : matrimoniales, conjugales ? Cela ne rend pas tout à fait mon idée. Essayons la périphrase alors, mais tout bas, car si on m'entendait, j'en verrais de gros yeux !.. Un blé d'Inde rouge, c'est un talisman contre le célibat perpétuel ; la fillette qui le possède est sûre de ne point coiffer Sainte Catherine ! ! !

Jugez, après ce préambule, si la belle moitié du genre humain se dispute ses grains rosés.

Jusqu'où la superstition va-t-elle se nicher ?

Nous avions déjà le culte du miroir, des miettes du gâteau de noce, des petites galettes de sel, des échelles, des trèfles à quatre feuilles etc. etc. ajoutons-y celui du blé d'Inde rouge et le tableau des superstitions féminines n'en sera que plus riche et plus complet.

Lorsqu'une jeune fille se marie, grâce à la prétendue vertu de son talisman, ses amies ne sont pas lentes à l'entourer, et à faire les yeux doux au précieux blé d'Inde. On dirait une fortune, une succession à la Rothschild. Quand il n'y a qu'une seule aspirante, la transmission s'opère sans bruit, mais représentez vous donc ce qui doit se passer, lorsque les héritières sont plus nombreuses que les grains de l'objet convoité ?

C'est là que l'héritage fait surgir des contestations, et si l'on ne craignait le respect humain, il y a longtemps que les disciples de Thémis compileraient des précédents sur la matière ; qui

sait même si, dans un avenir très prochain, le notaire ne sera pas appelé à rédiger un partage en règle, d'un blé d'Inde rouge encore indivis ?

C'est ce pauvre blé d'Inde qui souffre le plus de tout ce déluge de paroles et de tirades plus ou moins naïves.

A quelles angoisses on le soumet, quelles tortures morales on lui fait subir. Captif dans une tournure ou dans un sachet adroitement dissimulé, il entend ses juges discuter son sort.

Quelle retraite lui ménage-t-on ? une prison de baleines, de fils d'acier, ou une soyeuse cassolette ?

Les perspectives ne sont pas toujours riantes, et souvent, le mignon prisonnier poussé à bout, se lamente bien haut, tellement que Calino, l'immortel Calino, en faisant un soir une halte passagère auprès de sa cousine, entendit sa complainte quelque part dans les mousselines roses de la belle.

Le digne cousin de Guibollard fut si indigné de la dure captivité à laquelle était con-

damné ce pauvre blé d'Inde innocent, qu'il ne pût se contenir, et qu'il alla tout de suite dénoncer sa cousine à la société protectrice des épis de blé d'Inde, qui conserve son mémoire comme le document le plus précieux de ses archives.

Voici quelques extraits de ce fameux réquisitoire :

*Mémoire du grand Calino.*

Vous ne connaissez pas ma cousine, illustres protecteurs des épis de blé d'Inde, mais vous la connaîtrez bientôt, puisque l'intérêt de votre société et de l'humanité entière, exige qu'elle soit sommée de comparaître devant vous sans retard. Il me serait donc inutile de vous dire ici, si elle est blonde ou brune, si elle ressemble à madame Angot ou à la Graziella de Lamartine : ce sont des détails dont vous pourrez juger par vous-mêmes, mais ce que j'ai entendu, oui, entendu de mes deux oreilles, ne doit point rester sous silence. C'est l'histoire d'un...blé d'Inde rouge, d'un vrai blé d'Inde rouge ! que ma cousine martyrisait.

Ah ! ma cousine, ma cousine, qui aurait cru que vous étiez si cruelle ! votre main était si blanche et si douce ! vos yeux étaient d'un si bel azur, d'un velouté si tendre ! Que les apparences sont trompeuses ! De grâce, cousins qui avez des cousines semblables à la mienne : soyez sur vos gardes ; ne vous fiez pas trop à leur babil captivant et à leurs ris perlés, mais méditez bien cette histoire d'un malheureux blé d'Inde rouge :

—" Quand donc se décidera-t-on à me rendre ma liberté ? Depuis près d'un siècle, on dit que je trouve des maris aux demoiselles, et pour me récompenser, les ingrates, elles me retiennent captif dans un étroit sachet, ou dans une noire tournure.

" Que je regrette le passé ! les beaux jours où je pouvais causer librement avec mes frères, sous le bleu ciel de la campagne : moments de douce ivresse, trop courts instants de félicité, où les oiseaux se berçaient sur nos tigés flexibles, mêlant leurs notes joyeuses au métallique glou-glou de la source voisine.

" Mais la félicité ici-bas dure peu. Nous nous en aperçûmes bientôt. Nous fûmes arrachés violemment de nos tiges, jetés pêle-mêle dans une voiture de fourrage, puis transportés sur le marché pour être vendus. Quelle humiliation ce fut, pour moi, de me voir palpé, examiné en tous sens, par une foule dont les clameurs n'avaient rien de l'harmonie des fauvettes qui égrenaient, au crépuscule, leurs strophes mélodieuses dans le bocage avoisinant notre jardin.

" Longtemps malmené, j'échus enfin à un honnête bourgeois, un peu parcimonieux toutefois, si je le juge par la colère bleue qu'il fit, en s'apercevant que je n'étais qu'un simple blé d'Inde rouge. Son premier mouvement fut de me jeter au feu, mais sa fille, jolie brunette de dix-neuf ans, ne l'entendait pas ainsi ; elle m'arracha des mains paternelles et courut, légère comme une gazelle, vers sa mère, en s'écriant tout joyeuse :

— Maman, maman, un blé d'Inde rouge, un beau blé d'Inde rouge ! Que je suis contente !...

Il y a si longtemps que j'en cherchais et n'en pouvais trouver. N'en dites rien à mes amies, car elles feraient tout leur possible pour me ravir mon trésor.

" Pourquoi le père me considérait-il comme un objet de rebut et la fille comme un trésor? Je ne le compris que trop tôt ; le père me jugeait indigne de la cuisson et la fille avait trouvé ce qu'elle cherchait depuis longtemps, la pierre d'achoppement de cette bête noire de nombre de belles, et qu'on appelle le célibat. Elle se maria en effet, loin de la fleur de l'âge, il est vrai, mais elle avait atteint son but, et ma réputation était désormais malheureusement grandie par un précédent de bon augure.

" Je changeai alors de maîtresse et habitai longtemps un chiffonnier. Ma seconde maîtresse ayant trouvé ce qu'elle cherchait à son dixième lustre, j'errai de chambrette en chambrette, et finis par tomber sous la griffe de ma propriétaire actuelle qui, par crainte de m'égarer et de compromettre pour toujours son avenir m'a ménagé,

la cruelle !... une petite prison dans son corsage. Je ne vois plus le soleil, je ne respire plus la brise... j'étouffe ! mais la belle est sans pitié. Tant pis ! Jusqu'ici je me suis prêté avec complaisance à tous les caprices féminins. C'est fini. Désormais je change de tactique. Puisque les bons procédés ne valent rien auprès de mademoiselle, ayons recours aux moyens de rigueur ; soyons implacable. Elle croit son mariage certain, il est si peu assuré qu'en désespoir de cause, elle me rendra un jour ma liberté : quand même ne serait-ce qu'à l'âge de quatre-vingt dix-neuf ans.

" Alors, du moins, on ne tentera plus sur moi, je respirerai et je serai libre. D'ici là, tous ceux qui s'approcheront de ma maîtresse sauront quels sont ses petits défauts. Elle est cruelle, injuste et ingrate, ma captivité en est la preuve. Elle agira de même envers son mari. Elle sera jalouse. Elle ne voudra pas qu'il aille voir ses amis ; il faudra qu'il marche dans la rue, les yeux baissés, qu'il évite les magasins où les employés

ne sont pas du sexe fort, qu'il interdise l'accès de son bureau au beau sexe, sans exception, qu'il..."

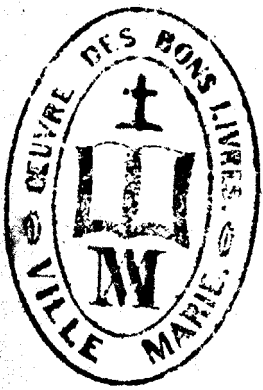
Le blé d'Inde rouge en avait peut-être dit plus long, mais là se terminait le mémoire dont Calino harangua les membres de la société protectrice des épis de blé d'Inde. Ce qu'ils firent à la suite de cette virulente dénonciation, ne figure point dans les annales de la docte confrérie. Cela nous intéresse peu d'ailleurs. Qu'il nous suffise d'ajouter, que Calino avait eu jusque là des intentions pour sa cousine. L'histoire du blé d'Inde leur donna une nouvelle direction.

Depuis, le vide se fait autour de mademoiselle, la tombe laisse déjà entrevoir ses coins polis et ses petits clous d'argent, et le captif, plein d'espoir, voit déjà poindre à l'horizon les premiers feux du grand jour de sa liberté reconquise.

De grâce, filles d'Eve, qui cultivez encore la superstition du blé d'Inde rouge, rendez la liberté à ses épis rosés. Ils ont pu faire semblant jusqu'ici de se prêter complaisamment à vos petits

caprices, tout en riant dans leur coton de votre folle crédulité, mais il ne faut qu'un rien pour les indisposer contre vous, et les induire à vous préparer le sort de la cousine de Calino.

Allons, un bon mouvement, renoncez au culte du blé d'Inde ; imitez celles qui n'en ont point, et qui ont cependant trouvé ce qu'elles cherchaient, sans recourir à la futile vertu d'un membre de la famille des graminées. Vous n'en serez que mieux appréciées ; votre blé d'Inde ne dira pas au premier venu, quels sont vos petits défauts, vos grands même... l'indiscret ! et votre dignité n'aura pas à lutter avec ce malin griffon qu'on appelle : *le Ridicule !*



# MONSIEUR BÉBÉ.

SIMPLES CONSEILS.

C'est un grand personnage, de nos jours, que monsieur Bébé !

Il faut se plier à tous ses caprices, à toutes ses fantaisies, et proclamer bien haut, quand il estropie la langue française, qu'il est maître dans l'art de bien dire.

On vante sans cesse sa coiffure, ses habits, ses souliers : ne nous étonnons donc point s'il finit par croire, après cela, qu'il est toujours le mieux mis, le plus élégamment vêtu.

Il se perd dans des flots de dentelles, sa petite personne est émaillée de boucles de rubans : boucles à la casquette, boucles aux cheveux, boucles aux épaules, boucles à la ceinture,

boucles aux genoux, boucles aux bas, boucles aux souliers, bref il est *bouclé* d'un bout à l'autre.

On lui répète mille fois qu'il est joli, charmant, aimable, qu'il ressemble aux anges blonds du paradis, quand il grimace comme un petit diablotin ; que ses joues sont roses, ses traits distingués, qu'il sera un jour orateur, homme d'Etat, un grand homme, s'il vous plaît ! pas un poète par exemple, car hors dans la classe des lettrés, les poètes sont rarement appelés de grands hommes.

Bébé accepte tout, croit tout, et gobe tout sans sourciller. A cet âge, on est si naïf, puis la vie est si attrayante, si douce, quand la maman est toujours là pour guider les premiers pas de son chérubin vers les sentiers les plus fleuris et les plus mousseux.

***

Bébé grandit. Il lui faut bientôt renoncer aux attraits du foyer, aux courses folles sous la feuillée, aux promenades délicieuses, en esquif,

sur le miroir d'un lac bleu, pour s'enfermer durant dix longs mois, entre les quatre murs blanchis d'un collège, et pâlir sur le grec, le latin, l'algèbre ou la géométrie.

Il commence alors à s'apercevoir qu'un essaim d'illusions avait plané sur son berceau :

Maman disait qu'il était joli, a croquer !—ses condisciples trouvent qu'il est fièrement laid, et ne se gênent point d'en prévenir charitablement le principal intéressé ;

Maman lui faisait une réputation de calligraphe,—le professeur se demande où il a bien pu rencontrer des hiéroglyphes semblables à celles qui émaillent la copie de son élève ;

Maman répétait partout à ses connaissances, qu'il était poli, affable, que tout ce qu'il faisait respirait l'urbanité, la grâce, la distinction—ses compagnons de jeu le citent comme un modèle d'ours mal léché ;

Maman affirmait à qui voulait l'entendre, que son fils était un prodige de savoir, un petit génie, qu'il deviendrait un jour : lieutenant-gou-

verneur, archevêque, cardinal, que sais-je ?—ses amis lui avouent candidement qu'il aurait figuré avec plus d'avantages parmi les journaliers de la corporation, que sur les bancs d'un collège.

Mais laissons Bébé défendre ses illusions à mesure qu'on les bat en brèche, et voyons si, au moins, sa diction est aussi pure qu'on le prétend.

***

N'avez-vous jamais tenté d'analyser le langage de Bébé ?

Il y a là, un petit sujet d'études, très intéressant.

Bébé prononce trois mots généralement bien : *Papa*, *maman*, *Jésus*,

A part ces trois mots, il a un petit vocabulaire qui lui est propre, qui reste inintelligible à l'étranger, et que les parents ne parviennent à déchiffrer que par la théorie de l'à peu près.

Ainsi, il dira : *menomme*, *wowal*, *chin*, *minne*,

*lolo, bul, to,* etc., pour *homme, cheval, chien, chat, eau, brûle, couteau.*

Bébé regarde par une fenêtre ; tout à coup il s'écrie :

—*Menomme lolo wowal !*

Beaucoup de personnes n'y verront que du feu ; s'ils étaient familiers avec le babil enfantin, ils traduiraient sur le champ, son idée, en disant :

—" L'homme donne de l'eau au cheval."

Souvent le langage de Bébé est encore plus mystérieux ; ainsi, il dira *neuille* pour *portefeuille, sossais* pour *fossé, pique* pour *fourchette,* et mille autres expressions identiques, ne rappelant en aucune façon, le nom des objets auxquels elles sont censées s'appliquer, et ne réveillant dans votre esprit, aucun rapprochement possible.

Est-ce là ce que vous appelez maître dans l'art de bien dire? est-il bien permis à votre petit génie d'écorcher ainsi la langue française au point de la rendre méconnaissable, et de persis-

ter, des années et des années, à s'acheminer dans une voie qui fera son supplice par la suite ?

Loin de moi la pensée de vouloir que Bébé ait la diction d'un Stanislas David en naissant, ce serait pousser trop loin le purisme, et ignorer les lois de notre faible nature, mais, au moins, que les parents aient assez à cœur l'avenir de leurs enfants, pour ne point attendre qu'ils soient d'âge à aller au collège pour faire la chasse à leurs expressions vicieuses, et les empêcher de nous édifier à l'âge de six ou sept ans, par un langage qui ressemble au nègre ou au volapük.

Vous êtes surpris de voir figurer le volapük en cette affaire.

Vous deviez vous y attendre, pourtant.

Du moment qu'une langue vise à l'universalité, on ne doit point s'étonner de la rencontrer partout.

Vous ne le croiriez point, mais Bébé adore les terminaisons volapükistes, surtout celles en *ik*, *al*, *ul* et *o*.

Les volapükistes disent en effet: *jonik* (beau)

*lulik* (quintuple) *zül* (9) *gudiko* (bien) *nemo gudiko*, (très bien) *genal* (général) et Bébé dit, de son côté : *zik* (musique) *bûl* (brûle) *lolo*, *dodo*, et enfin, le croirait-on, *génal* pour général ! sauf une légère nuance dans la prononciation, tout comme les volapükistes !

Ah ! le malin Bébé, il ne sait pas son français, et il parle volapük !

Faisons vite sa malle, et expédions-le au plus tôt, à l'inventeur du volapük, comme l'argument le plus *vivant* de la simplicité de son système.

***

Mais que vois-je ? on commence à me faire les gros yeux? mes remarques ont échauffé la bile de quelques-uns : " Sommes-nous des maîtres d'école, disent-ils, en contenant à peine leur indignation, des instituteurs pour enseigner la grammaire à Bébé ? "

Un peu plus de calme, de grâce, messieurs, il ne s'agit ici ni de grammaire, ni d'instituteur. Apprenez à Bébé à bien prononcer ses mots

c'est tout ce que l'on vous demande, l'instituteur aura bien assez de la grammaire plus tard.

Pourquoi votre chérubin prononce-t-il les mots *papa*, *maman* correctement, tandis que toutes ses autres expressions n'ont pas même une teinte française? Parce que ce sont des mots qui flattent votre amour-propre. Vous ne pouvez souffrir qu'on les prononce mal ; si vous voulez montrer que Bébé s'exprime bien, ce sont précisément ceux-là que vous lui faites répéter, vous gardant bien, cependant, de pousser plus loin la reconnaissance, sous prétexte que Bébé est timide... un peu sauvage en présence des étrangers !

Eh bien ! pourquoi n'ajouteriez-vous point aux mots *papa*, *maman*, quelques autres mots usuels, d'une prononciation relativement facile, des mots que Bébé entend le plus souvent, et qui qualifient des objets qui lui sont familiers. Vous n'avez pas craint de passer pour instituteur, en lui apprenant vos expressions favorites ; serez-vous plus instituteurs si, aux mots *papa*, *maman*, vous ajoutiez,

graduellement, quelques autres termes qui feront que Bébé aura, en peu de temps, un vocabulaire bien fourni d'expressions qu'il prononcera à merveille, et qui lui attireront infailliblement les félicitations de tous ?

Mais non, la vanité est toujours là, et il faut satisfaire la vanité.

Qu'importe que Bébé parle mal pourvu qu'il ait de beaux habits !

On négligera donc son intelligence, les plus belles de ses facultés, pour l'enrubanner depuis les pieds jusqu'à la tête ; on s'évertuera à lui trouver mille costumes plus ou moins grotesques, toujours très coûteux, et au-dessus des moyens des parents, et, ainsi attifé, on le promènera par les rues et par les places publiques, quêtant partout des regards admiratifs, pour le soyeux, ou le velouté de sa parure.

Les mondains pourront admirer son plumage, mais les sages, pour qui l'habit ne fait pas toujours le moine, feront leurs réserves, et se rappelleront l'aventure arrivée à deux campagnards, dans une hôtellerie de village.

Ils étaient en extase devant un superbe paon, ce bipède qui, suivant La Fontaine, déploie :

Une si riche queue et qui semble à nos yeux
La boutique d'un lapidaire.

C'était le premier qu'ils voyaient, et ils ne savaient quel nom lui donner.

Passe un mauvais plaisant qui, voyant leur embarras, leur dit gravement, que c'était un rossignol des Indes ! le plus beau chantre des continents : sa voix étant d'une richesse, d'une suavité, d'une puissance incomparable et se faisant entendre à des distances inouïes !...

Redoublement d'admiration chez les campagnards.

— Il faut entendre ça, se dirent-ils, en se poussant du coude, quand bien même en perdrions-nous la vente du beurre de Catherine !

Leur attente fut longue.

Comme tous les grands artistes, le rossignol des Indes prenait son temps et ne paraissait point prodigue de sa jolie voix. Il ouvrait bien le bec,

de temps en temps, nos dilettanti se penchaient alors, anxieux d'entendre ses mélodieux accents, mais c'étaient de vaines alertes, l'oiseau restait muet comme une carpe !

Enfin, notre paon évidemment satisfait des égards dont on l'entourait, se décida à caresser leurs oreilles, du cri le plus rauque et le plus faux de son mince répertoire.

Stupéfaction et ébahissement des auditeurs.

— Baptiste, allons-nous-en, dit l'un d'eux, ce rossignol a le rhume, nous reviendrons plus tard.

— Nenni ! dit l'autre, plus avisé, c'est nous qui avons la berlue, on nous a joué ni plus ni moins, cet animal-là n'est pas plus rossignol que moi, c'est une volaille de basse-cour, comme nos poules, nos canards et nos dindons. Je ne lui ferai point l'honneur de manquer une seconde fois la vente de mes produits, pour l'écouter.

Il en sera de même pour Bébé.

Tant qu'il gardera de Conrart le silence prudent, on l'admirera comme un oiseau rare, mais s'il ose parler, malheur à lui ! le sage désabusé

lui assignera sur le champ, la place qu'il occupera parmi les célébrités du siècle, et cette place ne l'honorera guère.

***

Après le papa, c'est la maman qui se récrie. Rien de plus naturel. Mais à quel propos ? Ah ! il ne faut pas toucher à Bébé, il ne faut pas réveiller ses susceptibilités, avoue-t-elle candidement, il est si parfait, et puis, il croirait qu'on se moque de lui, si l'on se permettait de douter de la beauté, de la correction de son babil !

Encore la vieille excuse.

M. Benjamin Sulte, qui l'a appréciée à sa juste valeur, a déjà dit, quelque part:

" Dire à un enfant qu'il jargonne tandis qu'il devrait se servir des mots qui sont justes et qu'il a entendus mille fois durant sa courte existence, c'est se moquer de ce petit personnage !..."

Bébé n'aura pas toujours maman à ses côtés pour le protéger contre les épigrammes ou la verve satirique des malins.

Avez-vous bien réfléchi à ce qui l'attend, à son entrée à l'école, ou au collège ? à la risée et aux propos moqueurs qui accueilleront alors son langage primitif ?

Vous craignez de l'effaroucher en corrigeant insensiblement, pour ainsi dire, ses expressions impropres, à un âge où les mauvaises habitudes se déracinent facilement, et où ses bouderies n'ont jamais rien de fâcheux, et vous ne songez point aux tribulations qu'il aura à subir, au découragement qui pourra s'emparer de lui par la suite, en voyant ses efforts pour réformer son langage, pour modifier ses expressions du tout au tout, demeurer infructueux ?

Combien, jusqu'ici, ont failli à la tâche ?

Combien ont quitté le collège, dès les classes élémentaires, pour des raisons identiques, et ont traîné partout une existence misérable et sans but.

Ah ! si leurs parents ne les avaient pas tant choyés, dorlotés, caressés, s'ils n'avaient pas accueilli avec un sourire approbateur et sans la

moindre remarque, toutes les incongruités, toutes les expressions impropres, tous les termes barbares qu'ils émettaient, à leurs premières années d'enfance, ils n'en seraient pas là aujourd'hui.

Pour certains parents, malheureusement, Bébé est toujours Bébé. On dirait qu'il ne grandira jamais, qu'il sera enfant toute sa vie, mais un enfant doublé d'un monsieur, et le premier des messieurs, car sa personne est inviolable, et tout ce qu'il fait, est admirable sous tous rapports. Dans les pays non constitutionnels comme le nôtre, Bébé est parfois un petit monarque, on se permet même de l'appeler : " Sa Majesté," des poètes lui font la cour et lui consacrent des strophes de ce genre : (1)

Les rois s'en vont dit le vulgaire,
Mon Dieu ! dans quelle erreur le public est tombé !
Il nous reste un roi populaire,
Qui règnera toujours : " Sa Majesté Bébé !...

Pour ces rois, il n'est point de nations ingrates,
De sujets révoltés, de tribuns fulgurants.....

(1) Gaston Bastit—*Poésies d'un inconnu.*

Les plus farouches démocrates,
Sont à plat ventre aux pi. ls de ces petits tyrans !

Les rois s'en vont ? Erreur ! la royauté fourmille
Et tant que le monde vivra
Toujours, toujours dans la famille,
Oui toujours, l'enfant règnera !

1888.

# SOUS LES PINS.

SOUVENIRS.

J'ai voulu les revoir, mes vieux pins, les pins sous lesquels j'aimais à folâtrer aux heures de l'enfance. (1)

Ils sont encore là, fiers de leur taille géante, et découpant leurs cimes séculaires sur un horizon d'azur.

J'ai reconnu leurs troncs rugueux, leurs épaisses ramures et leurs petits cônes bruns : si jolis, si luisants, quand une main mignonne sait leur donner les gracieux contours d'une corbeille de luxe.

---

(1) Ces vieux pins, plus généralement appelés : "Les gros pins," sont situés près des coteaux, à l'extrémité de la rue des Champs, aux Trois-Rivières.

Le temps les a respectés, mais hélas ! qu'a-t-il fait du cadre enchanteur qui rendait leurs arceaux si mystérieux et si imposants ?

Quelques années ont suffi pour ternir ce gazon, jadis si verdoyant ; pour jeter au grand jour, ces sentiers ombreux, dont je suivais avec délices les capricieux méandres. Plus de fleurettes, plus de bancs de mousse, plus d'arbustes touffus : des brins d'herbe, des broussailles, quelques oiseaux égrenant des trilles languissants, voilà tout ce qui reste pour égayer le séjour de mes vieux pins ; par contre, la locomotive jette son cri strident tout près, et j'entends au loin : le sifflet des manufactures, le bruit monotone des scieries et les clameurs des collégiens en récréation.

O progrès ! que de beau paysages tu as détruits ; que de vieilles reliques, doux souvenirs d'un passé glorieux tu as fait disparaître !

Si tu n'avais en vue la prospérité de la patrie, l'expansion de notre race, le développement du génie national, je ne te pardonnerais point tes

innombrables méfaits, mais comme tu travailles pour le bien-être de tous, je m'incline et j'oublie tes profanations.

***

Vous ne les verrez plus revivre, ô mes vieux pins ! les beaux jours d'autrefois ; les beaux jours où, sur vos rameaux résineux : les fauvettes, les pinsons, les mésanges, livraient à la brise leurs gazouillis amoureux.

Qu'elle était belle, la nature qui étalait alors à vos pieds, son riche écrin !

On ne voyait partout qu'un tapis de velours vert, émaillé de marguerites, de muguets, de trèfles, de roses sauvages, de fleurettes aux teintes les plus variées ; ici, c'étaient d'étroits sentiers fuyant sous des massifs verdoyants, des bancs de mousses, des treillis de jeunes courants en pleine floraison ; là, des touffes de fraisiers, d'airelles, de mûriers et de framboisiers.

J'aimais l'ombre des vieux pins, l'imposant refrain du vent qui berçait leurs cimes, les joyeux concerts de leurs chantres ailés ; j'aimais à

contempler aussi : l'écureuil sautant, vif comme l'éclair, de branche en branche ; le gentil oiseau-mouche voltigeant avec bruit de fleurs en fleurs ; les brillants papillons, les frêles libellules qui lutinaient dans l'espace, l'abeille qui venait butiner dans le calice des roses.

Puis, la présence de la cigale chantant la saison des moissons dorées, et de la fourmi qui amoncelait, grains par grains, autour de sa retraite, des petits mamelons de sable fin, évoquait en mon esprit la première fable de La Fontaine :

La cigale ayant chanté,
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue,
Quand la bise fut venue...

Devançant la saison, il me semblait revoir la cigale, tout honteuse, venir mendier quelques grains au logis de la prévoyante fourmi, et avouant piteusement, qu'elle avait chanté nuit et jour, et j'entendais la fourmi fermer sa porte brusquement, en disant avec sévérité :

Vous chantiez, j'en suis fort aise ! »
Eh bien, dansez maintenant.

Qu'advint-il de la cigale ?

L'histoire ne le dit point.

Quelque âme charitable eut pitié de son indigence, sans doute, car elle chante encore plus que jamais, et elle semble tout aussi insouciante de l'avenir que par le passé.

Je me retracte.

J'allais commettre un gros mensonge historique.

On connaît maintenant la suite des aventures de la cigale, et quelle noble leçon elle donna, l'automne suivant, à la fourmi.

On a trouvé dans le gite d'une vieille cigale québecquoise, décédée en 1882, les *Mémoires* de la cigale de La Fontaine. Ces *Mémoires* lui avaient été transmis par son aïeule, qui elle-même les tenait de sa trisaïeule, une pure française qui avait émigré au Canada, il y a nombre d'années. Grâce à ce manuscrit, unique en son genre, car nos cigales ne savent plus manier

la plume comme celle du grand fabuliste, on a pu réunir, à deux siècles de distance, les premières et les dernières pages de l'histoire de la cigale.

D'après ces *Mémoires*, la cigale passa un triste hiver, et, mûrie par l'expérience, la belle saison arrivée, elle amassa force provisions et ne chanta que lorsqu'il y avait apparence d'orage. Aussi la fourmi, sa voisine, qui se réglait sur son chant pour sortir et pour remplir son grenier, fit-elle une bien mince moisson, et, aux premières neiges, elle dut frapper à son tour au logis de la cigale qui faisait bombance.

Contrairement à son attente, la cigale lui fit un accueil des plus gracieux et lui offrit même de l'héberger jusqu'au printemps, en ajoutant finement, comme le rapporte L. P. Lemay, dans une de ses plus jolies fables :

Sur la prairie
Toute flétrie,
Si la cigale chante encor,
Pour vous prédire un ciel longtemps d'azur et d'or

Et que, venu l'hiver, elle quête une graine,
Qu'elle aura, la pauvrette, oublié d'amasser ;
Ah ! ne vous montrez plus vilaine,
Et ne l'envoyez pas danser ! (1)

***

J'ai déjà commis quelque part, de méchantes strophes sur l'hiver ; j'en cite ici quelques-unes pour satisfaire ma rancune contre cette saison, aujourd'hui que je me souviens des longs mois durant lesquels elle me tenait à distance des vieux pins, et ne me laissait entrevoir que leur verte parure se détachant sur l'hermine des coteaux :

C'est un enfant à l'œil malin,
Aux lèvres purpurines,
Courant par vals, lacs et collines,
Comme un joyeux lutin ;

Il patine sur les étangs,
Glisse dans les clairières,
Poursuit au vol dans les bruyères,
Les jolis oiseaux blancs ;

(1) *Fables Canadiennes* par L. P. Lemay, 1882.

Il veut la forêt, le taillis,
Sans feuilles, sans mystères,
Les prés, les landes sans fougères,
Les nids, sans gazouillis ;

Il aime l'aquilon, l'automne :
Les vents de la tourmente ;
L'épais tourbillon qui serpente,
Les bris de l'ouragan :

En fleurettes, en fins anneaux,
Sur les monts, sur les plaines,
Il sème des corbeilles pleines
De givre, de cristaux ;

Alors l'on voit mille glaciers,
Mille massifs de neige,
Sous ses pas surgir en cortège,
Et combler les sentiers ;

Tout se vêt de blanc : le rocher,
Le fleuve, la rivière,
La villa, l'antique chaumière,
Le dôme, le clocher ;

Dans les bosquets, plus de concerts,
Plus de refrains, sur l'onde ;
On n'entend que le vent qui gronde
Sous les berceaux déserts...

Ils étaient bien déserts aussi, les vieux pins : leurs nids étaient vides, et les oiseaux de neige,

seuls, y venaient par intervalles, braver les frimas et les rigueurs de la saison.

Ces gentils oiseaux !

J'aimais leur blanc duvet ; il s'harmonisait si bien avec les décors des vallons et des collines du voisinage.

M. Fréchette doit aux oiseaux de neige, des lauriers académiques : s'il eût chanté les moineaux, ces pillards, ces intrigants, ces querelleurs importés, qui relèguent bien loin de nos toits, les quelques artistes ailés qui nous restaient, il n'eût pas eu tant de couronnes.

Vive toujours les oiseaux de neige !

***

Au retour de la belle saison, avec quelle joie j'accourais sous les vieux pins.

Il faisait si frais sous leurs rameaux ; on y respirait des arômes si suaves, puis la gourmandise y trouvait de si bonnes choses.

Les petites fraises des champs, si vermeilles, si exquises, qui brillaient dans la verdure, parmi

les perles du matin, avaient une mine si engageante !... ah ! il y en avait des fruits sous les vieux pins et des délicieux !

Malheur au poète qui venait rêver sous leurs arceaux : il oubliait toutes ses rimes pour un bluet, une framboise, une mûre !

Aujourd'hui, je ne vois plus de fruits : ils ont suivi les mousses, les courants, les fleurettes, les oiseaux.

Voilà pourquoi, en revoyant mes vieux pins dépouillés de l'auréole poétique d'autrefois, je ne veux me souvenir que du paysage familier à ma première jeunesse, de celui qui sera toujours mon idéal !

# LES MÉTICULEUX.

Quels drôles de personnages que les méticuleux !

On dirait qu'ils sont toujours sur les épines, tant leur sac de voyage est gonflé de petites craintes et de petits scrupules.

Leur voisin a-t-il commis une peccadille, ils en font aussitôt une montagne :

Parturient montes, nascetur ridiculus mus,

nous dit Horace, dans son *Art poétique.*

Comme on le voit, avec les méticuleux, c'est le contraire qui arrive.

Plaignons la souris !...

On les trouve partout, ces charmants méticuleux : dans les professions libérales, dans la poli-

tique, dans le commerce, dans la littérature, mais, de toute la famille, il faut convenir que les méticuleux critiques sont les plus intéressants.

Ces méticuleux ont lu Musset, Lamartine, Victor Hugo, depuis la première page jusqu'à la dernière. Vous croyez que cela leur assure une certaine facilité pour la rime ? Vous vous trompez grandement.

La livrée du poète n'est point faite pour eux, c'est celle du critique qui leur sourit.

On peut être critique de bien des manières ; on peut ou emboîter le pas derrière Zoïle, ou poser gravement à l'Aristarque. Les méticuleux ignorant les principes les plus élémentaires de l'impartialité, vous pouvez en conclure immédiatement, que Zoïle sera leur homme.

Quel génie, suivant eux, que ce Zoïle ; quel fameux critique, que de mauvais quarts d'heure il a fait passer aux œuvres d'Homère, et dire que les grecs furent assez sots pour lui préférer Aristarque, un grammairien, un mythe qui n'y voyait pas plus loin que son nez, en poésie !

Ah ! si Zoïle eût vécu au Canada, au lieu de le maltraiter comme l'ont fait les admirateurs, les enthousiastes de l'auteur de l'*Iliade*, les méticuleux lui auraient élevé, non pas une statue, ce n'est pas la mode chez nous,—le fondateur d'une grande cité attend même encore la sienne,—mais un beau monument, aux teintes d'azur, taillé dans le plus fin cristal du Saint-Laurent !

Présentez un volume de vers aux méticuleux : ce ne sont pas les beaux passages qu'ils y rechercheront, les strophes où le poète s'est montré vraiment original et inspiré, ils se garderont bien d'y faire la moindre allusion, mais, par contre, s'ils trouvent deux mots : un substantif et son épithète qui, de loin ou de près, ressemblent à ceux employés par l'un des trois poètes ci-dessus, vous serez le premier favorisé de la confidence.

Un vers se termine par les mots : " vague plaintive," les méticuleux s'écrient aussitôt : L'auteur a volé Musset ! par " flot paisible : " il a pla-

gié Lamartine ! par " jours inconstants : " il a pillé Victor Hugo !

Que l'on reproche à nos poètes de s'approprier des vers entiers, des hémistiches même de ces grands poètes, fort bien, mais qu'on leur interdise certaines expressions identiques dont il se sont servies, souvent accidentellement, c'est pousser par trop loin le scrupule. Avec ce système, la poésie ne vivrait pas longtemps. Ce ne serait plus le langage châtié, harmonieux que nous connaissons, mais un dialecte confus, inintelligible à tous.

En effet, s'il faut en croire les méticuleux, puisque Lamartine s'est servi de l'expression " flot paisible," elle sort tout de suite du langage ordinaire, et il n'est plus permis aux poètes suivants de l'employer. S'ils veulent exprimer la même pensée, il faudra que le premier d'entr'eux dise : " flot tranquille," un autre : " le flot qui sommeille," un troisième : " le flot qui roupille, le flot qui dort, le flot qui rêve, le flot qui ronfle," et ainsi de suite jusqu'à ce qu'on ait épuisé toutes les in-

sanités et toutes les incongruités possibles, puis les expressions françaises faisant défaut, on aura recours aux vocabulaires étrangers, et il en résultera, en plein dix-neuvième siècle, un mélange baroque qui nous rappellera certains vers de Ronsard écrits au seizième siècle, que je cite ici comme échantillon de ce dont on pourrait encore nous régaler, si l'opinion des méticuleux faisait loi : " O Bacchus ! dit-il :

O Cuisse-né ! Archète, Hymenéen,
Bassare, roi, Rustique, Euboléen,
Nyctelien, Trigone, Solitaire,
Vengeur, Manic, germe des dieux et père,
Nomien, double, hospitalier,
Beaucoup, forme, premier, dernier,
Leneau, Porte-sceptre, Grandime,
Lisien, Baleur, Bonime,
Nourri-vigne, Aime-pampre, enfant,
Le Gange te vit triomphant ! "

Ce sera tout simplement délicieux, n'est-ce pas ?

Mais comme il pourrait paraître ridicule à quelques-uns que la langue française qui depuis des siècles se perfectionne, s'arrête soudain sur

la pente du progrès, pour revenir à son point de départ: il est plus probable que nos poètes cultiveront le néologisme, à la façon des décadents de France et de Belgique, de ces décadents, déliquescents ou symbolistes qui, d'après M. Remy Saint-Maurice (1) sont des "individus alcooliques et rachitiques pour la plupart, rastaquouères de la littérature, ne parlant ni l'arbi, ni le patois, ni le nègre, ayant un idiome à eux, un dialecte fait de mauvais français et de latin de cuisine, et qui, sous prétexte de donner le dernier mot de l'art à leurs contemporains, n'ont guère réussi qu'à leur donner le dernier mot de l'absurdité humaine."

On ne saurait donc s'étonner, après cela, si l'orgueil des décadents consiste à aligner des vers aussi incompréhensibles que ceux-ci:

Immense et seule lors, et, voix sans voix, pullule
La grande mer du noir *AVANT* pour vagues *TOUT*,
Sans phare; et pas ouïe, une rumeur ulule,
Sœur d'une mer au loin sous le spleen d'un soir mou.

(1) Revue Littéraire et Artistique, livraison d'octobre 1887, page 800.

Comprenez si vous pouvez !

Ululez. Blanc. Sifflez. Claquez. Noir dans le trou. Bourou-boudor. Cataclysme. Le tourlourou.

Rapprochez ce distique écrit récemment, du poëme de Ronsard sur Bacchus, écrit il y a trois siècles, et vous verrez que les décadents qui croient avoir fait une grande découverte avec leurs mots nouveaux et leurs expressions burlesques, ne font rien autre chose que de rééditer les plus mauvais vers de Ronsard. Il y a peut-être moins de latin dans leur triste prose, mais le français n'en vaut guère mieux.

Espérons, pour l'honneur des lettres canadiennes, que nos poètes ne s'efforceront jamais de plaire aux méticuleux, au point de se faire décadents.

Si les méticuleux trouvent que la poésie canadienne n'a été jusqu'ici qu'un plagiat, qu'ils montrent eux-mêmes que leur astre en naissant les a formés poètes, suivant l'expression de Boileau ; qu'ils émerveillent le monde par l'originalité de leurs sublimes inspirations, mais qu'ils

nous soit permis jusque là de douter de leur bonne foi, et d'accueillir leurs critiques zoïliennes, du silence que mérite tout ce qui sent le charlatanisme et le dénigrement systématique.

Depuis quelque temps, cependant, les méticuleux semblent vouloir se réformer. Ils ne donnent plus signe de vie, dans les journaux du moins. Ils laissent bien échapper encore dans leurs causeries avec leurs intimes, quelques bribes de leur théorie d'éteignoir, mais là se borne leur démangeaison.

Auraient-ils, par hasard, sur leurs vieux jours, quelques remords de conscience ? ou leur bras a-t-il tellement faibli qu'il ne peut plus brandir Joyeuse?

L'avenir le dira.

En attendant, contentons-nous de prévenir charitablement les méticuleux, que les bains fantaisistes de leur plume dans le noir de l'encrier ne sont guère goûtés du public, et que nombre de lettrés guettent leur prochaine incartade, pour crier :

" .....haro sur le baudet."

# LES CRITIQUES POLITICO-LITTÉRAIRES.

Les critiques politico-littéraires sont les frères de lait des méticuleux. Passez-les en revue, vous ne trouverez encore parmi eux que des Zoïles, pas un seul Aristarque.

Doivent-ils critiquer un volume de poésies ? Vous croyez qu'ils commenceront par lire attentivement l'œuvre qui leur est soumise, qu'ils annoteront tous les vers réclamant soit un blâme, soit un éloge, puis qu'ils confieront à de blancs feuillets les impressions nées de leur lecture. Vous n'y êtes point. Leur premier soin est de mettre leurs jambes en mouvement, et de faire des visites ! ! !

Drôle d'entrée en matière, direz-vous, pour des critiques.

Très drôle, si vous voulez, mais le fait est authentique.

Et qui visitent-ils ainsi ?

Les gens bien renseignés seulement : le rédacteur en chef de leur journal, d'abord, puis tous les gros bonnets de leur parti politique, grands cabaleurs devant les hommes, et qui savent sur le bout du doigt pour qui un tel a voté, lors des élections municipales, locales ou fédérales.

Ils les soumettent, tour à tour, à un interrogatoire en forme au sujet de l'auteur qu'il s'agit d'exalter ou de fustiger :

Quelle est sa couleur politique ? est-il rouge, bleu, national ? ses tendances en journalisme sont-elles libérales ou conservatrices ?

Et, suffisamment renseignés là-dessus, ils regagnent béatement leur sanctuaire de critique, ayant sur leur calepin tout ce qu'il faut pour gratifier l'auteur d'un éreintement en règle, ou d'une bouffée d'encens.

Aussi si la couleur et les tendances politiques

du poète concordent avec celles du critique politico-littéraire, son volume sera immédiatement un bijou, un chef-d'œuvre, il le parcourra en entier pour y cueillir tous les beaux passages, et s'écriera que ses citations sont les parties les plus faibles de l'ouvrage, et le lecteur de se dire: "Puisque les parties faibles sont si sublimes, l'auteur dans ses meilleures strophes doit se montrer le plus grand des poètes : un Lamartine, un Victor Hugo, ni plus ni moins !"

Par contre, le poète n'est point du parti du critique politico-littéraire ; il l'a même attaqué dans les journaux de la presse ennemie : aussitôt, son œuvre est une élucubration, un fiasco complet ; le talent et l'auteur n'ont jamais parcouru le même sentier. Le volume est examiné à la loupe quant à ses défauts. Les platitudes sont cueillies avec soin, et les beautés dédaignées intentionnellement, afin de faire croire au public que les beaux passages n'étant que des platitudes, les strophes faibles ne doivent pas valoir grand'chose.

Quand donc certains de nos critiques se mettront-ils au-dessus de l'esprit de parti ? quand donc se décideront-ils à ne voir dans nos poètes non pas l'homme politique, mais le poète même, non pas ses antécédents de partisan, mais l'œuvre même qu'il a écrite, le poëme qu'il a créé ?

Cette manie de ne voir dans les ouvrages d'amis politiques que des chefs-d'œuvre, et dans ceux des adversaires de son parti que des productions fades et sans art, paralyse notre littérature dans son développement.

Les auteurs, comme on se l'imagine, n'écoutent que les dithyrambes de leurs confrères de coterie. Pourquoi se soucieraient-ils d'ailleurs, des observations parfois judicieuses des profanes, quand ces derniers voilent le peu de bien que renferment leurs critiques, d'une teinte de partialité qui révolte ?

Puis, la composition est si facile, quand on peut se permettre des licences extravagantes, pécher même contre les règles de l'harmonie, et

quand on est sûr de rencontrer tout un cercle de badauds qui trouveront toujours nos innovations admirables et sublimes !

Et voilà ce qui fait croire aux écrivains de la vieille France qu'il n'y a point de critiques au Canada, ou du moins, si nous en avons, ils sont fièrement indulgents.

Personne parmi nos poètes n'a été plus maltraité que M. Louis Fréchette par les critiques politico-littéraires, et pourtant, M. Paul Verdun, dans un article où il considère *La Légende d'un peuple*, (1) comme " une de ces œuvres qui supportent la discussion sans en être amoindries " et qui a " le grand et rare mérite de palpiter d'un souffle puissant " trouve matière à faire les réserves suivantes :

" Sans doute, il ne rencontre pas (Louis Fréchette) parmi les Canadiens enthousiastes, *la critique rigoureuse* avec laquelle nous autres Parisiens, nous voyons examiner chacune de

(1) Voir *Le Semeur*, livraison du 10 février 1888.

nos œuvres, et *cet enthousiasme tourne à son détriment*. Souvent l'épithète rime avec l'épithète, la rime manque de richesse, ou bien l'harmonie du vers est rompu par un rejet désagréable à l'oreille. Emporté par son sujet, l'auteur travaille trop vite. Que M. Fréchette me permette de lui dire : Cette rapidité nuit à la perfection de sa facture. Il acceptera cette remarque comme venant d'un ami qui croit lui être plus utile par cette parole franche que par une louange mensongère "

M. Fréchette peut remercier les critiques politico-littéraires, de lui avoir attiré ce compliment, et les inviter à méditer avec lui, s'ils ont vraiment à cœur de doter leur pays d'une littérature franchement nationale, d'une littérature aussi remarquable pour le fond que pour la perfection de la forme, ce passage de l'auteur des *Pensées*: (1)

" Si la société, même littéraire, eût été di-

(1) M. de Bonald.

visée sous Louis XIV comme elle l'a été depuis, les grands écrivains d'un parti auraient été méconnus ou méprisés de l'autre, et nous n'aurions pas une littérature nationale." et ces quelques lignes d'un auteur reconnu comme autorité en littérature : (1)

..." Lorsque les lettres ont subi l'influence des agitations politiques, les jugements de la critique ne sont guère autre chose que des ressentiments de vanité ou des admirations de coterie. Malheur aux lettres qui s'adressent ainsi à des intérêts d'amour-propre ou à des ambitions isolées ! Elles sont sans avenir, car la postérité n'existe pas pour les partis."

Sachons rendre justice aux qualités de nos poètes ; sachons aussi relever leurs erreurs ; mais faisons-le impartialement, sans parti pris, sans animosité, tout comme si la personne de l'auteur nous était inconnue, et si nous n'avions devant nous que l'œuvre d'un écrivain anonyme.

(1) M. Laurentie. *De l'Etude et de l'Enseignement des Lettres.*

L'un de nos sénateurs les plus en vue, nous a dernièrement donné un bel exemple.

Ceux qui ont lu les déplorables incartades de Cyprien *alias* Fréchette, dans la *Patrie* de jadis, doivent se rappeler avec quelle injustice criante il traitait le rédacteur de *l'Etendard*. Il ne lui épargnait ni les sarcasmes, ni le gros sel.

Si la victime de cette inique persécution avait écouté l'esprit de parti et encore plus son ressentiment, si elle s'était prévalue du système prôné depuis si longtemps par les critiques politico-littéraires, elle aurait accueilli, sinon par des invectives, du moins par le silence *La Légende d'un peuple* de M. Louis Fréchette. Or, qu'avons-nous vu ? Le 24 décembre dernier, l'hon. F. X. A. Trudel fit dans *l'Etendard*, une appréciation du dernier volume de M. Fréchette, au cours de laquelle, après certaines réserves préliminaires, il rend ainsi hommage au talent de son détracteur d'hier :

" Il nous semble que *La Légende d'un peuple* s'impose, bon gré mal gré, à l'attention du peu-

ple canadien. Il nous semble qu'elle mérite de la part de tout canadien, ami de son pays, l'hommage dû à une belle œuvre nationale.

" Car si le poète a des torts envers l'immense majorité de ses concitoyens, et suivant nous il en a de bien graves, s'il a prêché naguère contre le droit, la doctrine, la charité, l'humanité, même contre les lois littéraires et les règles de la grammaire, d'un autre côté, Dieu lui a donné un admirable talent, une âme de poète, un cœur de patriote, et ces nobles facultés il vient de les employer largement, de les dépenser avec prodigalité, nous serions tentés de dire *royalement* si M. Fréchette n'exécrait tant les rois, à célébrer les grandeurs, les gloires de notre patrie canadienne.

" Il vient d'élever au peuple canadien ce qui, dans notre humble opinion, est un monument impérissable de gloire, un monument plus éloquent que tout ce que le bronze et le marbre eussent pu attester auprès des générations futures en l'honneur des héros de notre histoire.

" Voilà pourquoi, nous rendons hommage au

mérite de l'œuvre, et cet hommage, comme ce témoignage, nous les lui décernons de grand cœur."

Pareil oubli de l'injure et du parti chez un homme politique se rencontre si rarement qu'il mérite d'être signalé comme un précédent de bon augure. Espérons que cet acte d'indépendance ne sera pas isolé, que M. Trudel trouvera des imitateurs, et que nous verrons bientôt la disparition des critiques politico-littéraires, plus politiques encore que littéraires, si l'on se rappelle que pour les auteurs de ces critiques, la littérature n'est rien et la politique est tout.

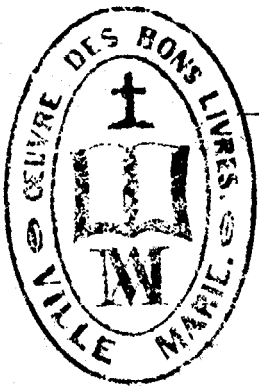
Il n'y a point de littérateurs, point de poètes pour eux, ils ne connaissent que l'adversaire ou l'ami politique, d'où leur intérêt de faire de la critique littéraire au point de vue du parti.

Supprimez le mobile de cet intérêt ; faites leur fouler aux pieds leur défroque de partisan : vous les verrez abandonner l'arène immédiatement, leur vocation de critique n'ayant plus sa raison d'être.

Regretterons-nous alors leur effacement, leur

désertion des rangs des détracteurs de nos poètes ?

Ceux qui connaissent le tort qu'ils ont fait jusqu'ici à la poésie comme à la littérature canadienne, ne pourront que s'en réjouir ; pour le moment, contentons-nous de ridiculiser leur pose fantaisiste de critiques impartiaux, quand ils n'ont jamais su faire autre chose dans leurs appréciations, que de soumettre la littérature à la politique, l'esprit littéraire à l'esprit de parti !



# LA POÉSIE AU SALON.

Il est dix heures du soir.

Empruntons la baguette magique d'une fée d'antan, et pénétrons dans un de ces salons coquets, luxueux, comme on en rencontre souvent à Montréal, au cours des visites du Nouvel-An, par exemple ; un de ces salons où les luminaires déploient pompeusement leurs myriades de cristaux aux facettes capricieuses et artistiques ; où les cadres aux riches moulures sont environnés d'une foule de satellites bordés de peluche et aux formes triangulaires, oblongues et même " fer à cheval " ; où les étagères, les corniches, sont surchargées de statuettes, de babioles, d'ouvrages de fantaisie ; où le piano étale avec complaisance son blanc clavier parsemé de raies d'ébène ; un

de ces salons enfin où vous ne foulez que tapis moelleux, nattes soyeuses, et où vous voyez des poissons dorés se jouer dans un bocal aux ciselures fantastiques et des fleurs rares s'épanouir dans des corbeilles de luxe.

Rien n'est plus poétique, direz-vous, que ce séjour ! et les heureux mortels qui le possèdent doivent être des amateurs de l'art et du beau, des esprits d'élite, qui n'ont rien de commun avec les esclaves du luxe et de la vanité.

Votre jugement, hélas, est trop hâtif et n'a pour fondement qu'une cause purement accidentelle. Vous vous êtes prononcés comme ceux qui, en voyant un cadre superbe, se disent, sans pousser plus loin leur reconnaissance : " Quelle belle toile ! " Le plus souvent, ce qu'on a ainsi proclamé un chef-d'œuvre, n'est qu'une croûte de la plus belle eau ; mais on a formulé son opinion, elle doit rester intacte ; y revenir pour la modifier, serait faire un acte contraire à la dignité d'un connaisseur émérite.

De même pour le salon que j'ai évoqué, vous

n'avez vu que le cadre, regardez bien la toile maintenant, et vous me direz si les personnages qui y figurent répondent bien à l'idéal que votre imagination se plaisait déjà à caresser.

J'ai dit qu'il était dix heures. C'est pénétrer bien tard dans un salon, mais comme nous y passons inaperçu, grâce à notre talisman, personne n'y trouvera à redire, et l'étiquette ne nous fera pas un crime d'une infraction dont elle n'a pas même eu connaissance.

La compagnie est nombreuse, et les joyeux passe-temps de la veillée passablement épuisés. Il y a eu du chant, de la musique, la demoiselle de la maison a très bien exécuté la *Caravane*, grand succès de la fanfare de la Cité, au jardin Viger. On applaudit encore à outrance. Quel talent !... comme c'est enlevé !... La Carreno n'aurait pas fait mieux, s'écrie-t-on complaisamment de tous côtés, mademoiselle avait bien *naturalisé* quelques dièses par-ci par-là, mais au ciel artistique, les étoiles de première grandeur peuvent-elles briller sans faire jaillir quelques fioritures de leur cru ?

Le programme des divertissements tirant à sa fin, on réclame ensuite une déclamation, non par goût, mais par une pure fantaisie de singer les voisins. Monsieur, qui est un prince de la finance, a lu dans le journal, la veille, qu'une soirée sans poésie est un jardin sans fleurs, une pelouse sans gazon ; qu'aujourd'hui, tout chef de famille se piquant de distinction, tient à ce que la déclamation figure dans les soirées de première classe, et notre hôte qui, en toute chose, vise à l'homme de qualité, à la façon du Bourgeois-gentilhomme de Molière, de mettre sans retard en pratique l'avis de la feuille et d'inaugurer à la première occasion, le passe-temps proposé.

Nous assistons à son premier essai du genre. Nous doutons qu'il y retourne, sauf dans le cas où son médecin lui conseillerait, pour chasser ses insomnies, un médicament soporifique des plus énergiques.

En effet, à peine l'un des jeunes invités, poète à ses heures, avait-il commencé à déclamer un passage de Lamartine, que le nouveau Mécène

ferma un œil, puis deux, et finalement s'endormit ; quant aux autres assistants, ils continuèrent à causer avec un acharnement inexplicable : modes, théâtres, ou médisaient du prochain, si bien qu'à la dernière strophe, malgré le feu, malgré le brio que le jeune parnassien avait mis dans sa déclamation, dans tout le salon, il n'y avait plus que le barbet de la maison, qui, gravement assis, le regardait avec admiration, se disant probablement, en remuant la queue : " Comme il jappe bien celui-là, c'est dommage qu'il n'ait que deux pattes, à nous deux nous aurions vite effarouché tous les chats du canton !"

Puis, le déclamateur reprit tranquillement son siège, prenant philosophiquement son parti de l'insuccès de sa déclamation, en songeant, qu'après tout, il avait toujours réussi à faire un exercice oratoire, comme il en faisait seul parfois dans sa chambrette, et comme dans l'antiquité, Demosthène préparait ses *Philippiques*, en haranguant les flots courroucés de l'océan.

Ce ne fut que dix minutes après qu'on s'aper-

çut que la déclamation était finie, et qu'on risqua quelques applaudissements.

Le maître de la maison se réveilla sur ces entrefaites, et son premier souci fut de s'informer pourquoi il n'y avait pas encore eu de déclamation. On s'égaya naturellement de cette distraction à la La Fontaine, puis, comme il se faisait tard, les invités commencèrent à se retirer, le déclamateur tout d'abord, son succès inouï en étant probablement la cause.

Les absents ont toujours tort, dit le proverbe. La conversation entre ceux qui restaient se lança donc à bride abattue sur les invités partis, chacun eut son plat et sa douche, et, sous ce rapport, l'on pouvait dire que le déclamateur avait eu les honneurs de la soirée.

— C'est un charmant garçon, commença le maître de la maison, c'est dommage qu'il fasse des vers.

— Oui, répondit un gros négociant, gourmé dans sa suffisance et ne mesurant les hommes qu'avec l'aune dont il se servait pour mesurer sa

marchandise, c'est vraiment dommage. Ils ont une triste lubie, ces poètes ; depuis nombre d'années ils voient clair comme le jour qu'à rimer, ils ne réussiront jamais à attraper un équipage, et ils persistent quand même dans leur bêtise, nous entretenant, à chaque instant, dans un idiome incompréhensible, quelque chose comme l'iroquois ou le nègre. On n'y voit que nuages ajourés, blonds rivages, forêts ombreuses, que gracieuses sylphides et nymphes séduisantes ; langage, en un mot, que tout homme bien posé et qui n'a point d'araignée au plafond rougirait d'employer.

— Que voulez-vous, reprend la doublure de M. Jourdain, il y a des mortels nés pour faire le bouffon tout le temps de leur vie, et les poètes appartiennent à cette intéressante catégorie !

Je me hâte d'ajouter que les négociants qui tenaient ces propos médisants ne faisaient point partie de nos cercles littéraires, qui comptent heureusement beaucoup de leurs confrères en négoce, mille fois plus intelligents, et qui se font

même une gloire d'honorer les poètes et d'avoir des bibliothèques bien fournies où la poésie occupe la première place. N'allez pas croire, non plus, que les négociants, les financiers sont les seuls à décrier les poètes ; certaines célébrités appartenant aux professions libérales ne se gênent nullement de renchérir encore sur leurs dires, et savent même les laisser bien loin dans la plaine, lorsqu'ils s'avisent de vous faire le portrait fidèle d'un poète.

Mais revenons à nos causeurs. Grâce à notre courte distraction, leurs confidences anti-poétiques doivent être très avancées. Effectivement, les voilà qui abordent le chapitre du mariage.

— Je me suis aperçu, dit le gros négociant, que notre déclamateur de tout à l'heure faisait la cour à mademoiselle votre fille. Me serais-je trompé ?

— Ne craignez rien. J'ai l'œil vif et la parole brève, parfois ; si jamais je m'apercevais de semblable chose, il aurait affaire à moi, et il verrait que le meilleur moyen de se faire éconduire

quelque part, surtout en fait d'amourettes, c'es de tourner des alexandrins !

— Je vous approuve en tous points, car autre ment, ce serait un grand malheur pour votre aînée, accoutumée jusqu'ici à toutes les séduc tions de l'opulence et à toutes les jouissances de la bonne chère. A la première alerte, soyez furi bond, faites une scène, et si vous suivez mon con seil, vous verrez l'amoureux déguerpir plus vite qu'il n'était venu. Tenez, je ne vous le cache point, si votre fille épouse un poète, elle est finie ! Je ne lui donne pas trois jours de vie. L'amour c'est fort bien, mais avouons-le entre nous, ce n'est guère nourrissant, puis, quand à un repas substantiel, on substitue sans transition, une nappe où l'on ne voit que de la soupe aux madrigaux, des rondeaux bouillis, des sonnets rôtis, mets indigestes par excellence, faut-il s'étonner si l'on crève au dessert en avalant une épitaphe à la vanille !

Et voilà ce que l'on pense des poètes en plein dix-neuvième siècle, dans quelques-uns de nos

salons prétendus aristocratiques, pas tous heureusement, car nos poètes n'auraient plus qu'à entonner leur hymne de partance.

D'où vient cette antipathie pour les rimeurs ? d'où naissent ces préjugés contre tout ce qui touche à la poésie et à la haute littérature ? A l'égoïsme regrettable de tout un nombre de personnages plus ou moins intéressants, plus ou moins malicieux, imbus d'idées économiques, utilitaires et anti-artistiques, philosophes dévoyés qui ne trouvent bien que ce qu'ils font, n'estiment que les bouquins de leur profession, et n'admirent que les goussets rebondis. Qu'ils se nomment méticuleux, critiques politico-littéraires comme ceux que nous connaissons déjà, ou adorateurs du veau d'or, indifférents et épiciers littéraires, comme ceux qui vous seront introduits prochainement, ils n'ont qu'un but : déprécier la poésie et rabaisser outre mesure ceux qui la cultivent. Ils seraient malheureux sans cela, car il leur manquerait quelque chose qui n'est pas à dédaigner : la supériorité intellectuelle !

Souvent le poète plane dans des régions un peu élevées pour le commun des mortels, et si on lui demande de restreindre son essor, il évoque la réponse de Lamartine aux critiques qui lui reprochaient de trop s'élever. " Je n'y tiens pas assez pour descendre, à vous de monter si vous voulez de moi."

Nos incompris voudraient bien suivre ce conseil, et monter si possible, mais comme leurs ailes sont un peu écourtées, et que le soleil pourrait faire fondre la cire qu'elles renferment, ils préfèrent adopter le parti le plus sûr : crier sur tous les toits que la supériorité intellectuelle du poète est inférieure à la leur. De cette façon, ils esquivent une chute honteuse, et, à force de répéter la même chanson, ils savent qu'ils finiront par attirer les rieurs de leur côté. Aussi, quand leur flair leur découvre un favori des Muses, quels cris, quelle jubilation dans leur camp ! Ils oublient leurs rhumatismes, vident leurs encriers, épointent leurs plumes en jouant au charivari sous la fenêtre du malencontreux rimeur.

Ils feraient bien mieux pourtant de nous épargner ces scènes ridicules, en restant tranquillement à leur foyer, sans se soucier si la veilleuse de la mansarde éclaire un mortel tournant un alexandrin ou un cordonnier qui cheville une semelle. Mais non, on dirait vraiment que le fait de livrer un poète à la risée publique est une espèce de réhabilitation pour eux, cela les élève de cent coudées aux yeux de la foule !

Quand on les voit parader ainsi avec leurs bannières multicolores et leurs sottes pancartes, cherchant sous un prétexte futile à semer le trouble et la confusion dans le sanctuaire de quelque poète, il semble qu'un beau jour, un décadent, un vrai décadent en chair et en os, égaré sur le sol canadien, sortira enthousiasmé de la foule et ne pourra s'empêcher de les saluer au passage, par ces vers quasi immortels qui peindraient si bien leur allure grotesque :

Pieds gais, pieds las, le nez en l'air, pieds gais, pieds las,
Des Ahuris le troupeau passe,
Pieds gais, pieds las, pieds las, pieds gais, drôle de glas
Des Ahuris la grande masse !

# NOTRE INDIFFÉRENTISME LITTÉRAIRE.

La société canadienne nous offre depuis des années un bien singulier spectacle ; lui parle-t-on d'éloquence sacrée ou profane, de littérature, de peinture, de science, en un mot de tout ce qui élève l'âme et lui inspire de sublimes aspirations, elle baille ! Au contraire vient-on l'entretenir de bagatelles, de futilités, la combler de représentations cocasses : elle admire, elle s'extasie, elle applaudit à outrance !

Cette réflexion va faire bondir beaucoup de nos optimistes qui, ne voyant partout que du rose et du bleu, ne sauraient croire que l'on puisse broyer du noir pour peindre un petit coin du sol de leurs amours. Pourtant, s'ils ouvraient

tant soit peu les yeux, et daignaient seulement noter à mesure qu'ils se présentent, les engouements grotesques, les enthousiasmes inexplicables, souvent ridicules de la foule, dans nos grandes cités surtout, ils verraient à l'instant, qu'ils perdent un temps infiniment précieux, en jouant à l'indignation au sujet d'un fait que les événements viennent malheureusement confirmer chaque jour.

Sait-on comment Octave Crémazie appelait la société canadienne en 1866? Une *société d'épiciers !* Pour un poète il n'est pas flatteur, comme on le voit, mais ceux qui l'ont vu aux prises avec l'indifférence de ses compatriotes savent que le compliment était richement mérité. Il y aura bientôt vingt-cinq ans de cela, et notre société trouve sans doute le qualificatif de son goût, puisqu'elle semble s'en enorgueillir plus que jamais. Mais écoutons le chantre du *Drapeau de Carillon* nous parler des *épiciers* de son époque :

" J'appelle épicier, dit-il, tout homme qui n'a

d'autre savoir que celui qui lui est nécessaire pour gagner sa vie, car pour lui la science est un outil, rien de plus. L'avocat qui n'étudie que les pandectes et les statuts revisés, afin de se mettre en état de gagner une mauvaise cause et d'en perdre une bonne, le médecin qui ne cherche dans les traités d'anatomie, de chirurgie et de thérapeutique que le moyen de vivre en faisant mourir ses patients ; le notaire qui n'a d'autres connaissances que celles qu'il a puisées dans Ferrière et dans Massé, ces deux sources d'où coulent si abondamment ces œuvres poétiques que l'on nomme protêts et contrats de vente, tous ces gens là ne sont que des épiciers. Comme le vendeur de mélasse et de cannelle, ils ne veulent savoir que ce qui peut rendre leur métier profitable. Dans ces natures pétrifiées par la routine, la pensée n'a pas d'horizon. Pour elles, la littérature française n'existe pas après le dix-huitième siècle. Ces messieurs ont bien entendu parler vaguement de Chateaubriand, de Lamartine, et les plus forts d'entr'eux ont peut-

être lu les *Martyrs* et quelques vers des *Méditations*, mais les noms d'Alfred de Musset, de Gauthier, de Nicolas, d'Ozanam, de Mérimée, de Ravignan, de Lacordaire, de Nodier, de Sainte-Beuve, de Cousin, de Gerbet etc., enfin de toute cette pléïade de grands écrivains, la gloire et la force de la France du dix-neuvième siècle leur sont presque complètement inconnus...

" Le patriotisme devrait peut-être à défaut du goût des lettres les porter à encourager tout ce qui tend à conserver la langue de leurs pères. Hélas ! vous le savez comme moi, nos messieurs riches et instruits ne comprennent l'amour de la Patrie que lorsqu'il se présente, sous la forme d'actions de chemins de fer et de mines d'or promettant de beaux dividendes ou bien encore quand il leur montre en perspective, des honneurs politiques, des appointements et surtout des chances de *jobs*.

" Avec ces hommes vous ferez de bons pères de famille, ayant toutes les vertus d'une épitaphe ; vous aurez des échevins, des marguilliers,

des membres du parlement, voire même des ministres, mais vous ne parviendrez jamais à créer une société littéraire, artistique et je dirai même, patriotique dans la belle et grande acception du mot."

Ne dirait-on pas que ces lignes, vieilles de près d'un quart de siècle, ont été écrites aujourd'hui même, tant elles reproduisent fidèlement l'indifférentisme littéraire qui afflige notre société? Qui voyez-vous en effet aux tournois hippiques, aux danses de nègres, aux représentations du cirque, aux mascarades du carnaval? Nos avocats, nos médecins, nos échevins, nos députés jusqu'à nos sénateurs! Les exceptions sont le petit nombre. Y a-t-il au contraire dans nos cercles, des conférences littéraires, des réunions où les lettres sont en honneur? vous voyez la plupart de ces messieurs briller par leur absence! Que voulez-vous, chez eux, le physique l'emporte sur le moral; tout ce qui touche de loin ou de près aux ouvrages de l'esprit, les trouve froids, impassibles, on dirait des statues marmoréennes,

mais parlez leur de chevaux, de chiens, de poules, d'amusements frivoles vous les verrez aussitôt sortir de leur impassibilité, devenir tout feu, s'enthousiasmer tout comme s'ils traitaient dans une assemblée publique, un sujet éminemment patriotique.

On m'accusera peut-être de forcer un peu la note, et de ne point me défier assez des attraits séduisants de l'exagération. Vous avez déjà assisté à des séances littéraires et toujours il y avait salle comble, ce qui prouve qu'on est bien moins indifférent que je ne le pretends. Pardon, j'admets bien votre auditoire nombreux, mais je ne saurais souscrire à la véracité de votre conclusion. Procédez en effet, à un triage en règle, comme celui que fit Gédéon avant de marcher contre les Madianites ; n'accordez le titre de dévots, de véritables amis de l'art et de la littérature qu'à ceux qui sont venus sincèrement rendre hommage au mérite de l'écrivain, du poète, au talent de l'orateur du jour : comme le héros hébreu, croyez-vous pouvoir trouver trois cents

braves pour vous seconder, et affirmer hautement que vous avez raison et que j'ai tort?

Je crains bien que non.

Il vous faudra d'abord écarter tous les curieux venus pour lorgner : la toilette de celle-ci, le chapeau de celle-là, la moustache de celui-ci, le nez de celui-là, ou pour voir quels sont les galants de mademoiselle Thérèse et quelle est la tournure du couple B***, en pleine lune de miel ; il vous faudra encore écarter tous les fervents de la cause sentimentale, qui trouve dans ce genre de séances un lieu de rendez-vous tout aussi commode que certains exercices religieux du soir et certaines rues, le samedi après-midi ; toute la famille des complaisants dont la tâche est d'accompagner une amie de campagne ou une vénérable douairière ; tous les poseurs visant au titre d'amateurs des choses sérieuses, pour faire leur cour à tel et tel personnage influent, dont ils voudraient obtenir une sinécure ; tous les amis du conférencier, auditeurs par politesse ou par intérêt, qui prisent bien plus la table et le champagne de

l'hôte que les phrases du causeur, tous les... Je clos ici ma kyrielle, de crainte de ne pouvoir vous accorder sur mille auditeurs, quarante élus, quarante amis des muses, quarante immortels !

Ah ! s'il s'était agi d'une comédie équivoque, d'une piécette fertile en périodes sentimentales, en pirouettes de ballerines ou en rondes de bayadères, vous auriez trouvé un auditoire attentif, silencieux, bien élevé, applaudissant avec entrain, un auditoire modèle enfin, où commères, curieux et curieuses, amoureux, complaisants et poseurs se seraient entendus pour laisser à la porte le choquant de leur livrée, et ne se montrer qu'avec l'habit d'un sage, d'un Solon ; mais non, c'est un conférencier, un littérateur qui cause, prêtez l'oreille aux chuchotements, aux murmures qui se croisent d'une extrémité à l'autre de la salle, l'éloge du causeur est vite bâclé :—" Dieu ! qu'il est ennuyeux, dit-on partout ; des conférences, des causeries comme celle-là, je puis en faire à la douzaine... il croit m'instruire quand je peux lui en montrer ! Peut-

on être aussi fade, aussi terne que ce pitre qui vous débite des phrases qu'il n'a pas l'air de comprendre lui-même. Heureusement que j'avais autre chose à faire en venant ici que de l'entendre ; je lui ferais beaucoup trop d'honneur en l'écoutant !... Va-t-il finir ! quand viendra donc l'opérette ? "

Remarquez bien que les commentaires ci-dessus ont été cueillis au vol, lors d'une conférence donnée à Montréal par l'un de nos écrivains de renom, auteur de plusieurs volumes de mérite et même membre de la Société Royale Canadienne ! Après un aussi bienveillant accueil, on divine pourquoi certains littérateurs fuient les conférences comme la poudre, et ne veulent plus pérorer devant un certain public, certains qu'ils sont, qu'on vient non pour les écouter, mais pour continuer une causerie entamée au dehors.

Ou on choque le conférencier en se rendant en foule pour s'occuper de toute autre chose que de sa conférence,ou on le laisse gesticuler seul

dans une salle où les chaises et les bancs forment la plus grande partie de l'auditoire. Voilà où nous mène le culte des extrêmes, pourtant de nos jours comme jadis, toujours :

*In medio stat virtus !*

Que deux coursiers de renom se disputent l'arène, que plusieurs marcheurs se fassent une lutte de milles, que le nègre refuse au blanc, la palme de la danse, on accourt de tous les coins et recoins de la cité pour faire des ovations au champion et couvrir de lauriers le vainqueur ; il n'y a pas assez de roses dans les serres pour satisfaire la passion des couronnes et des guirlandes, pas assez de souscripteurs pour flatter la manie des bourses et des récompenses, cependant, qu'y a-t-il de plus insignifiant, en soi, que de voir un cheval l'emporter sur un autre, un marcheur faire un pas de plus qu'un rival, un nègre lever le pied plus haut qu'un blanc. Que retire-t-on en outre de ces divers spectacles ? Des connaissances bien problématiques qui servent toutefois à alimenter la causerie dans

bien des salons durant des mois; on peut s'imaginer si le ton de ces causeries est bien relevé, et bien propre à faire refleurir parmi nous l'atticisme, la distinction qui ont toujours été l'apanage du génie français. M. Benjamin Sulte avait bien raison de s'écrier : (1)

" Où est la langue littéraire ? Qui est-ce qui la parle dans notre jeune pays ? Dans quel milieu nous placerez-vous pour nous former au bon langage ? *Sera-ce dans les salons ? Il ne s'y colporte que des banalités dites pitoyablement sans verve ni couleur, sans soin, sans le moindre souci des règles élémentaires de la conversation.*"

L'auteur des *Laurentiennes* explique ensuite comment l'impropriété de nos termes en se réflétant sur le style de nos écrivains et de nos prosateurs, met ces derniers dans une fausse position.

" Il en résulte que, pour acquérir la force et le poids que donne la connaissance de la langue,

(1) *Nouvelles Soirées Canadiennes*, vol. I, page 310.

le poète, le prosateur canadien doit fuir toute compagnie et faire bande à part, se refugier uniquement dans ses livres, puiser dans ces amis muets, la science de bien écrire et nous allions dire de bien parler. De quel secours ne serait pas pour lui la fréquentation d'un monde familier avec la souplesse, la propriété et le poli de la langue française! Le maniement d'un outil comme la langue s'apprend beaucoup par l'exemple et par l'épreuve de tous les instants. Nous sommes privés de ces deux ressources..."

La plupart de nos journaux savent aussi sous ce rapport répondre à merveille aux exigences, comme au goût douteux de la multitude. S'agit-il d'une conférence? Ils vous la feront savourer en cinq lignes, ou ils ne vous en parleront pas du tout. S'agit-il d'un concours hippique, ils n'auront pas assez de colonnes pour vous tracer *in extenso* les prouesses, la généalogie du vainqueur, qu'on ferait remonter gravement au Bucéphale d'Alexandre, si l'on ne craignait le ridicule.

On est grand personnage, aujourd'hui, quand

on appartient à un cercle ou à un club quelconque : club de billard, de pêche, de chasse, de gymnastique, de raquette, de bicycles, de tir, de natation, etc, etc., pas à un cercle littéraire par exemple, car celui-là on le laisse aux naïfs, aux rétrogrades qui n'étant pas de leur siècle, ne comprennent rien aux grandes conceptions du jour. Aussi il n'est pas rare de voir ces clubs recruter chacun cinq à six cents membres appartenant presque tous aux professions libérales et jouir de la plus grande prospérité, tandis que l'on crierait merveille si l'on voyait un cercle littéraire comptant trois cents membres actifs et se maintenant par les seules contributions de son personnel !

Mon intention n'est point de vouloir proscrire tous ces clubs. Si, pour la paix du foyer domestique, plusieurs méritent la peine capitale, il faut avouer que quelques-uns ont leur utilité, mais qu'on sache donc, une bonne fois, leur assigner la place qui leur convient. Il me semble que la culture de l'intelligence doit avoir le pas sur celle

du corps. Chaque jour, hélas, c'est l'opinion contraire qui prévaut. L'intelligence n'a pour sa nourriture que ce qu'elle peut attraper : les cancans du jour, les scandales de la veille, puis le menu piteux des publications hebdomadaires qui ne savent colporter que des romans et des nouvelles indigestes, et, tandis qu'elle vivote ainsi, le corps, ce favori auquel on ne refuse rien, fait des siennes auprès de ménestrels barbouillés, de bouffons facétieux, de comédiennes des petits théâtres à dix centins ; il fête continuellement, promenant son triomphe de banquets en banquets —il faut qu'un club soit bien pauvre aujourd'hui pour ne point se donner le luxe du banquet traditionnel—allant du *Windsor* au *Balmoral*, du *Richelieu* au *Duperrouzel*, de St Henri au Sault au Récollet.

Quand donc finirons-nous par comprendre que ce n'est pas par les succès éphémères de ses rameurs, de ses pugilistes ou de ses tireurs, mais bien par son degré de culture intellectuelle, par son influence littéraire et religieuse, par le nom-

bre de ses penseurs et de ses érudits, par la science et le renom de ses écrivains, qu'une nation se distingue parmi les nations, qu'un peuple figure avec avantage aux fastes glorieux de l'histoire ?

Sont-ce des rameurs qui ont rendu fameux le siècle de Léon X ? Sont-ce des pugilistes qui ont illustré le siècle de Louis XIV et mérité à la France un prestige qu'elle n'a pas encore perdu? Que valent les palmes d'un Hanlan ou d'un Cyr, à côté des fleurons immortels d'un Bossuet, d'un Bourdaloue, d'un Massillon, d'un Corneille et d'un Racine ?

Vous rêvez pour votre patrie un avenir glorieux, il ne vous sied plus, Canadiens, d'être indifférents en littérature, car ce serait travailler à l'anéantissement de ce beau rêve, ce serait empêcher sa complète réalisation !

Encouragez les clubs, les meilleurs, soit ! mais que nos cercles littéraires et religieux aient aussi leur part de vos faveurs : la part la plus grande, la plus belle ! réjouissez-vous des coupes de vos

rameurs, des succès de vos pugilistes, mais réjouissez-vous encore davantage des couronnes de vos hommes de lettres et n'attendez pas pour les acclamer qu'on leur ait brûlé de l'encens sur une plage lointaine ; enfin, créez des concours littéraires, sachez les doter, donnez au talent qui veut prendre son essor les ailes qui lui manquent; de cette façon, le qualificatif *d'épiciers littéraires* ne ternira plus l'éclat de la feuille d'érable, et la nationalité canadienne pourra poursuivre avec gloire sa mission providentielle sur cette terre d'Amérique.

# À NOS POÈTES.

Le public dédaigne vos chants, poètes, il n'aime point les accords de votre lyre : allez-vous cesser de chanter pour cela, allez-vous entonner votre hymne d'adieu ? Gardez-vous en bien, vous causeriez trop de joie à vos détracteurs. Si vos accents ennuient les méticuleux, les critiques politico-littéraires, les indifférents, chantez pour les artistes, pour les amis de l'art et du beau. Ils ne sont pas nombreux, mais ils comprennent ! ils entendent vos pleurs dans l'élégie, vos ris dans vos gais refrains, ils cueillent avec amour les strophes de vos romances, la fleur de vos poëmes.

Votre voix, pour eux, c'est celle du rossignol dans le bocage ; elle est pleine de mélodie, pleine

de trilles ; elle leur rappelle les perles de l'aurore, les rougeurs du crépuscule, les fleurs et les rayons ensoleillés. Le feu sacré vous inspire, gravissez sans crainte le mont Parnasse. Et vous, jeunes rimeurs, qui brûlez d'imiter ceux qui se sont fait un nom dans la poésie, essayez-vous longtemps dans l'ombre, suivez le précepte de Boileau :

> Hâtez-vous lentement, et, sans perdre courage
> Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage,
> Polissez-le sans cesse et le repolissez :
> Ajoutez quelquefois et souvent effacez.

Puis, quand votre talent aura mûri, quand il aura acquis toute sa souplesse et toute sa force, sortez des banalités du genre, des sujets usés ; lancez votre nacelle en plein chenal ; ne craignez plus les flots écumants du grand fleuve, vous avez côtoyé assez longtemps la rive, votre bras est maintenant viril, l'heure est venue : il faut quitter les roseaux du bord et entreprendre la grande traversée.

Ne méritez pas le reproche qu'un littérateur

français adressait récemment à l'un de nos poètes canadiens, à l'occasion de la publication d'un volume de poésies : " Tout cela est joli, bien joli, mais ce n'est pas assez canadien."

Soyez poètes, mais soyez des poètes vraiment canadiens : que l'on retrouve dans vos vers : le grandiose de nos forêts, la majesté de nos fleuves, les brumes de nos chûtes, les échos de nos grands bois et de nos temples vénérés. N'allez pas vous bercer sur la Seine en compagnie de Mme Deshoulières et de ses brebis. La France a eu assez de poètes pour chanter ses rives et ses pelouses. Quand on peut s'énorgueillir d'avoir possédé : Corneille, Racine, Lamartine et Victor Hugo, on se passe aisément des peintures fantaisistes de poètes d'une plage lointaine. Encore une fois, que votre muse soit canadienne comme celle de Crémazie, comme celle de Louis Fréchette dans la *Légende d'un Peuple*, mais si vous imitez ce dernier, instruits par la carrière accidentée de sa barque, n'allez pas donner sur les mêmes écueils, endommager

votre nacelle sur les mêmes récifs. Soyez comme la vigilante abeille qui ne butine que les fleurs qui rendent son miel doux comme le nectar et fuit ces brillantes et riches corolles aux parfums menteurs, et dont le suc a l'amertume du fiel.

Que le travail ne vous rebute point. Voyez Crémazie ; annonçait-il, dès ses premiers essais, le poète populaire que l'on sait? les premiers accents de sa lyre laissaient-ils deviner le chantre du *Drapeau de Carillon ?* Lisez sa première poésie intitulée : " Le premier de l'an 1849 aux abonnés de l'*Ami de la Religion et de la Patrie,*" (1) vous resterez stupéfaits, tant les règles les plus élémentaires de la poésie y sont sacrifiées.

Comme on le pense bien, cette pièce ne valut guère de compliments à son auteur, et le *Fantasque,* toujours satirique et pointilleux, ne laissa pas passer la balle sans l'attraper au bond. Aussi, l'on pouvait lire dans son numéro du 20

(1) C'était le nom d'un journal publié alors à Québec, par M. Stanislas Drapeau.

janvier 1849, l'appréciation suivante du premier essai poétique de Crémazie :

" Ce chef-d'œuvre que j'appelle poésie, par complaisance pour son auteur, contient deux cent dix lignes où l'on voit huit ou dix rimes masculines de suite et autant de rimes féminines et de vers de quinze pieds. Il est à regretter que de semblables productions voient le jour et passent à l'étranger qui aura une bien faible opinion du mérite de nos poètes... De grâce, MM. les rimailleurs, abstenez-vous de faire des vers puisqu'Apollon ne peut pas vous inspirer ! pourquoi vous arracher les cheveux pour de telles rimes ? pourquoi vous frapper la tête pour en tirer d'aussi mauvais vers ? Ecrivez plutôt en prose et quelque mauvaise que soit celle-ci, on la lira sans vous faire de reproche, car tout le monde, quand il le faut, écrit en prose tant bien que mal."

Aujourd'hui, celui qui débuterait ainsi ne s'en relèverait jamais. Pas une revue ne voudrait accepter de la prose rimée de cette façon. C'est

que depuis 1849 la littérature canadienne s'est développée, et il y a progrès sur toute la ligne. Nous ne sommes plus à l'époque où les ouvrages français ne parvenaient au Canada que quatre ans après leur apparition en France ; où l'on regardait comme un heureux mortel celui qui pouvait se procurer l'un de ces livres, où l'on copiait tous les volumes que l'on pouvait découvrir et cela au point qu'un comte de fabrication canadienne—cela ne gâte rien—se vantait un jour d'avoir ainsi copié cent gros volumes durant sa vie. Aujourd'hui, les relations commerciales et littéraires avec la France ont des facilités inouïes, et il en est résulté que notre public est devenu de plus en plus difficile en littérature. Que ceux qui aspirent à suivre Fréchette et Crémazie ne se hâtent donc pas trop de publier leurs premiers essais, surtout si le nombre et la mesure ne leur sont pas très familiers. Il suffit d'un oubli de ce genre pour compromettre à tout jamais leur vocation de poète.

N'allez pas croire aussi que la poésie a dit son

dernier mot au Canada, que les poètes dont il s'honore ont atteint le point culminant de la poésie canadienne ; que leurs successeurs pourront bien les imiter, mais jamais les atteindre et encore moins les dépasser dans leur essor. On a beau dire, la littérature canadienne ne fait que commencer, et ce n'est pas dans l'espace d'un siècle qu'une nation parvient à l'apogée de sa gloire littéraire. En France depuis les premiers essais des troubadours et des trouvères jusqu'au grand Corneille, ou si on l'aime mieux, jusqu'à Victor Hugo, il y a une marge de plusieurs siècles ; au Canada, depuis le *Tableau de la mer* de M. Jean Taché, écrit vers 1732 jusqu'à la *Légende d'un Peuple* de M. Fréchette, la marge n'est pas même de deux siècles. Cela prouve que nous avons encore une vaste carrière devant nous. Sans doute, pour que notre littérature parvienne à sa maturité, il lui faudra moins de temps que n'en avait requis celle de la mère-patrie, puisque la langue que nous tenons de la France, était loin du berceau quand nos premiers poètes com-

mencèrent à chanter, tandis que la langue française avait eu à subir auparavant le feu de bien des creusets, pour se débarrasser du latin et des idiomes barbares qui l'empêchaient de reluire de son plus bel éclat. Il n'en est pas moins vrai que notre littérature fera des progrès, car il lui en reste encore beaucoup à faire si nous en croyons M. René Bazin, qui disait, il n'y a pas encore très longtemps :

"M. Ernest Gagnon est un fin lettré et M. l'abbé Casgrain tout de même, et j'en connais bien d'autres qui sont lettrés sur les bords du Saint-Laurent, plus ou moins fins, comme de raison. Car je ne veux pas vous louer sans mesure, et vous dire que je vous crois arrivés à l'âge d'or de votre littérature canadienne, *vous commencez à peine à avoir une littérature nationale.*"

De ce que nous avons aujourd'hui moins de nouveaux écrivains que par le passé, il ne faut pas en conclure que c'est une ère de décadence qui commence pour notre littérature. Souvent cet état de repos est un bon signe ; les bonnes

idées fermentent pour éclater un jour avec plus d'éclat, d'originalité et de sublimité. Qui sait si notre époque n'est pas une période d'accalmie qui nous permettra de saluer bientôt la plus brillante des renaissances ? On dirait qu'il y a déjà des indices précurseurs de ce grand jour dans l'air. Ne voyons-nous pas depuis quelque temps un réveil littéraire se manifester autour de nous ? nos vieilles revues rajeunissent, de nouvelles viennent demander au soleil un rayon de vie : pourquoi le poète qui a chanté le réveil de la nature, ne célèbrerait-il pas bientôt aussi, le réveil de la littérature ?

A l'orient, là-bas, dans des blancheurs d'aurore,
Une lueur plus vive annonce le soleil ;
La brume se disperse, et monte, et s'évapore,
Le pic altier des monts lentement se colore,
Bientôt va sonner le réveil !

Oui, elle va sonner cette heure si vivement désirée, elle va sonner, mais en attendant, poète, il te faut préparer un hymne digne d'elle, tu ferais triste figure si, au moment où tout chantait dans la nature, toi seul demeurais silencieux. Eh quoi, les

oiseaux gazouilleront dans les bocages, les ruisseaux murmureront sur la pente des pelouses, es laboureurs ensemenceront leurs domaines en entonnant un mâle refrain, les jeunes vierges cueilleront des roses blanches en répétant un doux cantique, et ton luth resterait ignominieusement suspendu près de ton foyer, sans voix et tout sombre de poussière ! Non ! il ne sera pas dit que tu auras baissé ton noble drapeau devant tes détracteurs ; ils sont nombreux, soit ! mais accepte vaillamment la lutte, cultive le beau, le beau résultant de l'alliance de la religion et des lettres, le beau qui inspirait David dans ses psaumes, Lamartine dans ses *Harmonies poétiques et religieuses*, et ton drapeau reviendra un jour victorieux du combat en faisant briller du plus vif éclat sur ses plis immaculés, cette croix miraculeuse, cette croix de lumière et d'espérance, qui apparut autrefois au grand Constantin, et ces lettres de feu écrites par Dieu même sur un ciel d'azur :

HOC SIGNO VINCES.

# CHOU-LÉGUME ET CHOU-RUBAN.

---

## FANTAISIE COMIQUE.

### PERSONNAGES.

M. RONDEAU.

JEAN, domestique.

Me POTHIER, notaire improvisé.

M. SONNET, poète ambulant.

UN SERGENT DE POLICE.

---

La scène représente une salle de campagne avec portes latérales au premier plan, une porte et une fenêtre au fond. A gauche, près de la porte, un buffet. Une table au centre couverte d'un long tapis. Quelques chaises, cadres &c.

## SCÈNE PREMIÈRE.

JEAN, *balayant, un plumeau suspendu au bras.*

Joue bien du balai, petit Jean ; promène gentiment ton plumeau de gauche et puis de droite, sur les meubles et sur les cadres de monsieur... et de madame...Tiens ! je l'oubliais encore cette belle nonchalante. C'est bien sa faute aussi, pourquoi ne vient-elle pas voir ce qui mijote dans la marmite? Il me semble que dans trois semaines, elle aurait bien pu... Tonnerre ! quand j'y pense...moi qui croyais avoir trouvé une sinécure, quand mon maître, le mois dernier, vint m'annoncer en sautillant, qu'il convolait en premières noces...oui, en premières noces. J'ai failli lui sauter au cou, tant j'avais le cœur content. (*Déposant son balai.*) Ah ! si j'avais pu prévoir ce qui m'attendait, je lui aurais bien dit en lui tirant la meilleure de mes révérences : Vous vous mariez, monsieur ?...eh bien, bonjour ! Qu'on est donc malheureux, de ne pouvoir lire dans l'avenir ! Je riais, je pleurais, je dansais, je

faisais tous les temps. Je me disais : petit Jean, tu vas vivre de tes rentes, maintenant, dormir sur tes lauriers : plus de balayage, plus d'époussetage, plus de cuisine ; madame fera tout cela, désormais ; tu n'auras plus qu'à prendre soin de Pégase, et qu'à promener l'heureux couple, en voiture, avec ton habit des dimanches et tes gants vert pomme. Que j'ai été bête, oui, mille fois bête, de m'être laissé berner de la sorte, moi un descendant direct du fameux petit Jean qui, grâce à sa finesse, obtint la main de la fille du roi...avoir du sang royal dans les veines, et servir monsieur et madame Rondeau ! C'est à mourir de honte ! Oui, mon maître est bel et bien marié, et, vous voyez ? (*Reprenant son balai.*) j'ai encore le plumeau au bras et le balai à la main ! Mais madame, direz-vous, que fait-elle ? Ce qu'elle fait ! Ecoutez ! (*On entend les faibles accords d'un piano à gauche.*) Depuis son arrivée, c'est là toute son occupation, et elle se prétend la plus habile ménagère du canton ! Ma foi, si monsieur n'avait qu'elle pour lui préparer

le pot-au-feu, bien sûr, il ferait carême toute l'année, et pas un carême d'aujourd'hui, mais un bon vieux carême d'autrefois : au pain et à l'eau. La sinécure, hélas ! je la tenais quand mon maître était garçon. Aujourd'hui, c'est bien différent : il faut que je m'échine pour trois, que je balaie pour trois ; je dis trois, car madame en vaut bien deux par les embarras qu'elle me cause. Je disais qu'elle ne faisait que pianoter, ce n'est pas tout à fait exact : elle a encore un autre petit défaut qui donne continuellement des démangeaisons à mon pauvre balai. Le croiriez-vous, madame raffole du papier de soie. Elle ne peut plus s'en passer. Il lui en faut dans ses appartements, dans ses veillées et même, je vous le dis tout bas, jusque dans sa toilette. Elle ne sera satisfaite que lorsqu'elle en aura garni toute la maison : depuis la cuisine jusqu'au salon, depuis la cave jusqu'au grenier. Les murs du salon étaient bien blancs, bien proprets, bien décents du temps de monsieur, eh bien, j'ai honte de le

dire, on ne les reconnaît plus. Elle en a fait un véritable étalage de marchand de bric-à-brac. Ce ne sont que fleurs de papier par ici, et fleurs de papier par là ; que fers à cheval ici et fers à cheval là, et des bouts de rubans, y en a-t-il une provision ? Tous les matins, c'est à plein panier que je cueille les découpures ! Ce n'est pas tout. Quatre ou cinq fois la semaine, tous les gros bonnets du village et de la ville, reçoivent des invitations, et le soir, madame en grande tenue, et la bouche en cœur, leur distribue des bonbons dans du papier de soie de couleur, et dans ce papier de soie, il y a des petits bouts de papier imprimés qui font le tour du salon et qui font tomber les invités en pâmoison, quand j'enrage, moi, en songeant au tracas que vont me donner le lendemain, tous ces...tous ces...comment appellent-ils ça ?...tous ces mottes...mottes... mottos ou mottes à je ne sais quoi. En voilà assez, je crois, sur le compte de madame : je ne dirai donc pas comment, lorsqu'elle se passe une broche de fer rougie, dans les cheveux...

criche ! on voit surgir sur son front toute une forêt d'accroche-cœur. Ah ! je ne vous le cache point, si j'avais une femme de ce calibre-là, je lui coifferais la tournure d'une affiche de nuisance publique, et je l'enverrais promener par la ville. Aussi c'est moi qui plains monsieur, allez, et je ne voudrais pas pour tout l'or du monde, rester deux heures dans ses culottes ! mais, nom d'un petit bonhomme ! il l'a bien voulu. Pourquoi allait-il se choisir une compagne à la ville, quand il y avait ici, dans le village, de belles grosses filles, bien rougeaudes, bien bâties, aussi habiles cuisinières que sages ménagères...Pouah ! elles étaient bien trop communes ! c'était une dame qu'il lui fallait, une précieuse, une pincée qui sût le piano et eût le port d'une reine. Oui, elle le sait le piano ; elle danse aussi, pas trop mal, mais c'est tout ce qu'elle sait. Ma foi ! si toutes les demoiselles de la ville lui ressemblent : je les félicite de leur savoir-faire, et s'il n'y a que moi pour aller leur faire la cour, elles peuvent s'attendre à rester longtemps vieilles filles, car, je

préfère encore Françoise broyant le lin, filant au rouet, faisant de la bonne soupe, à toutes ces Eva, ces Laura, ces Stella pianotant depuis le matin jusqu'au soir et se faisant des frisettes, du soir au matin. Et vous croyez jouir d'une lune de miel perpétuelle en telle compagnie ? Nenni ! Si monsieur s'en trouve bien, tant mieux ! pour moi, je ne puis m'empêcher d'avouer qu'il a été bien gauche. D'ailleurs, qui vivra verra ; mais silence, petit Jean, le voici. Qu'a-t-il donc ? Il ne me paraît pas être dans son assiette. Ah ! ah, il n'est pas aussi gai que le jour de ses noces. (*Faisant semblant d'épousseter*). Je parie que la lune rousse commence à lui friser le toupet !

SCÈNE II.

JEAN et M. RONDEAU.

M. Rondeau, *entrant par la gauche, un panier au bras, et se promenant à grands pas, d'un air excité.*

Ah ! les femmes, les femmes !... elles ont toujours des goûts impossibles. On leur donnerait

la lune, qu'il faudrait encore décrocher le soleil pour les satisfaire. Me demander un chou-ruban... est-ce qu'une femme de bon sens?... Tiens ! (*Il lance son panier sur les pieds de Jean.*)

JEAN, *se portant la main au pied et échappant son plumeau.*

Aïe... aïe ! mon cor !

M. RONDEAU.

Ah ! tu es là !

JEAN.

Vous le voyez bien, vous m'avez touché à la partie la plus sensible !

M. RONDEAU, *plus calme.*

J'ai eu tort, j'en conviens ; mais je te croyais à la cuisine, et ma bile échauffée, demandait du soulagement. (*D'un air communicatif.*) Dis donc, Jean, as-tu déjà vu des choux-rubans ?

JEAN.

Des choux-rubans !

M. RONDEAU.

Oui, des choux-rubans !

JEAN.

En voilà un légume par exemple, mais où cela pousse-t-il ?

M. RONDEAU.

Je te le demande !

JEAN.

Dame ! je n'en sais rien, et si nous étions au premier avril, je pourrais croire que quelqu'un a voulu vous faire gober le poisson.

M. RONDEAU.

Y penses-tu, c'est Eugénie !

JEAN.

Eugénie !

M. RONEEAU.

Oui, Eugénie ma femme qui vient de me dire comme ça, entre deux bons baisers : " Joseph, mon petit chéri, mon petit mignon, veux-tu me faire plaisir... être aimable comme toujours envers ta petite femme, et lui montrer que tu

l'aimes bien, achète-lui donc en allant au marché, un tout petit chou-ruban !" Et puis voilà ! Si elle m'avait demandé un beau gros chou de mon jardin, un chou-fleur, un chou-navet, un chou-rave, à la bonne heure ! mais un chou-ruban, où vais-je trouver cela ?

JEAN.

Si vous lui aviez demandé.

M. RONDEAU.

A quoi bon ? Elle m'aurait ri au nez... Ah ! tu ne les connais point, toi, les femmes de la ville. Il faut s'en défier, et surtout se bien garder de paraître en savoir moins long qu'elles, car souvent, elles en profitent pour escalader le pouvoir, et... "Monsieur, vous n'entendez rien aux affaires, faites la courbette maintenant, c'est le jupon qui règne !" Mais tout cela ne m'avance guère. Dix heures vont bientôt sonner et je n'ai pas encore ce chou-ruban... Que peut-elle vouloir en faire ? De la salade, une soupe ? Ce n'est pourtant pas elle qui la fera, mais il faudra toujours qu'elle y

goûte, et si je n'ai que du bouillon à lui offrir... elle va en inventer une moue. Que faire... que faire ?... Bah ! après tout, si j'essayais. Je pourrais rester ici jusqu'à demain, je n'en serais pas plus riche. Allons ! un petit coup de cœur, gagnons la ville ; je verrai bien si ces choux-là ont une mine respectable. Pégase est attelé n'est-ce pas, Jean ?

JEAN.

Depuis un quart d'heure, monsieur.

M. RONDEAU.

Bien, bien, je n'en serai que plus vite de retour. (*Il reprend son panier et sort par la porte du fond.*)

SCÈNE III.

JEAN.

Ah, ah ! je le savais bien que mon maître regretterait son envie. Le chou-ruban commence à lui agacer les nerfs... que sera-ce donc quand il verra pleuvoir les petits comptes des modistes

et des fournisseurs de madame ? Il disait qu'elle n'était pas fière... qu'une pauvre petite robe d'indienne faisait tout son bonheur. Avait-il du poivre rouge dans les yeux? Voilà près d'un mois qu'elle est ici ; et, ne vous déplaise, beau temps comme mauvais temps, c'est la robe de soie tous les jours, et pas la même encore, et puis les chapeaux... oui, les chapeaux ; en a-t-on vu défiler des échantillons? Certes, pour les garnir, elle a dû faire une trouée monstre dans les étalages des fleuristes et des ornithologistes. Elle a tout un appartement bondé de fleurs artificielles, de fruits cirés et d'oiseaux empaillés. Croyez-vous qu'on a tout cela pour des prunes ? Que dites-vous de son fameux chou-ruban? Ce doit être encore quelque chose de rare. Puisse-t-il demeurer introuvable ; car ce serait à mon tour d'être joliment embêté. Sais-je faire cela, moi, de la soupe au chou-ruban ? Et madame qui ne sait même pas faire cuire une patate. Un bon gros chou du jardin aurait bien mieux fait mon affaire, ou encore des petits pois... oh !

les petits pois... ce n'est point battu ! C'était le mets favori de ce pauvre défunt... vous devez l'avoir connu, le père Pacôme Sansfaçon. Il a vécu vieux, le bonhomme. Cent quinze ans bien comptés... il est vrai que sa vieille ne lui a jamais demandé un chou-ruban, de sa vie. Oui, c'était un beau vieux, mes amis ; et, sans mentir, il était aussi souple qu'un jeune homme de vingt ans. Quel âge avez-vous père ? lui avais-je demandé, un jour.—Cent ans, mon gars !—Comme vous êtes alerte, frais, dispos: à votre âge, c'est extraordinaire !—Bah ! quand on suit un bon régime. —Quel est donc ce régime, et que mangez-vous à votre déjeuner?—Ben, ben, mon garçon, du bon pain, du bon lard et de la bonne soupe aux pois—.Et au dîner ?—Au dîner ! ben du bon pain, du bon lard et de la bonne soupe aux pois. —Et au souper?—Ben, encore du bon pain, du bon lard et de la bonne soupe au pois !—Vous voyez que cela ne fait pas mourir. Mais j'entends le bruit d'une voiture. (*Il regarde par la fenêtre.*) Il me semblait... Voilà mon maître qui revient

de la ville, furibond. Attention, petit Jean, gare à tes pieds, le panier va encore exécuter une danse sur le plancher. Ah ! il n'est pas commode, mon maître, quand il entre dans ses grosses colères. Gare à celui qui tombe alors sous sa griffe : il paie pour tous les autres. Vite, petit Jean, cache-toi quelque part. (*Il examine tous les coins de la salle et se cache finalement sous la table du centre, dont la couverture, très longue, le dérobe aux regards. Il en sort aussitôt.*) Triple sot ! j'allais oublier le balai et le plumeau. Mettons ça hors de vue, s'il me trouvait il pourrait m'en caresser les côtes. (*Il les jette par la porte de droite, et se cache de nouveau.*)

SCÈNE IV.

M. RONDEAU ET JEAN.

M. RONDEAU, *entrant furieux et tournant autour de la table en brandissant son panier.*

Fatalité !... Je n'ai encore rien trouvé. J'ai été chez le fruitier, chez l'épicier, chez le boucher, chez le commerçant de grains, chez le confiseur,

chez le pharmacien, et rien... rien... pas plus de choux-rubans que sur la main... Ah ! le boucher polisson !... Il me le paiera !... Quand on pense qu'il m'a demandé, en se tordant de rire : "Qu'est-ce que ça mange des choux-rubans, en hiver?" Des sots comme toi, lui ai-je répondu, en lui mettant mon poing entre les deux yeux. Ah, j'enrage... j'enrage !... Tout cela, c'est la faute d'Eugénie. *(Se dirigeant vers la porte gauche.)* Il faut que j'aille tout de suite... *(Revenant sur ses pas.)* Non !... restons ici. Je pourrais m'oublier, et lui faire une scène. C'est bien assez déjà, qu'elle soit privée de son chou-ruban : elle qui se faisait une joie, un luxe de s'en régaler. Il faut pourtant que je décharge ma bile sur quelqu'un... *(Il appelle aux trois portes.)* Jean... Jean... Jean ! Où donc est-il encore le gredin... Ah ! si je le tenais... le vilain, le chenapan ! Il en aurait une dégelée... quitter le service sans permission... cette salle à moitié nettoyée... des toiles d'araignée... de la poussière dans tous les coins... sur les cadres... partout ! *(Cherchant*

*le balai.)* Le balai !... le balai... il le mérite... mais... je ne le vois nulle part, lui non plus. Il s'est sauvé avec, c'est sûr. *(Frappant le parquet du pied.)* Oh, oh, oh !... ma bile, ma bile !... Je ne puis plus y résister. Cela me surmonte. Tiens ! *(Il lance son panier sous la table.)*

JEAN, *sortant en boitant.*

Aïe ! aïe ! ma partie sensible... encore ma partie sensible. *(A part.)* Bon ! la foudre a éclaté, l'orage n'est plus à craindre maintenant. Dans tous les cas, j'ai bien fait de cacher mon balai.

M. RONDEAU.

Te voilà enfin, maraud ! Je savais bien que je réussirais à te dénicher. Que faisais-tu sous cette table... hein ?

JEAN.

Qui ?... moi !...

M. RONDEAU.

Oui... toi ?

JEAN, *à part, en se grattant la tête.*

Diable ! voilà qu'il devient embarrassant... quelle réponse ?

M. RONDEAU.

Allons, allons, j'attends !

JEAN.

Je... je...

M. RONDEAU.

Je... quoi ?

JEAN.

J'époussetais le dessous de la table !

M. RONDEAU.

Le dessous de la table ! et depuis quand époussette-t-on cela ?... mais tu n'as pas de plumeau, malheureux !

JEAN, *à part.*

Je m'enfonce de plus en plus. *(Haut.)* Je l'ai laissé sous la table.

ŒUVRE DES BONS LIVRES. VILLE MARIE.

M. RONDEAU.

Sous la table !... voyons. *(Il lève un coin du tapis.)*

JEAN.

Est-il curieux !

M. RONDEAU.

Il fait noir là-dessous. *(Il s'agenouille et se passe la tête sous le tapis.)*

JEAN.

Bon ! *(Il se précipite vers la porte droite, et revient triomphant avec le plumeau.)* A présent, je le tiens.

M. RONDEAU, *sortant le panier.*

Voici toujours le panier. *(Il avance encore sous la table, et Jean jette son plumeau dans le panier.)*

JEAN, *sautant et à part.*

Sauvé, sauvé, sauvé !

M. RONDEAU, *sortant vivement de dessous la table.*

Hein ?... le plumeau n'y est pas, monsieur !

JEAN.

Vous n'avez pas bien regardé.

M. RONDEAU.

Si fait, si fait !

JEAN.

Il est peut-être dans le panier.

M. RONDEAU.

C'est impossible, je l'aurais vu.

JEAN.

Vous ne l'avez pas découvert, regardez toujours... on ne sait pas.

M. RONDEAU, *regardant dans le panier.*

C'est pourtant vrai, le voici ! Ah si tu m'avais trompé, Jean, vrai comme je suis ici, tu avais mon pied quelque part. Tu n'es pas menteur, heureusement. Je te rends ma confiance, *(D'un air communicatif.)* et pour te le prouver, si tu peux me rendre le petit service que je vais te demander, je double tes gages.

JEAN, *jubilant.*

Vrai, bien vrai ?

M. RONDEAU.

Tout ce qu'il y a de plus vrai, seulement, il faut que tu me trouves ce chou-ruban.

JEAN, *à part.*

Encore son chou-ruban !...Je croyais qu'il y avait renoncé. Trouver un légume ni vu ni connu : ce n'est pas facile, mes amis. Si l'on pouvait, au moins, interroger madame, et savoir de quelle couleur sont ces choux-là ; s'ils ont des feuilles, du poil ou de la plume, mais il n'y faut pas songer, elle est bien trop fière pour se laisser approcher...par un domestique surtout... y pensez-vous ?...elle se croirait déshonorée à tout jamais ! Il faut que je lui parle pourtant, et si je ne réussis pas, eh bien, tant pis ! En attendant, disons quelque chose, voilà mon maître qui s'impatiente. (*Haut.*) Hé ! mon maître, si vous alliez trouver Me Pothier, notre nouveau notaire... Ce chou-ruban ne doit-être connu que

des savants, et, comme il en sait long, il pourra peut-être vous donner un bon conseil.

M. RONDEAU.

J'y songeais, j'y songeais...mais l'heure presse, et s'il n'était pas chez lui !... Il me faut ce chouruban ce matin, il n'y a point de milieu.

JEAN, *regardant à la fenêtre.*

Vous ne pouviez être mieux servi. Voilà justement Me Pothier qui passe l'autre bord du chemin (*Très haut.*) Hé ! Me Pothier, entrez donc un peu ; notre maître aurait besoin des chandelles...pas des chandelles, mais des lumières de votre science...de votre science, comment dit-on cela déjà... ça finit en *ale*... des lumières de votre science notariale !

SCÈNE V.

LES MÊMES ET ME POTHIER.

Me. Pothier, *entrant gravement, un énorme parapluie sous le bras et faisant une grande révérence.*

Bonjour messieurs. (*Serrant la main de M. Rondeau.*) M. Rondeau est bien ?

M. RONDEAU.

Très bien, je vous remercie !

ME POTHIER, *serrant la main de Jean.*

Et M. Jean ?

JEAN.

Très bien, pareillement ! (*A part.*) Il est poli, au moins, celui-là, il m'appelle monsieur !... ça me fait un velours !

ME POTHIER.

M. Rondeau, encore une poignée de mains, vous aussi M. Jean (*Il leur presse la main.*) M. Rondeau, s'il vous plaît, (*Il avance la main.*) encore une ?...

M. RONDEAU, *s'impatientant.*

Merci, merci... je suis pressé... je voudrais savoir tout de suite...

ME POTHIER.

Oh, parfait ! parfait... et madame ?

M. RONDEAU.

Elle se porte à merveille.

ME POTHIER.

Et votre petite famille ?

M. RONDEAU.

De grâce, Me Pothier, il y a à peine trois semaines...

ME POTHIER

Oh pardon ! pardon... j'ignorais. (*Il sort sa tabatière.*) Une prise, M. Rondeau ? (*Ils prisent.*) Une prise, M. Jean ? (*Ils prisent.*)

JEAN, *à part.*

Pristi !... comme c'est poli un nô... taire !

ME POTHIER.

Encore une, M. Rondeau ?...

M. RONDEAU.

Merci... merci... il faut que...

ME POTHIER.

Sans cérémonie, encore une... (*Ils prisent.*) Et Pégase fait-il toujours son mille en...

M. RONDEAU.

De grâce, Me Pothier, je vous dis que je suis pressé, et que je voudrais trouver ce chou...

ME POTHIER.

Un fin coursier que ce Pégase. J'étais fier de ses succès aux dernières courses... Comme il vous a distancé la vieille Cocotte du père Nicodème... elle en perd... elle en perd, la vieille... Elle a fait son temps, voyez-vous. Ah ! tiens, M. Rondeau, encore une prise, votre contenance m'indique que vous trouvez mon tabac excellent.

M. RONDEAU, *à part.*

Ah ! pardine, non ! on dirait de la citrouille râpée... voyons, contentons-le encore une fois. *(Il accepte la prise.)* Il finira par se fatiguer. *(Haut.)* Oui, oui ! excellent, insurpassable... première qualité !

ME POTHIER.

Encore une, alors !

M. RONDEAU, *à part.*

Il n'a pas encore fini, décidément il va me

faire fâcher pour tout de bon. *(Haut et un peu sévèrement.)* Me Pothier, c'est la dernière fois que je vous le répète, il me faut ce chou-ruban sur l'heure, sinon je garde vos honoraires !

ME POTHIER.

Comment, comment, pas d'honoraires ! J'ai mal compris, sans doute. Pardon, pardon ! Je suis à vous tout de suite... immédiatement. Est-ce un contrat de mariage, un testament qu'il vous faut ? Je m'asseois là, et je vous rédige cela en cinq minutes, *currentibus calamitatis*, traduction libre : au fil de la plume.

M. RONDEAU.

Non, pas de cela. J'ai convolé en premières noces, il y a trois semaines, et je n'ai pas envie de recommencer, quant à mourir... je n'y songe pas encore, mais il est une chose qui m'agace beaucoup depuis le matin. J'oubliais... Pégase n'est pas encore dételé... Jean !

JEAN.

J'y vais. *(Il sort.)*

Me Pothier.

Voyons, voyons, dites vite, vous savez... la loi est si puissante, si clairvoyante, si...

M. Rondeau.

Suffit, suffit... Vous connaissez ma femme ?

Me Pothier.

Un peu... un peu : de vue seulement.

M. Rondeau.

Qu'importe... c'est un détail ; vous savez toujours qu'elle vient de la ville ; et que, comme beaucoup de ses compagnes de là-bas, elle vous a parfois des goûts bien drôles... des fantaisies, des petits caprices, des...

Me Pothier.

Oui, oui, je connais cela... par expérience... ma pauvre défunte en peinture...

M. Rondeau.

En teinture, vous voulez dire. C'est bien assez, je trouve. En peinture, je ne pourrais point

l'endurer... je ne puis sentir l'huile. Tout cela c'est entre nous. Imaginez-vous donc, que ce matin, elle s'est réveillée en me demandant un chou-ruban ! J'ai parcouru la ville en entier... j'ai été chez tous les marchands de comestibles et de combustibles, et j'en suis revenu à ma courte honte... pas plus de chou-ruban que sur cette table. Découragé, j'allais abandonner la partie, quand, en vous voyant passer, j'ai pensé que grâce au code...

ME POTHIER.

Je pourrais vous tirer d'embarras ?

M. RONDEAU.

Précisément.

ME POTHIER.

Hum... hum ! c'est grave, très grave.

M. RONDEAU, *alarmé.*

Hein, hein ? c'est grave, dites vous, l'honneur conjugal serait-il en jeu ?... Si je savais !

ME. POTHIER.

Oui, grave, et malheureusement le code...

M. Rondeau.

Comment, le code est impuissant... je ne pourrais pas me disculper... expliquez-vous, vite ! cette incertitude me tue... je ne voudrais pour rien au monde... La risée publique... la risée publique... *(Se couvrant le visage.)* Ah ! je n'y survivrais pas !...

Me Pothier.

Calmez-vous, calmez-vous, M. Rondeau, attendez... laissez-moi finir. Il ne s'agit nullement de l'honneur conjugal, je voulais tout simplement vous dire que le chou-ruban n'est pas mentionné dans le code.

M. Rondeau, *à part.*

Ah !... cela me soulage d'un grand poids !

Me. Pothier.

C'est une lacune, j'en conviens, mais quand je serai député, j'espère m'illustrer en travaillant de toutes mes forces à réparer cet oubli. En attendant, profitons des atouts qui nous restent, et examinons froidement la situation. En vous

mariant, vous avez contracté l'obligation de fournir à votre femme tout ce qui lui est nécessaire pour les besoins de la vie, selon votre faculté et votre état. C'est bien clair, n'est-ce pas ? Mais ici, une petite difficulté se présente... une question de droit ! Un chou-ruban est-il indispensable à l'existence ? Il n'y a pas encore de précédents, que je sache, là-dessus, et je n'aimerais pas à me prononcer, sans faire préalablement une étude approfondie...

M. RONDEAU.

Non, non... impossible... impraticable ! cela demanderait des heures, et il me faut ce chou-ruban dans vingt minutes au plus tard.

Me POTHIER.

Alors, je ne vois qu'un moyen.

M. RONDEAU.

Lequel ?... dites vite !

Me POTHIER.

Faire à madame des offres réelles !

M. RONDEAU.

Des offres réelles ! et comment ?

Me POTHIER.

En lui servant, par mon ministère, un bon gros chou de votre jardin, au lieu du chou-ruban qu'elle réclame. Il me semble que des offres ne peuvent jamais être plus réelles que cela !

M. RONDEAU, *à part.*

Elles seraient bien plus réelles avec un chou-ruban.

Me POTHIER.

Un chou-légume vaut bien un chou-ruban, je pense ; et si, plus tard, madame prétendait que vous refusez de pourvoir à sa subsistance, vous auriez un commencement de preuve magnifique à lui opposer. Ne craignez rien, M. Rondeau, je vais faire la chose en notaire consciencieux, procurez-moi seulement ce chou, et vous verrez : tout ira sur des roulettes !

M. RONDEAU, *à la porte latérale droite.*

Jean !... Jean !...

JEAN, *dans les coulisses.*

Monsieur !

M. RONDEAU.

Cours au jardin, et apporte-moi un chou, le plus beau, tu sais, le chou de l'exposition.

JEAN.

Compris !

SCÈNE VI.

M. RONDEAU et Me POTHIER.

Me POTHIER.

Mais cela ne va donc plus, dans le ménage?

M. RONDEAU.

Il n'y a encore que cela... un chou-ruban, après tout, ce n'est pas une montagne, et peut-être, une petite explication...

Me POTHIER.

On ne sait, on ne sait... il y a des caractères si difficiles. A votre place, j'exigerais des garanties. Ce n'est pas pour la mépriser, mais Julie,

ma pauvre défunte, avait de ces velléités. Ne lui prit-il pas fantaisie, un beau jour de janvier, par un froid de quarante degrés au-dessous de zéro, de manger des fraises, et des fraîches encore? J'eus toutes les peines du monde à lui persuader que ce n'était pas la saison, et que même en grattant sous la neige, elle n'en trouverait pas. Elle voulait absolument plaider en séparation, sous le prétexte que je lui refusais un fruit indispensable à l'existence.

M. Rondeau.

Des fraises en hiver ?

Me Pothier.

Oui, des fraises en hiver. Une autre fois elle me fit un charivari de quinze jours pour avoir du miel de lapin : comme si ces petites bêtes à fourrure, qui broutent le thym et le serpolet, connaissaient bien cela, du miel. Elle les prenait pour des abeilles, je crois! De guerre lasse, j'achetai un bocal de miel ordinaire, j'y attachai une pancarte imprimée sur laquelle on pouvait

lire, en grosses lettres " Miel de lapin," et je lui en fis cadeau. Si vous aviez vu comme elle était contente ! J'eus six mois de paradis terrestre, un vrai miracle depuis l'époque de la lune de miel. Elle s'aperçut si peu de mon subterfuge, que trois jours avant sa mort, elle disait encore à son entourage, qu'il n'y avait rien de meilleur au monde pour les constitutions délicates, que du miel de lapin.

M. RONDEAU, *riant.*

Du miel de lapin ! ah, ah, ah ! vous badinez Me Pothier.

ME POTHIER, *solennellement.*

Monsieur ! un parfait notaire ne badine jamais !

SCÈNE VII.

LES MÊMES, JEAN.

JEAN, *entrant et portant un chou superbe qu'il dépose sur la table.*

Mon maître, voici ! (*Il sort aussitôt.*)

Me Pothier.

Oh le superbe légume ! si avec cela, madame n'est pas contente de mes offres : c'est qu'elle sera bien difficile. A présent, je puis en toute sécurité rédiger mon acte.

M. Rondeau.

Vous faut-il de l'encre, une plume ?

Me Pothier.

Pardon, j'ai tout ce qu'il me faut ; un notaire sans encre et sans plume, c'est comme un chasseur allant à la chasse aux écureuils, sans fusil ni plomb. (*Il dépose son chapeau et son parapluie sur un bout de la table, sort un rouleau de papier de sa poche, une plume, et s'assied d'un côté de la table.*) Vous voyez cette plume, M. Rondeau, c'est la dernière nouveauté... la fureur du jour !... L'encrier est supplanté, et grâce au génie moderne...

M. Rondeau.

C'est bon, nous aurons le temps de causer là-

dessus plus tard... je suis pressé....il est près de onze heures et vous savez, vos honoraires !...

Me Pothier.

Ah j'oubliais... mille pardons, je me mets à l'œuvre, tout de suite. (*Il écrit.*) " L'an mil huit cent quatre-vingt huit, etc. etc ...A la réquisition spéciale de... de..." Vos nom et prénoms ?

M. Rondeau.

Joseph Vercingétorix Bauset Rondeau.

Me Pothier

Joli nom... joli nom... pas aussi joli que le mien, toutefois... votre occupation ?

M. Rondeau.

Bourgeois... je cultive aussi les choux.

Me Pothier.

Parfait, parfait... disons gentilhomme,... cela couvre tout, et... c'est plus distingué ! " Je, Mathusalem Nabuchodonosor Pothier " un nom plein d'avenir, monsieur — " notaire public,

soussigné, résidant et pratiquant au village des Gobelets, en la paroisse du même nom. Me suis exprès transporté à la résidence, en la dite paroisse etc. etc... Où étant et parlant "... Votre dame est raisonnable, sans doute ?

M. Rondeau.

Pas toujours !

Me Pothier.

Parfait... quels sont ses prénoms ?

M. Rondeau.

Eugénie.

Me Pothier.

Elle n'a que celui-là ?

M. Rondeau.

Vous les faut-il tous ?

Me Pothier.

Sans doute, autrement mon acte ne serait pas légal. La loi... voyez-vous.

M. RONDEAU, *à part.*

Diantre ! moi qui suis pressé... si encore je puis me les rappeler : (*Haut et très vite.*) Marie Eugénie Noémie Cédulie Octavie Virginie Pulchérie Coralie...

ME POTHIER.

Doucement, doucement !... je ne puis pas fournir !

M. RONDEAU.

Delphine Guindaline Célérine Ombéline Hermine Justine...

ME POTHIER.

Mais, je ne vous demande pas les prénoms de toutes vos voisines !

M. RONDEAU.

Vous me demandez tous ses prénoms, je vous les donne !

ME POTHIER.

Combien a-t-elle donc eu de parrains et de marraines ?... On dirait une cloche !...

M. RONDEAU.

Augustine Sabine Ludivine Catherine Albertine Eglantine Coquine...

ME POTHIER, *inquiet.*

Pristi ! je n'aurai pas assez d'encre.

M. RONDEAU.

Orpha Larinda Paméla Avélina Adouilda Edouardina...

ME POTHIER.

Arrêtez, arrêtez, je commence à avoir le bras paralysé !

M. RONDEAU.

Lucinda Azilda Alma Olga Belea Eva Stella...

ME POTHIER.

Ouf ! ouf... je n'en puis plus... j'ai chaud... horriblement chaud. *(Il s'essuie avec son mouchoir, puis continue à écrire.)*

M. RONDEAU.

Mathilde Bathilde Clothilde Latulipe.

ME POTHIER.

Il était temps... je tombais en syncope... et vous n'avez pas craint d'épouser une femme apprêtée à pareille sauce ?

M. RONDEAU.

Qu'est-ce que cela faisait ?

ME POTHIER.

On aurait pu vous prendre pour un mormon.

M. RONDEAU.

Un mormon !... comment ?

ME POTHIER.

Mais on pouvait croire que vous épousiez trente-six femmes du coup ! *(Voyant M. Rondeau s'impatienter.)* Mes honoraires, en effet. *(Reprenant la plume.)* " Je dit notaire, es dite réquisition, lui ai là et alors offert à bourse déliée et à deniers découverts..."

M. RONDEAU.

Mais, Me Pothier, il s'agit d'un chou !

Me Pothier.

Vous avez raison, vous avez raison. J'étais distrait. J'ai tellement contracté l'habitude de faire des offres en espèces, et puis je songeais à mes honoraires... "Je lui ai alors offert, à chou découvert," donc "au lieu et à la place d'un chou-ruban... un chou"... comment dirais-je bien cela... il ne faut pourtant point qu'on le confonde avec un chou-fleur... "un chou-légume," oui, "un chou-légume." C'est bien cela : faisons notre description aussi exacte que possible... *(Il soulève le chou.)* "un chou-légume de la pesanteur d'environ... d'environ dix livres"... je pourrais me tromper, car je n'ai pas de balances sous la main, mais j'ajoute : "plus ou moins;" cela couvre tout... le plus ou le moins quelle qu'en soit la différence devant être au profit ou à la perte de madame Rondeau, naturellement... "Lequel chou, qui est de couleur vert tendre, et sillonné de rainures blanches tirant sur le jaune dans les parages du cœur *alias* du trognon" je dis *alias* de crainte que madame ne

puisse me comprendre... " nous a paru... nous a paru à nous, notaire soussigné, sain de corps et d'esprit "... non, pas d'esprit, car on dit toujours : *bête comme un chou*... " sain de corps et possédant toutes les facultés requises pour faire une bonne salade au vinaigre, ou une bonne soupe... pas trop salée ! "... Bravo ! c'est ma meilleure description... ah ! quand on a du talent et des idées saines : on fait vite son chemin dans le monde ; vous verrez... la gazette en parlera, et mon nom passera à la postérité... " Ce à quoi la dite dame Rondeau a répondu "... bien, nous complèterons cela plus tard... dans l'autre appartement. Comme vous voyez, c'est *short and sweet*. Tout est prêt, maintenant, allons.

M. Rondeau.

Suivez-moi. *(Ils se dirigent vers la porte gauche ; Me Pothier tenant son parapluie et le chou d'une main et son chapeau de l'autre, il échappe le chou, puis le parapluie et ainsi de suite trois fois.)* Allons, allons, ça presse. Laissez-moi votre parapluie que je le dépose sur la table.

Me Pothier.

Moi! me départir de mon parapluie!... Jamais!... un notaire instrumenter sans parapluie, y pensez-vous? Mes doctes confrères pourraient provoquer mon interdiction. Il n'y a qu'un lâche pour rougir de l'emblème de sa profession. *(Il réussit enfin à garder les deux objets et il sort par la gauche, suivi de M. Rondeau, tandis que Jean rentre par la droite.)*

SCÈNE VIII.

Jean, *riant à gorge déployée.*

Ah, ah, ah!... Ah, ah, ah!... où vont-ils donc comme cela?... Présenter leurs hommages à madame? Ah, ah, ah!... elle va être grandement flattée de la visite... de si graves personnages : *(Comptant sur ses doigts.)* un chou... un parapluie et puis... un notaire! Quel beau trio!... le plus chou des trois, n'est pas celui qu'on pense. Ma foi, si tout cela est dans le code, je crois que nos députés sont devenus fous. Ah, ah, ah! Il me semble voir la tête de madame devant ce

cortège imposant. Les accroche-cœur vont-ils en faire des tourniquets ? Je ne suis pas indiscret, mais je donnerais beaucoup pour assister à la comédie, sans être vu. *(Contrefaisant le notaire, son balai sous le bras, en guise de parapluie.)* M. Rondeau est bien ? *(Il fait semblant de lui serrer la main.)* Cher M. Rondeau, encore une poignée de mains... Ah, M. Rondeau, encore une... Ah, M. Rondeau, une prise... encore une... vous semblez trouver mon tabac excellent... encore une, alors... Voyons, je m'amuse ici, et je suis sûr qu'on se tient les côtes, au salon. Si je pouvais voir par le trou de la serrure. Tonnerre ! la clef est de l'autre côté. Si j'avais su... Il est trop tard, maintenant. Non, pas encore. Il m'a semblé, l'autre jour, qu'il y avait dans cette porte un nœud prêt à prendre la clef des champs. Il faut que je lui fasse les yeux doux. Voyons, où est-il ? *(Il examine le bas de la porte.)* C'est drôle, il n'y est plus. Madame l'aurait-elle volé ? On ne sait pas, ces mondaines, elles sont capables de tout... elle peut l'avoir pris pour haus-

ser sa tournure... un si beau nœud... c'est dommage... il a mal tourné. Mais il aurait laissé des traces de sa fuite. Quand un nœud part pour voyage, il oublie ordinairement son trou, et je ne vois rien... absolument rien... pas la plus petite trace d'ouverture. C'est à n'y rien comprendre. *(Il regarde le haut de la porte.)* Bon, bon, je l'aperçois, là haut. Vite, une chaise ... Je le tiens... Ah, mon petit bonhomme ! tu peux aller voir le pays maintenant, mais sois prudent, le monde est grand et les tentations nombreuses ; défie-toi des demoiselles de la ville, surtout de celles qui se fardent, qui se poudrent, et qui mangent du chou-ruban sans savoir l'apprêter. *(Il le laisse tomber.)* Amusons-nous, à présent. Mon petit nœud, tu avais un beau nid, comme on y voit bien, ça vaut bien mieux qu'un trou de serrure. Bon, voilà encore la tabatière dans les honneurs. Une prise, madame ?... une prise, monsieur ?... encore une, madame ?... encore une, monsieur ?... une troisième, madame ?... elle fait la moue... une troisième, mon-

sieur?... il s'impatiente... Ah vous trouvez mon tabac excellent, madame?... elle éternue... vous le trouvez insurpassable, monsieur?... Me Pothier a bien fait de faire disparaître sa tabatière, une seconde de plus, elle allait se promener dans les airs. C'est très pacifique, jusqu'ici. Enfin, voilà Me Pothier qui déplie son grand papier... madame ne sait que faire... elle agite fortement son éventail. Elle croit que c'est une adresse à l'occasion de sa fête, mais elle regarde le chou de travers... elle le trouve tout drôle... pour un cadeau, il n'a pas bien bonne mine aussi. M. Rondeau arpente l'appartement. Bon, voilà madame qui pouffe de rire, ah, ah! Me Pothier, la réception est chaude, paraît-il. Vous voilà rouge comme un piment d'automne. Allez, allez maintenant, présenter des adresses aux dames, avec un parapluie et un chou sous le bras. Regardons encore... cela devient de plus en plus intéressant. Je... *(La porte s'ouvre brusquement, renverse la chaise et Jean s'étend de tout son long sur le parquet.)*

## SCÈNE IX.

JEAN, M. RONDEAU ET Me POTHIER.

Me POTHIER, *entrant comme une bombe, et faisant le tour de la scène, à grands pas, et tenant le chou comme s'il allait le lancer quelque part.*

La fenêtre !... la fenêtre !...

M. RONDEAU, *le suivant.*

Non, non, Me Pothier... ne jetez pas... ne jetez pas... un chou de l'exposition... un chou de l'exposition !

Me POTHIER.

Où est la fenêtre ?

M. RONDEAU.

Non !... un chou de l'exposition !

Jean, *emboîtant le pas derrière eux, se tenant la hanche et boitant.* Un chou de l'exposition!... *(Ils font ainsi le tour deux ou trois fois, puis la porte du fond s'ouvre.)*

ME POTHIER.

Bon, satané chou, va ! *(Il le lance dans la porte ouverte et attrape en pleine poitrine, le sergent qui entre.)*

SCÈNE X.

LES MÊMES, LE SERGENT DE POLICE.

LE SERGENT.

Maladroit !... *(Il lui saisit le bras.)* Ah ! c'est donc vous, qui faisiez le vacarme dans cette paisible demeure. Venez donc ici un peu, que j'examine votre binette à mon aise... vos traits ne me semblent pas inconnus ! *(Il l'entraîne sur le bord de la scène.)* Tiens, tiens, Me Pothier !... la bonne fortune, moi qui vous cherchais !

ME POTHIER, *à part et inquiet.*

Est-ce qu'il aurait deviné ?... Pour le coup, je serais flambé... tout de bon. *(Il cherche à s'esquiver.)*

LE SERGENT.

Voyons, voyons,... pas de ces velléités d'indé-

pendance. Quand je tiens un joli garçon, je sais être poli et l'honorer de ma compagnie aussi longtemps que l'étiquette l'exige. Vous venez d'assaillir un gardien de la paix dans l'exécution de...

ME POTHIER.

Mais je ne vous voyais pas... c'est un accident... qui est-ce qui aurait pu prévoir ?... la porte était ouverte... ne voyant personne, j'ai lancé le chou !

LE SERGENT.

Fadaises que tout cela !... si vous n'aviez que ce seul méfait sur la conscience, je vous conseillerais de dormir sur vos deux oreilles, mais vous n'avez pas que ce petit compte à régler avec dame Justice. Connaissez-vous, Me Pothier, un certain épicier...

ME POTHIER.

Hein ?... un épicier !

LE SERGENT.

Oui, un épicier qui, le mois dernier, prit la

poudre d'escampette, au grand désespoir de ses créanciers, et qui, aujourd'hui, dans ce village, sous un nom d'emprunt, pratique illégalement une honorable profession, à laquelle il n'a jamais été admis, et accumule ainsi illégalités sur illégalités.

JEAN, *à part à M. Rondeau.*

Il n'était pas notaire.

M. RONDEAU, *à part.*

Le pendard... il mérite la corde !

LE SERGENT.

Ce brave homme, le connaissez-vous Me Pothier ?

ME POTHIER, *à part.*

Je suis perdu... il sait tout ! C'est dommage, moi qui avait si bien saisi le côté poli... de la profession.

LE SERGENT.

Voyons... répondez !

ME POTHIER, *tremblant et cherchant à s'esquiver.*

Pardon, monsieur... pardon... vous vous trom-

pez... ce n'est pas moi... c'est un autre. Je... je n'ai jamais... non jamais... c'est une erreur.

LE SERGENT.

Une erreur !... adressez-vous à d'autres, monsieur ; avec moi, ça ne prend pas. D'ailleurs, expliquez votre présence ici, si vous le pouvez. Je parie que vous étiez en frais d'abuser de la confiance de ces deux braves gens.

M. RONDEAU.

Oui, oui... un chou de l'exposition, qu'il voulait me dérober..

JEAN.

Oui, oui, un chou de l'exposition !

LE SERGENT.

Vous voyez !

ME POTHIER.

C'est faux... archi-faux... Ils mentent !

M. RONDEAU.

Il voulait me faire croire qu'avec des offres réelles, ça pouvait remplacer un chou-ruban...

JEAN.

Il a failli me tuer en poussant malicieusement la porte que j'époussetais... monté sur une chaise !

M. RONDEAU.

Il a... il a...

LE SERGENT.

Suffit, suffit... son dossier est complet et depuis longtemps. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il est mûr pour le pénitencier. Suivez-moi, Me Pothier.

ME POTHIER.

Non, non, je proteste... ce n'est pas moi... C'est un guet-apens, une odieuse conspiration... J'ai été troublé dans l'exercice de mes fonctions... je vous ferai pendre, grâce au chapitre 73 des *Statuts refondus.*

LE SERGENT.

Allons... pas de gestes... venez ! *(Il l'entraîne.)*

ME POTHIER, *résistant.*

C'est une infamie !... J'invoquerai la prescription de... de... de trois semaines... Il doit y en avoir une... je la trouverai... Mon parapluie... mon parapluie... que j'ai oublié... un parfait notaire sans parapluie... il me le faut... il me le faut !... *(La porte se ferme sur eux.)*

SCÈNE XI.

M. RONDEAU ET JEAN.

M. RONDEAU.

Que le bagne me délivre à jamais de tous les faux notaires et de leur séquelle. Me Pothier a richement mérité ce qui lui arrive... le coquin... il m'aurait livré à la risée publique. Son parapluie... il voulait son parapluie !... ah, il ne l'aura plus... c'est bien assez qu'il m'ait massacré le plus beau chou de mon jardin, moi qui devais avoir le premier prix à l'exposition... mon nom aurait paru sur les journaux... ah ! il n'est pas donné à tout le monde de voir son nom imprimé... avec un premier prix pour les choux... J'en aurais

profité pour faire mousser ma condidature à la mairie, l'an prochain. J'aurais été élu à l'unanimité, et l'on m'aurait appelé " M. le maire," gros comme le bras, et Eugénie... " madame la mairesse," s'il vous plaît... comme elle aurait été fière ! Hélas, c'est fini, bien fini. Tout est à recommencer. Est-ce assez choquant ? Ah, quelle avant-midi, quelle avant-midi ! Entends-tu, Jean, ma femme rit encore de la scène de tout à l'heure. Comment vais-je lui expliquer maintenant ma crédulité ?

JEAN.

Bah ! dites-lui que c'est un tour que vous avez voulu jouer au notaire... elle vous croira l'homme le plus fin du monde.

M. RONDEAU.

C'est une idée... elle a du bon... j'en ferai l'essai bientôt. (*On entend sonner onze heures.*) Comment, déjà onze heures ! Et ce chou-ruban... il serait grandement temps de le mettre au feu, je pense, mais où le trouver ? Cette pauvre Eu-

génie, elle va dîner tard ; pourquoi vient-elle me demander aussi un légume impossible. J'aimerais autant chercher du miel de lapin. Ah ! c'est décourageant... décourageant !... (*Il se laisse tomber sur une chaise et l'on entend chanter au dehors.*)

La nature fait sa toilette,
Elle a pour de prochains ébats,
Mis sa jupe de violette
Et son écharpe de lilas ;
Viens et mêle ta poésie
A tous les échos palpitants ;
Que fais-tu ! pourquoi fuir la vie ?
J'attends.

M. RONDEAU, *se levant.*

Hein !... entends-tu ? Qui est-ce qui peut chanter ainsi, à ma porte, en plein jour ? Je ne connais pas cette voix... quelque voyageur, sans doute. (*On frappe à la porte du fond.*) Jean, ouvre donc. (*Il ouvre et M. Sonnet, poète à grands cheveux et aux habits râpés entre.*)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, M. SONNET.

M. SONNET, *faisant une grande révérence.*

Heureux mortels, mille excuses si je me permets de pénétrer dans votre modeste sanctuaire. Je suis un pauvre barde venu de bien loin, et il me reste encore à parcourir un long sentier semé de ronces et d'épines, avant d'atteindre au but. *(Il s'essuie.)*

JEAN, *à part.*

Un barde... un barde !... je ne connais pas cela, moi ! Tiens, ça doit être un joueur de bombarde. Piano fait pianiste ; violon, violoniste ; bombarde ferait bombardiste, mais comme cela sonne mal, on doit dire... un barde !

M. SONNET.

J'aurais voulu me désaltérer dans l'onde pure d'un ruisseau murmurant, mais contre mon attente, je n'en ai point rencontré sur ma route, et, la soif me pressant, j'ai cru, qu'aussi hospitaliers

que l'étaient autrefois Philémon et Baucis, dans les vertes collines de la Phrygie, lorsqu'ils recevaient le grand Jupiter et son fils Mercure dans leur pauvre cabane, vous ne me refuseriez pas un verre :

De ce liquide sain
Qui, par la verte prairie
Sur la mousse fleurie,
Coule du soir au matin.

M. RONDEAU.

Fort bien, fort bien, mon ami, asseyez-vous là ; laissez-moi vous débarrasser de ce manteau. Je vais mettre votre canne dans ce coin, et je cours vous chercher un verre de ce liquide. *(A part, au bord de la scène.)* Encore un qui ne sait pas ce qu'il veut. S'il faut atteler Pégase pour aller en Phrygie... c'est bien loin. Si au moins j'étais certain d'y trouver le chou-ruban... je lui en parlerai toujours. *(A Jean.)* Jean !... As-tu compris ce qu'il demande ?

JEAN.

A boire, je suppose. Il a dit qu'il avait soif !

M. RONDEAU.

Mais ce liquide sain, qui coule sur de la mousse fleurie, il n'y en a point par ici ! Il y a bien l'eau de la rivière, mais elle coule sur du sable ; l'eau du fossé, mais elle coule sur de la glaise ; l'eau du puits...

JEAN.

Bah ! imitez Me Pothier, faites-lui des offres réelles avec du sirop de vinaigre. Il y en a encore, je crois, sur le buffet. Peut-être trouvera-t-il cela aussi bon que son liquide. S'il a bien soif il nous épargnera un voyage du côté de la Phrygie... une paroisse éloignée, située quelque part dans les *concessions*, je suppose.

M. RONDEAU.

On peut toujours essayer. *(Il va au buffet et remplit un verre qu'il présente à M. Sonnet.)*

JEAN, *à part.*

Il a parlé de Philémon et de Baucis...je ne sais pas si j'ai connu ces gens-là... pour Philémon, je

devais être trop jeune, quant à Baucis, il se peut qu'il soit proche parent de mon maître qui s'appelle Bauset Rondeau ; Bauset, c'est le nom de sa mère. Ce doit être Bauset, qu'il veut dire : il se sera trompé de chiffre !... Tout de même, je m'étonne que mon maître dans son voyage de noces n'ait pas été voir ses parents de la Phrygie... ils sont peut-être trop pauvres. Je le saurai bien.

M. SONNET, *se levant et goûtant la liqueur.*

Excellent, divin, réminiscence de l'ambroisie et du nectar de l'Olympe. Votre nom, brave hôte ?

M. RONDEAU.

Vercingétorix Bauset Rondeau.

M. SONNET.

A votre santé donc, M. Rondeau. *(Il vide le verre.)* Rondeau ! c'est un nom fameux, illustre, très poétique ; il rime avec Boileau, Rousseau : des poètes célèbres. Si j'en crois Boileau, vous

êtes d'origine gauloise, car il dit quelque part dans son *Art Poétique* :

Le Rondeau, né gaulois, a la naïveté !

M. RONDEAU.

Comment, M. Boileau me connaissait ?

M. SONNET, *clignant de l'œil.*

Pas tout à fait. Il y a plus d'un siècle qu'il a vécu ou mieux qu'il est mort.

M. RONDEAU.

Ah oui, je me souviens maintenant, Oscar Boileau, le parrain de mon aïeul, n'est-ce pas ?... Il avait du sang irlandais ?

M. SONNET.

Non, gaulois... Votre prénom, Vercingétorix, l'indique. C'était un grand chef gaulois, ce Vercingétorix, un brave. César ne l'aimait pas d'amour tendre... Mon nom comme le vôtre, est est aussi très poétique, et sans me vanter, plus poétique encore que le vôtre. Je m'appelle Sonnet et c'est encore Boileau qui a dit :

Un sonnet sans défaut, vaut seul un long poëme.

J'étais donc prédestiné à devenir un vrai poète, un poète plus grand que Lamartine, plus grand que Victor Hugo. J'ai richement répondu aux espérances que mon nom faisait naître. Aujourd'hui, je suis le plus fin ciseleur de sonnets de l'univers !

JEAN, *à part.*

Hein ?...un ciseleur de sonnettes !...La bonne affaire... celle de mon maître, qui est fêlée !

M. SONNET.

Tiens ! pour vous remercier de votre jus divin, je vais composer un petit sonnet, en votre honneur ; vous verrez comme c'est enlevé... magistralement. *(Il prend son calepin et commence à crayonner.)*

M. RONDEAU, *hésitant et lui touchant le bras.*

M. Sonnet... M. Sonnet !...

M. SONNET.

Bien, bien... qu'y a-t-il ?

M. RONDEAU.

Pardon, si je vous dérange... un petit renseignement, s'il vous plaît.

M. SONNET.

Voyons !

M. RONDEAU.

Vous avez parlé de Philémon et de Baucis ?

M. SONNET.

Oui, oui, je me souviens...

M. RONDEAU.

Et de la Phrygie.

M. SONNET.

Aussi !

M. RONDEAU.

Est-ce qu'il... est-ce qu'il pousse des choux-rubans, dans ce pays-là ?

M. SONNET.

Des choux-rubans !... Pas que je sache... pourquoi ?

M. Rondeau.

C'est ma femme qui m'en a demandé un, ce matin, et j'ai eu beau visiter la ville dans tous ses coins et recoins : je n'ai pu rien découvrir.

M. Sonnet.

Oh, pardon !... attendez... je sais ce que vous voulez dire. Le chou-ruban, dont vous parlez, doit être un chou artificiel, qui n'a que la forme de commun avec le chou ordinaire : il ne pousse pas, mais il est le produit de l'industrie.

Jean, *à part.*

C'est bon à savoir... reste à trouver la manufacture... pourvu que ce ne soit pas en Phrygie... je n'aimerais pas à aller me promener dans les *concessions* aujourd'hui !

M. Sonnet.

Oui, oui... chou-ruban... poétique... très poétique... expression recherchée... un abréviatif de chou de ruban. C'est votre femme qui a employé ce mot ?

M. RONDEAU, *avec gloire.*

C'est mon Eugénie !

M. SONNET, *lui pressant la main.*

Mes félicitations, M. Rondeau ; vous avez été heureux dans le choix de votre compagne. Ce seul mot m'indique une personne tout à fait distinguée... une intelligence d'élite !

M. RONDEAU, *à Jean.*

Quand je te le disais !...

M. SONNET.

Beaucoup de dames auraient dit, dans le langage ordinaire et banal "du ruban", mais elle, qui n'a jamais connu la vulgarité, vous a demandé un chou-ruban, ou mieux un chou de ruban. Vous avez dû omettre la préposition !

M. RONDEAU.

La préposition !... la préposition... il se pourrait. Je ne l'avais pas vue depuis vingt-cinq ans. ... J'allais à l'école, dans le temps, et j'étais pour-

tant fort en grammaire, mais vous savez : les occupations... le mariage, et puis les choux... tout cela fait oublier la préposition. Ah oui ! je me le rappelle, maintenant, elle m'a demandé de quoi faire un tout petit chou de ruban.

M. SONNET.

Vous voyez, c'est bien différent.

M. RONDEAU.

Et vous êtes sûr qu'avec du ruban on peut faire un chou de ruban ?

M. SONNET.

J'en suis si sûr que je vous conseille d'aller trouver madame Rondeau immédiatement, et de lui demander à brûle-pourpoint, chez quel marchand de nouveautés, elle préfère que vous alliez.

M. RONDEAU.

Vrai, bien vrai ?

M. SONNET.

Tout ce qu'il y a de plus vrai... Vous a-t-elle dit la couleur ?

M. RONDEAU.

Non !

M. SONNET.

Tant mieux ; c'est un oubli de sa part, profitez-en ; faites semblant de rien, et demandez-lui de quelle couleur elle veut avoir son chou.

M. RONDEAU.

Ah ! M. Sonnet, si vous n'abusez point de la crédulité d'un pauvre mari dans l'embarras, vous aurez un titre éternel... à ma reconnaissance éternelle ! (*Il sort.*)

SCÈNE XIII.

M. SONNET ET JEAN.

JEAN, *à part.*

Allons ! encore une recette pour le chouruban... pourvu qu'elle n'ait point le sort des offres réelles. Dans tous les cas, je n'irai pas voir ce qui se passe, par le trou du nœud. Chat échaudé craint l'eau froide. Si mon maître tombait sur la porte comme Me Pothier, je serais

un homme mort. Ah! je n'ai pas oublié, allez! j'ai encore ma chute sur le cœur... et dans la hanche. *(Il regarde M. Sonnet qui se promène de long en large.)* Ce gaillard-là, après tout, malgré ses grands mots qui pourraient me démantibuler la mâchoire, m'a l'air assez intéressant. Si je lui parlais. Tiens, je me sens une démangeaison de danser un petit rigodon, il faut que je lui fasse jouer de la bombarde, après cela je verrai à la sonnette... mes intérêts avant ceux de mon maître... cela fera passer ma petite douleur. *(Haut à M. Sonnet.)* Vous êtes un barde, vous ?

M. SONNET.

J'ai cet honneur !

JEAN.

Vons savez jouer... vous savez jouer de la bombarde, sans doute ?

M. SONNET.

Pardon, je suis poète, et je ne sais tirer des accents harmonieux, que de la lyre.

JEAN, *à part.*

Une lyre !... je ne connais pas cela, moi !... C'est drôle, il disait qu'il était un barde tout à l'heure, et maintenant, le voilà poète. C'est dommage, j'aurais bien voulu danser ce petit rigodon, avec mon balai pour vis-à-vis, absolument, notre curé n'y aurait rien trouvé à redire. (*Haut.*) Ah, vous êtes poète !

M. SONNET.

Vous l'avez dit.

JEAN.

Alors, vous devez avoir un beau domaine ?

M. SONNET.

Tout le domaine de la pensée.

JEAN.

Un grand domaine, je présume.

M. SONNET.

Ce qu'il y a de plus vaste au monde.

JEAN, *à part.*

Ma foi, je n'y comprends rien... être si riche, et voyager à pied dans un tel costume, s'il n'est pas avare il a fait un vœu, bien sûr, ou entrepris quelque pèlerinage. (*Haut.*) Il doit vous falloir un grand nombre de serviteurs pour le cultiver, et si ce n'était pas trop ambitionner, j'aimerais bien à entrer à votre service. Il me semble que je serais heureux dans votre résidence qui doit être princière.

M. SONNET, *à part.*

Il me prend pour un prince. Laissons-le faire. (*Haut.*) Peut-être... peut-être... je ne dis pas non. Il est vrai que mon personnel est au grand complet. J'ai actuellement à mon service neuf sœurs, les plus habiles ménagères de l'univers. Elles s'appellent: Clio, Thalie, Melpomène, Calliope, Uranie, Polymnie, Terpsichore, Euterpe et Erato.

JEAN, *à part.*

Si elles ne sont point protestantes, ces de-

moiselles-là, cela me tromperait beaucoup, leur nom ne me paraît pas très, très chrétien, je parie qu'elle ne font pas même des pâques de renard !

M. SONNET.

Elles composent toute la famille des Muses, et sous la conduite d'Apollon, mon surintendant, elles font de mes palais du mont Parnasse, du Pinde et du mont Piérius, de vrais petits paradis.

JEAN, *à part.*

Elles devraient bien aussi, dans leurs loisirs, veiller au costume de monsieur, et passer la brosse un peu plus souvent sur les coutures de son habit.

M. SONNET.

J'aurais cependant besoin de quelqu'un pour entretenir le gazon autour de mes palais, et pour aider Bacchus qui ne peut suffire, par le temps qui court, à émonder mes vignes. Il y a aussi Virtumne et Pomone qui ont célébré leurs noces de diamant, il y a plusieurs années, déjà, et qui se

font vieux. Ils ne peuvent presque plus manier la serpette et mes pommiers en souffrent grandement.

JEAN.

Bon ! voilà justement mon affaire, le verger, oui, le verger... *(A part.)* C'est moi qui en mangerais des pommes... des *Fameuses* surtout... oh les *Fameuses*... ça fond dans la bouche !

M. SONNET.

Mais pour cultiver sur mes domaines, il faut certaines connaissances indispensables... de l'expérience...

JEAN.

De l'expérience ! j'en ai comme pas un. Voilà quinze ans que je suis au service de mon maître; je ne chercherais pas à le quitter, si sa femme avait su faire la cuisine et manier un peu le plumeau et le balai. Je sais tout faire : balayer, épousseter, travailler sur la ferme, labourer, herser, semer, faucher, engerber, battre au fléau...

M. SONNET.

Sais-tu rimer?

JEAN.

Rimer? Non !... mais si ce n'est pas bien difficile, je crois que je pourrai vite m'y habituer.

M. SONNET.

Difficile... difficile... des fois oui et des fois non. Cela dépend de l'étoile qui nous a vus naître, car, comme le dit Boileau :

C'est en vain qu'au Parnasse un téméraire auteur
Pense de l'art des vers atteindre la hauteur :
S'il ne sent point du ciel l'influence secrète,
Si son astre en naissant ne l'a formé poète
Dans son génie étroit, il est toujours captif ;
Pour lui Phébus est sourd, et Pégase est rétif !

JEAN.

Comment ! Pégase est rétif ! ah, cela n'est point vrai, par exemple. Il n'y a pas de cheval plus commode au monde que Pégase. Une fillette le guiderait aussi facilement que vous et moi.

M. SONNET.

Qu'en savez-vous ?... vous ne l'avez jamais vu

JEAN.

Jamais vu... jamais vu, par exemple ! Mais depuis qu'il est au monde, c'est moi qui le soigne, qui l'étrille, qui l'attelle, qui le mène aux courses, qui...

M. SONNET.

Comment ! vous ne savez pas rimer, et vous enfourchez Pégase ! vous seriez le plus heureux des mortels s'il ne vous lançait pas dans le vide quelque bon jour ; il désarçonne tous les mauvais rimeurs, et à plus forte raison ceux qui ne tournent point l'alexandrin. Dans tous les cas, il est bien plus vieux que vous, j'en sais quelque chose, je pense, et vous ne le montiez certes pas quand il transporta un poète au sommet de l'Hélicon, et fit jaillir du sol la fontaine d'Hippocrène.

JEAN, *irrité.*

C'est faux ! Pégase est un cheval qui se respecte : il n'a jamais été dans ces endroits compromettants...

M. SONNET.

Pourtant, beaucoup de poètes anciens affirment qu'il a volé mainte et mainte fois au sommet de l'Hélicon !

JEAN.

Vous êtes un insolent ! Pégase est honnête, monsieur, il n'a jamais volé de sa vie. Vos poètes en ont menti !

M. SONNET, *s'échauffant.*

Vous m'insultez, je crois ; si je prends ma canne, vil manant, je t'en promets une danse.

JEAN.

Oui !... arrêtez donc... J'ai mon balai, moi aussi. *(Il prend son balai par le milieu et marche sur M. Sonnet qui saisit sa canne. Ils croisent et cherchent à s'atteindre.)*

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, M. RONDEAU.

M. RONDEAU, *accourant.*

Arrêtez... arrêtez... Jean... Jean... mon sau-

veur... mon sauveur ! *(Il cherche vainement à les séparer.)*

JEAN.

Il a insulté Pégase !

M. SONNET.

Il m'a traité d'insolent !

JEAN.

Il a dit que Pégase avait volé !

M. SONNET.

Il a dit que les poètes étaient tous des menteurs !

M. RONDEAU, *cherchant toujours à les séparer.*

Jean... Jean, arrête donc !...

JEAN et M. SONNET, *continuant à croiser et ensemble.*

Je veux qu'il fasse amende honorable... qu'il s'excuse... que le sang coule... qu'il morde la poussière !...

JEAN, *atteint au bras.*

Aïe, aïe... mon bras, mon bras. *(Il échappe le balai et se laisse tomber sur une chaise.)* Ah!

M. RONDEAU.

C'est bon pour toi. Il fallait m'écouter. M. Sonnet, excusez-le. Il est prompt, et quand on touche à ses amours, il ne se contient plus. *(L'étreignant un instant.)* Ah, M. Sonnet, que je vous suis reconnaissant! Vous êtes mon bon ange, vous m'avez sauvé la vie! Eugénie va avoir son chou de ruban. Elle avait oublié de me donner la couleur, et j'avais oublié la prépositiou. C'est entendu, je vous garde à dîner; vous resterez avec moi, demain, après-demain, aussi longtemps que vous voudrez. Vous composerez des sonnets en l'honneur d'Eugénie, de Pégase, du chou-ruban. Je les paierai leur pesant d'or. Venez que je vous introduise à ma femme. *(Ils sortent.)*

JEAN, *se levant.*

Ouf! quel soulagement! C'est fini, enfin; voilà

le chou-ruban trouvé et bien trouvé. Il était temps : encore une matinée semblable, et je n'avais plus ma tête sur mes épaules. Mon maître m'a blessé deux fois à la partie sensible, Me Pothier a failli me tuer en renversant ma chaise, enfin, encore un peu que ce grand escogriffe de poète me désarticulait le bras, avec son méchant rondin... Et M. Rondeau en a-t-il fait des simagrées ? Pour un bout de ruban, ma foi, c'est bien trop de cérémonies : courir chez l'épicier, chez le boucher, chez le fruitier, chez le confiseur, chez le pharmacien ; requérir les services d'un notaire ; consulter un poète, lui créer une pension viagère. Que de folies...que de folies !... Que sera-ce donc quand il faudra à madame : un fichu, une robe, un chapeau ? Cette fois, je suppose, il faudra le médecin, quelques avocats, un huissier, un juge, un détachement de volontaires. Ah ! petit Jean, sors vite d'ici, ils ont failli te tuer aujourd'hui, demain ils trouveront le moyen de te pendre, et si jamais il te prend fantaisie de goûter au mariage, sois prudent, mon vieux :

c'est une Canadienne qu'il te faut, pas une Canadienne qui singe les grandes demoiselles de Paris, et passe son temps à gober des mouches ou à bayer aux corneilles, mais une vraie Canadienne qui sache tout faire, et qui ait le bras solide. Ah ! si mon maître m'avait écouté, au lieu de s'arracher les cheveux comme il l'a fait depuis le matin, il chanterait encore dans une lune de miel perpétuelle :

Vive la Canadienne,
Vole mon cœur vole,
Vive la Canadienne
Et ses jolis yeux doux !

FIN.

# TABLE DES MATIÈRES.


| | PAGE. |
|---|---|
| Au Lecteur | 5 |
| A la Sainte-Catherine | 271 |
| A nos poètes | 375 |
| Bal des fleurs, Le | 260 |
| Bébé, M. | 303 |
| Boule de neige et loup-garou | 237 |
| Bouquet, M. | 196 |
| Chou-légume et chou-ruban | 385 |
| Chronique | 205 |
| Chronique de Noël | 59 |
| Critique au pilori, Un | 32 |
| Critiques politico-littéraires, Les | 336 |
| Devant son miroir | 228 |
| Epluchettes, Les | 267 |


BIBLIOTHÈQUE SAINT-SULPICE

Funérailles de Cigarette, Les ..... 138
Gérin-Lajoie et Jean Rivard..... 98
Grand vaincu, Un..... 9
Histoire d'un blé d'Inde rouge..... 293
Journalistes acrobates, Les..... 71
Lion de glace et statues..... 218
Méticuleux, Les..... 228
Nos Barbe-bleue..... 281
Notre indifférentisme littéraire..... 359
Poésie au salon, La..... 347
Poisson d'Avril en colère..... 179
Rêve d'Eva, Le..... 186
Soir sur l'onde, Un..... 146
Sous les pins..... 318
Vénalité..... 251

FIN DE LA TABLE.